

BULLETIN D'INFORMATION

25^{ème} année - n° 82

Octobre 2007

Sommaire

Éditorial p. 2
Mise au point p.3

- **Hommage au prix Nobel 1957-2007. p4-26**

Variations Nobel, J. Sarocchi, p. 4
Camus l'Européen, Paul-F.Smets, p.6
La conférence d'Upsal, deuxième discours de Suède ?
F.Bartfeld, p.11

« Forcer à voir les aveugles volontaires »,
P.Michel, p.15

Mohamed Dib parle de Camus, p.22
«Ecrire était aujourd'hui un honneur », A.Abbou, p.24

- **Contributions. P.27-49**

Les peintres de l'Ecole d'Alger..., JP Bénisti, p. 27
Faisceaux de sentiers sensibles..., G.Basset p. 48

- **Manifestations camusiennes p. 50-72**

- **Comptes rendus p. 73-79**

- **Disparitions, p.80**

- **Tribune libre p. 81-82**

- **Publications p. 83-85**

- **Sur internet p. 86**

- **Bulletin de (ré)adhésion p. 91-92**

CAMUSIENNES

Éditorial

Chers amis,

Je reviens de Prishtina où, pendant deux jours, Camus a retenu l'attention générale, grâce à plusieurs manifestations saluant conjointement le cinquantenaire du prix Nobel de littérature et la sortie de la première étude sur Camus au Kosovo (*Camus, narration et idées*, d'Avdi Visoka, ancien étudiant de Jacqueline Lévi-Valensi). Une fois de plus, j'ai pu mesurer l'impact de Camus hors de France ; dans les Balkans, comme dans toute l'Europe de l'Est – le colloque des Rencontres méditerranéennes, « Camus. Dissidences et liberté », à Lourmarin début octobre, nous l'a rappelé avec force –, la parole de Camus a résonné très profondément ; elle continue de résonner et d'aider à vivre.

Début novembre, au colloque de Barcelone, « Discours de liberté : A. Camus, "L'artiste et son temps" (Les échos espagnols) », la communauté internationale des études camusiennes commémorera le prix Nobel, dans la mémoire vivante du soutien indéfectible de Camus aux opposants à Franco. Et à Tunis, début décembre, c'est sous l'angle de « l'écriture des limites et des frontières » qu'il sera étudié.

En France, le cinquantenaire du Nobel est salué par les médias. Et surtout, dans de nombreux lieux culturels, des manifestations Camus vont avoir lieu dans les semaines qui viennent : Orléans, Nantes, Aix-en-Provence, Mantes-la-Jolie, Nice, Cité universitaire de Paris, Montpellier, Ivry-sur-Seine, et certainement bien d'autres encore. Avec une ténacité admirable, vu le peu de moyens disponibles, et dans un grand respect de la pensée de Camus, des passionnés organisent conférences, débats, expositions, lectures... Le Bulletin de la SEC rendra compte dans toute la mesure du possible de cette actualité vivante. Envoyez-nous témoignages et comptes rendus !

Depuis plusieurs semaines, à Paris, nous avons constitué une petite équipe qui travaille d'arrache-pied à la préparation de la célébration de ce cinquantenaire par la SEC, le vendredi 7 décembre, à la Mairie de Paris. Nous essayons de préparer quelque chose qui soit digne de l'événement. Merci d'ores et déjà à tous ceux qui l'ont rendu possible. Nous voulons surtout éclairer les « Discours de Suède » et mettre en valeur la conception camusienne de l'artiste. La publicité pour cette manifestation se met en place sur Paris et au niveau national. De votre côté, parlez-en, imprimez et diffusez le tract qui l'annonce. Et puis, venez à Paris si vous le pouvez ; que ce 7 décembre soit aussi l'occasion d'une rencontre amicale et joyeuse des adhérents de la SEC.

A tous, je souhaite deux mois très camusiens, puis de joyeuses fêtes et un repos de fin d'année bien mérité.

Agnès SPIQUEL

Dans le souci du respect des prérogatives des ayants-droit, j'ai demandé à Jean Sarocchi de supprimer de son article les citations d'inédits qu'il y avait faites, ce qu'il a accepté – et je l'en remercie. Cette décision, purement juridique, et dont Catherine Camus m'a confirmé le bien-fondé, n'a rien à voir avec la qualité scientifique du travail de Jean Sarocchi.

A.S.

Mise au point

Le texte que notre ami Jean Sarocchi nous avait adressé à l'occasion du cinquantenaire de l'attribution du Prix Nobel de littérature à Albert Camus, a dû être amputé sous la demande conjointe de Madame Agnès Spiquel saisie de « doutes sur les ennuis que pourrait nous occasionner la publication par Jean Sarocchi de variantes inédites » (courriel en date du 28 août 2007) et de Catherine Camus, qui s'oppose à la publication des variantes inédites dans le bulletin (fax en date du 20 septembre 2007). Vous ne lirez donc, pages 4 et 5 que l'introduction et la conclusion de son très modeste travail. Répondant à son souhait, nous publions également un court extrait de son commentaire, expurgé des variantes non admises à publication actuellement.

Les membres du comité de lecture favorables à sa publication et les secrétaires, responsables du bulletin, en prennent acte et redisent publiquement à Jean Sarocchi, membre fondateur de la SEC et membre du CA, leur estime pour son travail, et leur amitié.

Ce problème explique la parution tardive du bulletin.

Marie-Thérèse BLONDEAU, secrétaire de la SEC et membre du comité de lecture,
André ABOU, membre du comité de lecture, Brigitte CREPIN, secrétaire adjointe.

Marie-Thérèse BLONDEAU tient à remercier tous ceux qui ont accepté de contribuer à ce numéro spécial, membres de la SEC ou non, mais assurément amis. Les articles sont donnés dans l'ordre chronologique d'arrivée. Que personne ne se sente lésé.

VARIATIONS NOBEL**Jean SAROCCHI**

Un Bulletin n'est pas une Revue. Il n'était pas possible d'y présenter l'intégrale des variantes de la Conférence prononcée à l'Université d'Upsal. Nous avons voulu ici, en mémoire du 14 décembre 1957, en sélectionner quelques-unes, assorties d'un commentaire dont l'indigence a pour petite sœur la modestie. Le dernier tome des Oeuvres à paraître dans la Pléiade complètera et rectifiera comme il convient ce travail conjoncturel.

La conférence du 14 décembre 1957 avait pour titre « l'Artiste et son temps ». Il en existe deux versions transcrites à la machine qui précèdent la version définitive ; l'une d'elles, chapeauté de la mention « conférence Texte définitif », est intégrale. Nous proposons, sans le moindre souci d'érudition exhaustive, quelques variantes de ce Texte qui ne fut pas définitif. Toutefois la plus importante de celles-ci fut interprétée en 1990 au Colloque de New-Delhi. On peut souligner seulement combien elle était caustique, virulente, nasarde au sens de l'histoire, aux tourbillons de l'action frénétique et, pour tout dire en un mot, préférence affichée de Lao-Tseu (du *taoïsme*) et de sa morale de l'abstention sur le maoïsme en voie de développement. On peut, on doit le souligner, le premier mouvement de Camus, dans cette conférence où se déclare gravement la responsabilité de l'artiste, tirait celui-ci (Camus) du côté du non-agir, de l'indifférence, de la voie contemplative. Trop d'interprètes de Camus, fascinés, semble-t-il, par la politique, insistent à l'excès sur la part de son œuvre qui fut, en effet, vouée à la politique. Il leur échappe, c'est à craindre, qu'il n'eût été qu'un fort médiocre écrivain engagé, un « bavard » comme il se désigna une fois, si, instruit par Jean Grenier présent en filigrane dans la version finale de la conférence, mais animé aussi par une tendance native à l'émerveillement devant le monde, il n'avait préservé en lui-même la possibilité d'une île. Enfin, il est intéressant, et il est même amusant de constater que, non de prime-saut, mais dans un état déjà très élaboré de son texte, Camus, cédant à l'humeur polémique, ait écrit dans un style de provocation (comme une gifle à Sartre), puis, réfléchissant à la circonstance, à la solennité (le prix Nobel ! le grand amphî d'Upsal !), estimant peut-être aussi que cet excès de verve desservait la vérité qu'il avait à dire, se soit résolu (à regret, on le soupçonne) à atténuer le ton, à éteindre la raillerie.

Page 1080¹ : Cézanne [remplace un autre peintre]; plus loin (p 1083.), Strindberg [au lieu d'un poète du XIX^e siècle qui connut une fin tragique]. Ici l'intention de flatter délicatement l'Académie suédoise est claire, mais Strindberg ne lui est pas étranger. La substitution de

¹ Les références sont données à l'édition de la Pléiade, *Essais*, (1965), p. 1079 sqq.

Cézanne au célèbre peintre s'explique en ce que celui-ci (voir *L'Homme révolté*) est un artiste moins pur, plus ambigu, un peintre avec des touches, voire des taches de boy-scout; Cézanne est par excellence l'artiste humblement, ardemment et patiemment dévoué à son art, pas boy-scout, lui, pour deux sous. Dans *Les Nouvelles Littéraires*, le 11 octobre 1956, André Suarès, sous le titre « Saint Cézanne », écrivait : « voilà le peintre, l'unique en son temps. » Camus aurait approuvé. Au reste il n'avait pas, de la peinture, la connaissance subtile qu'en avait son maître Jean Grenier. Que Jonas, dans la nouvelle du même nom, soit peintre importe peu; il est peu dit, dans *Jonas*, de la peinture même, moins par exemple que dans le *Bel Été* où Pavese évoque des intérieurs de rapins.

p. 1081 : Camus supprime une phrase qui introduisait un exemple frivole dans un alinéa de style soutenu. [Les luxes de la ville des Lumières] frottaient contre « la dunette des galères » : images désaccordées.

p. 1083 : Camus se réfère plus d'une fois dans la Conférence à Oscar Wilde, avait-il en mémoire l'admirable mot de celui-ci sur la critique comme « creation within the creation » ? Mais il avait cité dans ses *Carnets*, à propos des critiques qui se laissent aller à créer eux-mêmes, un mot féroce de Delacroix : « On ne peut à la fois tenir les écrivains et montrer son derrière ».

p. 1087 : Camus opte, dans la rédaction finale pour l'expression : « Blok et le grand Pasternak » - on croirait que l'épithète a été ajoutée après lecture du *Docteur Jivago*. Mais le roman, où les prétentions du marxisme scientifique sont féroceusement dénoncées, paraît en Italie en mars 1957. Rappelons que Pasternak recevra le prix Nobel en 1958, mais ne pourra se rendre en Suède.

p. 1089 : Un long alinéa a explosé. Deux tronçons, l'un sur Keats, l'autre sur les académismes, ont été récupérés. L'apologie de « l'art révolutionnaire », de la « contestation perpétuelle » a dû paraître à Camus trop exaltée pour la circonstance. Nous déplorons la perte de la dernière phrase où [un peintre] un de ces témoins du « grand réalisme espagnol » et [un écrivain russe] animaient un beau trait polémique. [...]

Ces variantes sporadiques, leur indigent commentaire ne gagneraient guère à être prolongés d'une réflexion. Nous voulons toutefois, à l'école de Valéry qui sur ce sujet a dit ce qu'il faut avec un brio inégalé, souligner ici (mais qui ne le sait ?) que si nombreux soient les brouillons, les repentirs, les becquets, les « paperoles » d'un texte, ce ne sont que de minces traces de la marche, des méandres, des hésitations, des élans de l'esprit qui l'a produit. Nous inclinons à croire que, dans les heures sans doute fiévreuses où Camus accoucha de cette Conférence qui en faisait, pour une heure, le personnage le plus considérable de la planète, il dut souvent se distraire, sourire peut-être, en repensant à quelques-uns des lieux et des visages qu'évoquerait un peu plus tard *Le Premier Homme*.

CAMUS, L'EUROPEEN

Paul-F.SMETS*

« *L'Europe renaîtra à l'Ouest comme à l'Est,
à Madrid comme à Budapest(...).
Elle sera (la) grande institutrice
de liberté et d'ordre* » (...) »
Albert CAMUS,
*Le parti de la liberté,
Hommage à Salvador de Madariaga,*
30 octobre 1956

En participant à Rome, à l'Academia Belgica, les 10 et 11 mai 2007, au Colloque organisé par l'Université catholique de Louvain (UCL) et la Fondation Paul-Henri Spaak sur « Les pères belges fondateurs de l'Europe », je me suis souvenu que j'avais rédigé une analyse du pari européen dans les essais d'Albert Camus en 1991², m'inscrivant ainsi dans la foulée d'une contribution de Jeanyves Guérin sur le même sujet au Colloque que j'avais organisé à Bruxelles en avril 1985, à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de l'écrivain³.

Je récidivais d'ailleurs en 1999 lors d'une invitation de l'Institut d'Etudes européennes de l'UCL⁴.

Il n'est pas inutile aujourd'hui de rappeler l'essentiel du message camusien au sujet de l'Europe, cinquante ans après la signature, au Capitole, dans la salle des Horaces et des Curiaces, à quelques mètres de la Roche Tarpéienne, des Traités qui ont créé le Marché commun et l'Euratom, tant il est vrai, dans les relations internationales en général et dans la construction européenne en particulier, que la chute n'est pas très éloignée du triomphe.

En rapprochant cette date historique – le 25 mars 1957 – d'un autre événement de la même année, l'attribution à Albert Camus, le 10 décembre à Stockholm, du Prix Nobel « pour son importante œuvre littéraire qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant, les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes », je suis convaincu de l'opportunité de ma démarche.

* *Administrateur de la Société des Etudes camusiennes.*

² Préface de Jean Godeaux, Gouverneur honoraire de la Banque nationale de Belgique, Bruxelles (Bruylant), 87 p., avec une bibliographie sélective.

³ *Actes du Colloque de Bruxelles*, Bruxelles (Bruylant/Editions de l'ULB) 1985, pp.57-70. On consultera aussi avec beaucoup d'intérêt les Actes du Colloque de Strasbourg sur *Albert Camus et l'Europe*, 9-10 novembre 1990, publiés en version électronique par Ofil, en 1995.

⁴ « Pour une Europe de l'esprit : les idées d'Albert Camus », *Vers une Europe élargie*, Actes de la Chaire Glaverbel, Louvain-la Neuve, 2000, pp.145-169.

L'architecture d'une nouvelle Europe appartient de toute évidence à cette catégorie de préoccupations intellectuelles prioritaires qui furent très tôt celles d'Albert Camus, à Alger déjà dans des chroniques *d'Alger républicain* et du *Soir républicain*.

Il veut une Europe « remaniée », « autre que les malheureuses Europe du passé, autre que celle des Traités de Versailles, Saint-Germain, Trianon et Neuilly ». Dans un article du 11 novembre 1939, qui lui est attribué par André Abbou et Jacqueline Lévi-Valensi, il demande que l'ordre nouveau soit fait plutôt par les *peuples* que par les *gouvernements* en rompant « résolument avec les errements du passé », ce qui « suppose une mentalité nouvelle de tolérance, d'émancipation, de solidarité, d'altruisme, de compréhension ». Camus exprime les mêmes attentes dans les notes de ses *Carnets* et dans d'autres textes, en rêvant à « cette Europe des esprits qui prévaudra sur toutes celles qu'on forgera par les armes ».

Dans ses *Lettres à un ami allemand*, regrettant une Europe « déchirée » et « sanglante », il cherche une réunion de l'intelligence et du courage, dans le refus de la servitude, parce que la vérité et la supériorité résident dans « un juste équilibre entre le sacrifice et le goût du bonheur, entre l'esprit et l'épée ».

A *Combat*, dont il est le rédacteur en chef, mais aussi à New York, en prenant la parole à l'Université Columbia, ou à Paris à la salle Pleyel, constatant que les idéologies sont débiles ou périmées, il revendique la création d'une véritable société internationale pour éviter que l'Europe ne reste un « désert de médiocrité et de silence », qui, après avoir eu « des siècles d'avance dans la connaissance, vient d'en perdre quelques autres, en quelques années seulement, dans la conscience ».

Le choix des valeurs et la conciliation de la liberté et de la justice sont des outils indispensables pour sortir de la « tragédie collective » et de la « longue nuit ». Après le bombardement d'Hiroshima, le 8 août 1945, Camus veut que l'Europe devienne « une force égale en puissance aux empires qui se menacent ».

Le manichéisme des blocs antagonistes l'agace, comme « la surenchère réciproque » à laquelle se livrent ceux qu'il qualifiera d' « impérialismes jumeaux ». Il considère que les chances de relèvement européen sont « tout entières dépendantes de la circulation des marchandises et de la suppression des souverainetés économiques ».



Alber

esson

C'est ainsi qu'apparaîtra une nouvelle Europe, cessant de se débattre dans « l'abandon », cessant d'être « barbare et boutiquière-désespérante », telle qu'elle est au moment où Camus achève, en 1951, *L'Homme révolté*, cette « histoire de l'orgueil européen », cette confiance et ce plaidoyer pour la renaissance politique de l'Occident. Il la conçoit avec Faust et Hélène, avec « le titanisme contemporain et la beauté antique », avec la nécessaire restauration de la démocratie en Espagne, sa « seconde patrie » comme condition *sine qua non*. Parce que le maintien d'un régime fasciste en Europe « signifie à plus ou moins brève échéance le renforcement du communisme ». Parce qu'une « peste hideuse » à l'Ouest est contagieuse à l'Est, et « sur de plus grands étendues ».

Les menaces sur les libertés sont énormes dans les régimes totalitaires, où trahisons et perversions sont monnaie courante. Camus les condamnera quand elles éclateront au grand jour à Berlin-Est en juin 1953, à Poznan en juin 1956, à Budapest en octobre 1956.

Et le 15 mars 1957, dix jours avant la signature des Traités de Rome, dans un discours à la salle Wagram, à Paris, Camus, qui n'a cessé de fustiger la société « policière » autant que la société « marchande », la « droite immobile » et le « communisme sclérosé », clame : « dans une Europe enfin unie (...), notre devoir le plus fier est de défendre, personnellement, et jusqu'au bout, contre la force de contrainte et de mort, d'où qu'elle vienne (...) la liberté du travail et de la création ».

C'est un thème qu'il avait déjà défendu le 10 mai 1953 à la Bourse du Travail de Saint-Etienne, et qu'il abordera dans son éditorial en *Remerciement à Mozart*, à l'occasion du 200^e anniversaire de sa naissance, dans *L'Express*, le 2 février 1956 : « l'homme d'Europe n'est pas seulement ce menteur malheureux qui sévit dans nos assemblées intellectuelles et politiques, ni ce fou ivre d'humiliations et de cruautés. Il est aussi Mozart. Il est encore cette foule d'artistes plus humbles, non moins patients qui préparent ce que sera un nouveau Mozart et qui, un jour, salueront avec reconnaissance dans son œuvre un peu de ce qu'ils furent ».

A Alger, quelques jours plus tôt, au Cercle du Progrès, dans son *Appel pour une trêve civile*, constatant la préparation d'un pool atomique européen, Camus avait formulé un espoir : « si seulement l'Europe s'accorde avec elle-même, des flots de richesses couvriront le continent et, débordant jusqu'ici, rendront nos problèmes périmés et nos haines caduques ». Le pont, la réconciliation Europe-Méditerranée existent en sa tête et en son cœur.

1957 est l'année de *L'Exil et le Royaume*, des *Réflexions sur la guillotine* et des *Discours de Suède*. Les convictions européennes apparaissent dans les trois cas, mais aussi dans un entretien avec le chroniqueur de *Demain*, dans lequel Camus affirme que l'Europe de l'esprit, celle de la « vertu de résistance » aux oppressions et aux idéologies, « préfigure notre avenir politique ». Cette Europe, une et diverse, cohérente et contradictoire, « s'est enrichie de ses différences et, par le dépassement continu qu'elle en a fait, elle a créé une civilisation dont le monde entier dépend même quand il la rejette ».

Camus abhorre « les crimes d'Etat qui l'emportent de loin sur les crimes des individus ». Depuis 1947, dans ses *Carnets*, il considère qu'il n'y a jamais de coupable absolu donc pas de châtement total possible. Il refuse donc la peine de mort dont il réclame « l'abolition solennelle » comme premier article d'un Code européen.

A l'Hôtel de Ville de Stockholm, mais aussi à l'Université d'Upsala, il demande que les hommes de sa génération qui ont vécu une si longue tragédie recherchent une « légitimité » et

se forgent « un art de vivre par temps de catastrophe ». Il faut absolument, au-delà de toute tentation nihiliste, au-delà d'une Europe « bourgeoise » et « marchande », « menteuse et confortable », (...) « que l'Occident suscite ces contre-Alexandre qui (doivent) renouer le nœud gordien de la civilisation, tranché par la force de l'épée ».

En octobre 1957, Camus avait déjà dit : « l'Europe se fera », si elle « n'est pas détruite par le feu », et ajoutait : « la Russie s'y joindra à son tour, avec sa particularité... ». C'est le pari exceptionnel qu'il fixait à une génération, et qu'il considérait comme « un des rares qui valent d'être tenus ».

Que dirait-il aujourd'hui de cette maison commune européenne toujours en formation qu'il appelait de ses vœux ?

Sans doute que l'itinéraire est entamé, mais que dans cette galère du temps où nous restons embarqués, comme il l'était lui-même jadis, le combat reste permanent pour la mesure, la nuance, la justice et la liberté, en respectant « deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression ».

En 1963, Walter Jens, dans la *Revue des Lettres modernes*, écrit : dans l'œuvre de Camus, « c'est l'Europe elle-même qui se reconnaît », en ajoutant avec raison : « qu'il soit encore possible en notre siècle d'unir ainsi vérité et beauté, mesure et lucidité visionnaire, élégance et rigueur, voilà qui nous redonne confiance dans le passé, nous console de la triste obscurité de nos jours, et nous fait espérer en demain ». On peut être jaloux de ne pas avoir écrit cette réflexion et on doit reconnaître qu'elle n'a perdu aucune actualité, aucune acuité.

L'Europe reste toujours à faire, à Paris, à Berlin, à Bruxelles, à Londres, à l'Ouest comme à l'Est, à Varsovie, à Prague, à Budapest, au Nord comme au Sud, de projet avorté de Constitution en ébauche de « traité simplifié », à Vingt-Sept, à la recherche des plus grands communs dénominateurs. Ceux qui étaient au cœur des « pères fondateurs », à Rome, à Six, il y a cinquante ans. Ceux aussi que l'élargissement aujourd'hui impose, pour assurer le sauvetage et la renaissance d'une civilisation qui refuse de philosopher « à coups de canon », mais qui entend mettre en marche « une force de persuasion et de vie, un immense mouvement d'émancipation qui s'appelle la culture et qui se fait en même temps par la création libre et le travail libre ».

En 1955, à Athènes, le 28 avril, à l'occasion d'un Colloque de l'Union culturelle gréco-française, Camus, interrogé sur les éléments qui caractérisent cette civilisation européenne, répondit notamment qu'elle est « l'humanisation de la nature », dans un esprit pluraliste, fondement de la liberté, qui doit être préservé pour que la raison rationaliste cartésienne n'entraîne pas un « rétrécissement de la sensibilité humaine ». La civilisation doit être « le lieu de la diversité des pensées, des oppositions, des valeurs contrastées et de la dialectique qui ne se termine pas. La dialectique vivante en Europe est celle qui n'aboutit pas à une sorte d'idéologie à la fois totalitaire et orthodoxe ».

Comme il l'a toujours expliqué, Camus situe l'espoir digne de l'Europe « entre les deux pensées provinciales, étriquées et boudeuses, qui s'affrontent aujourd'hui et opposent avec une obstination chagrine leur liberté sans contenu et leur justice sans vérité ». C'est ce qu'il déclare aussi bien en réponse à Jean-Marie Domenach dans *Témoins* pendant l'été 1955 qu'en conclusion d'une enquête de *Tempo Presente* en février 1957, en affirmant le principe de l'équidistance comme l'essence de son engagement.

Colombes et vautours existent à l'Est comme à l'Ouest : « la condition indispensable de la création intellectuelle et de la justice historique est la liberté et la libre confrontation des différences ».

A la veille de la remise officielle du Prix Nobel, Albert Camus déclarait à la presse : « si nous arrivions à faire les Etats-Unis d'Europe, vous auriez devant vous un homme heureux ».

L'alliance possède ses racines. La construction de l'arche n'est pas encore terminée.

Rendez-vous dans cinquante ans, si triomphent les « valeurs moyennes » de la « pensée de midi ».

Parce qu'il y a une impatience de bonheur pour les hommes révoltés.

La conférence d'Upsal, « deuxième discours de Suède » ?

Fernande BARTFELD

Réunis sous un même titre, « Discours de Suède⁵ », le discours prononcé par Camus, le 10 décembre 1957 lors de la remise du Prix Nobel et la conférence du 14 décembre donnée à Upsal paraissent appartenir à un même genre : l'allocution circonstancielle, officielle, prononcée à l'occasion d'un événement précis. Cette impression résiste-t-elle à un examen attentif des textes et des circonstances de leur composition ? Souvent appelée « deuxième discours de Suède » la conférence d'Upsal est-elle véritablement un discours ? Est-il bien sûr que le « deuxième discours », prononcé effectivement après celui de Stockholm soit deuxième par sa composition ? Et s'il est vrai que le « deuxième discours », comme il apparaîtra, pourrait bien être la source du premier, ne doit-on pas songer à revoir le fâcheux jumelage qui réunit ces deux textes sous un même titre ? Ne voit-on pas qu'il tend à la fois à niveler les genres différents auxquels ils appartiennent et à inverser ou, du moins, à estomper le rapport de filiation qu'ils entretiennent entre eux ?

Lorsque « le deuxième discours » n'est pas un discours

Si le discours est « un genre [d'éloquence] authentiquement français » comme « le discours académique⁶ » ou encore le discours de réception ou le discours inaugural qui eux, n'ont rien de spécifiquement français, on n'hésitera pas à placer l'allocution prononcée par Camus le 10 décembre parmi les exemples du genre. Non sans nuances. Camus se conforme en effet à la coutume en remerciant ceux qui l'ont distingué mais il le fait sur un ton personnel qui porte sa marque propre: « Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier[...] n'aurait-il, pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait

⁵ Editions Gallimard 1958,1997.

⁶ Thibaudet, *Réflexions littéraires*,1936,p.51. Citation tirée du *Trésor de la langue française*, Dir.Paul Imbs, t.7, Ed. du Centre national de la Recherche scientifique, 1979, p.265
1979, p.265.

d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? » (E, 1071⁷) Et s'il offre en fin de discours son « témoignage personnel de gratitude », il aura entre-temps su dire quel est, à ses yeux, le rôle de l'art et de l'artiste sous la forme d'une vibrante profession de foi : « L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire » ; « les deux charges qui font la grandeur de son métier [celui de l'artiste] : le service de la vérité et celui de la liberté » (1071-1072).

Pour ce qui est de la conférence « L'artiste et son temps » prononcée quatre jours plus tard, l'approche est très différente. Préparée de longue date, elle a toutes les caractéristiques d'une conférence universitaire et s'adresse d'ailleurs à un public, averti, versé dans cet ordre d'allocution . A Upsal, Camus s'adresse très précisément à des étudiants de l'université. La conférence comporte une division en trois parties, une analyse poussée des phénomènes présentés, de longs développements, un choix attentif des exemples et des citations propres à illustrer une démonstration méthodique. Et chemin faisant -car il faut plaire- des notes d'humour, des anecdotes amusantes. En sorte que cette conférence proche du discours de Stockholm par nombre de ses idées en diffère fondamentalement par la démarche et la portée. Mais, qui plus est, elle pourrait bien l'avoir précédé de longue date.

Lorsque « le deuxième discours » précède le premier

En 1952, à peine *L'Homme révolté* terminé, Camus commence à écrire sa conférence « L'Artiste et son temps ». Il en compose plusieurs versions, en 1953,54,55 et finalement en 1957. En 1954, il prononce sa conférence en Hollande (le 5 octobre), puis en Italie (les 26-27-29-30 novembre). Elle sera même publiée à Turin dans *Quaderni A.C.I.* [Associazione Culturale Italiana],16, en février 1955. Ajoutons que les différentes versions de la conférence comportent parfois d'importantes variantes ; celle d'Upsal, la plus accomplie, en sera la dernière mouture.

Il s'avère que Camus semble se plaire à repenser sans cesse les rapports qui le lient à son art et à son temps. L'artiste peut-il s'éloigner de son temps pour travailler dans la solitude ? se doit-il au contraire de se mettre à son service ? Il se prononce pour la « tension entre la beauté et la douleur, l'amour des hommes et la folie de la création » (E,1092) qui sera « cet aller-retour perpétuel de lui aux autres »(E,1072) et le partage nécessaire « entre la douleur et la beauté »(E,1074) du discours. Mais fondamentalement : l'artiste est en droit de

⁷ *Essais*, éd. de la Pléiade, 1965.

choisir la réalité dont il veut s'inspirer. Et c'est là justement le propos essentiel de la conférence d'Upsal.

Lorsque la conférence éclaire le discours

Interrogé sur la question de l'engagement dès son arrivée à Stockholm Camus avait répondu que c'était là précisément le sujet de la conférence qu'il allait donner à Upsal et qu'il pouvait résumer son propos en ces termes : « L'engagement de l'écrivain ne ressemble pas à un engagement volontaire mais plutôt à un service militaire obligatoire⁸. » Et c'est bien contre « ce service militaire obligatoire » que s'insurge l'artiste en Camus. Non que l'artiste puisse se détourner des réalités de son temps mais il est essentiel que le choix de la décision lui revienne . A lui de décider sur quelle réalité se posera son regard : l'actualité, l'histoire, ou ce qui leur échappe et appartient à tous les temps.

Or, à l'époque, la liberté de l'artiste était menacée. Longuement exposées dans la conférence, les réflexions de Camus sur la situation quasi-intenable de l'artiste sous-tendent l'ensemble de l'argumentation du discours. Car « le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression »(E,1072) ne se conçoivent que dans un monde où sévissent mensonge et oppression mais où paradoxalement l'artiste ne peut guère remplir son engagement à les combattre et même, simplement exercer son art.

Par delà les idées présentées dans chacune des parties de la conférence, se dégage cette pensée : l'actualité n'est qu'un aspect de la réalité. S'il convient de laisser toute liberté à l'artiste, c'est que cette liberté lui est essentielle pour résoudre le combat continu qu'il mène avec la réalité de façon générale. La réalité politique n'en représente qu'un aspect parmi d'autres. Mais s'il est déplorable de réduire la liberté de création de l'artiste, il est tout aussi déplorable que l'artiste, comme on l'a vu, tente de créer en se détournant de son temps. C'est pourquoi les considérations apparemment d'ordre esthétique (l'art pour l'art, le réalisme) dont traite la conférence rejoignent en fait les préoccupations majeures de Camus : de quelle réalité l'artiste doit-il se préoccuper ? Et comment ?

Le discours se fera l'écho de ces préoccupations : « L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher »(E,1072).

Chemin faisant, il est possible de relever d'autres points de convergence (Ex. : discours : « ils [les vrais artistes] s'obligent à comprendre au lieu de juger » et

⁸ Conférence de presse du 9 décembre 1957 rediffusée par France-Culture, le 14 août 2006 (dir. Raphaël Enthoven).

conférence : « Le but de l'art [...] n'est pas de légiférer ou de régner, il est d'abord de comprendre. »). Il reste que dans les deux cas, il s'agit de la réflexion de l'artiste sur ses rapports à la réalité et sur la menace que son temps fait peser sur lui. Réduire cette réalité à la seule actualité voire imposer à l'artiste l'attitude à adopter ou à ne pas adopter à son égard, c'est l'embarquer de force « dans la galère » (E,1079). Ces réflexions nées de la longue élaboration de la conférence deviennent le terrain nourricier du discours.

Conclusion

Il convenait de faire ce détour par la genèse des textes pour comprendre le rapport et l'apport de la conférence au discours. Détour rapide sans doute mais qui du moins laisse entrevoir l'intérêt qu'aurait une véritable étude critique des textes. Il est bon de penser que la nouvelle édition de la Pléiade, par l'ordre chronologique qu'elle a adopté confortera sans doute notre point de vue en replaçant les textes dans leur environnement propre. Elle pourra ainsi contribuer à une meilleure compréhension de ces textes parents⁹ et néanmoins si différents.

Fernande Bartfeld

Université hébraïque de Jérusalem

⁹ Cette raison et sans doute des considérations éditoriales expliquent qu'ils aient pu être réunis sous un même titre.

« FORCER À VOIR LES AVEUGLES VOLONTAIRES »

Mirbeau et Camus : éthique et ambiguïté

À soixante ans de distance, Octave Mirbeau et Albert Camus, également en révolte contre tout ce qui écrase ou mutilé l'homme, également assoiffés d'absolu, mais résignés au relatif ont incarné la figure de l'intellectuel engagé dans les affaires de la cité et ont affirmé la responsabilité sociale de l'écrivain qui, placé dans une situation historique donnée, est condamné à y exercer sa liberté en prenant position, fût-ce par son silence. Comme le dit Camus, reprenant l'expression de Pascal dans son fameux "Pari", il est « *embarqué* » : « *À partir du moment où l'abstention elle-même est considérée comme un choix¹⁰, puni ou loué comme tel, l'artiste, qu'il le veuille ou non, est embarqué¹¹.* »

Leurs œuvres ne présentent donc pas seulement un intérêt littéraire : elles s'inscrivent dans un contexte qui leur confère une signification particulière, et elles entendent contribuer, sinon à l'éducation du peuple – car ni l'un ni l'autre ne se considère comme un maître à penser¹² –, du moins à sa réflexion. Mais, à la différence des militants de partis politiques tels que Paul Nizan ou Louis Aragon, ou de compagnons de route du Parti Communiste tels que Jean-Paul Sartre pendant plus de quatre ans, ils n'ont jamais accepté pour autant de sacrifier leur éthique ni leur esthétique aux prétendues exigences du combat politique, au nom d'un illusoire et dangereux "réalisme"¹³. Refusant tout à la fois la frivolité et la propagande, les illusions du naturalisme et l'irresponsabilité de l'art pour l'art, ils ont cheminé difficilement sur une étroite ligne de crête et exprimé leur refus sans jamais céder à la facilité du "message" ou à la tentation de l'œuvre à thèse.

Aussi ont-ils fait de l'ambiguïté, dans leurs œuvres littéraires, un principe à la fois éthique et esthétique. Principe éthique, dans la mesure où ils sont déchirés, traversés de contradictions et en permanence en proie au doute, et partant bien en peine d'asséner des "vérités" au-dessus de tout soupçon. Principe esthétique, dans la mesure où ils condamnent formellement toute œuvre à thèse et à plus forte raison toute œuvre de propagande¹⁴, qui serait la négation même du rôle de l'artiste tel qu'ils l'envisagent.

¹⁰ Dans *L'Express* du 8 octobre 1955, Camus explique que cela « *revient à prendre position, à accepter, avec ses plaies, la société telle qu'elle va, à autoriser ce qui, demain, surviendra peut-être* » (texte recueilli dans les *Essais* de Camus, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1748). Il se rapproche en cela de l'analyse sartrienne : dans son provocant éditorial du premier numéro des *Temps modernes* (recueilli dans *Qu'est-ce que la littérature ?*), Sartre accusait Flaubert et Goncourt d'être responsables du massacre des communards, pour n'avoir pas élevé la voix afin de l'empêcher.

¹¹ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 26.

¹² Dans *L'Express* du 8 octobre 1955, Camus explique que l'intellectuel d'aujourd'hui « *connaît ses propres insuffisances* » et « *sait que son ignorance, déjà encyclopédique, devient infinie devant l'actuelle complexité du jeu historique* » (texte recueilli dans les *Essais* de Camus, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1747).

¹³ Camus explique par exemple, en 1955 qu'il « *refuse la politique des intellectuels progressistes* » comme il a refusé « *celle des intellectuels de la collaboration* » : « *Les alibis du réalisme et de l'efficacité risquent, selon moi, de nous mener aujourd'hui à une nouvelle démission qui enlèverait leur valeur à nos arguments contre l'ancienne* » (« Réponse à Domenach », *Témoins*, été 1955, n° 9 ; texte recueilli dans les *Essais* de Camus, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1753).

¹⁴ Camus rangeait parmi ces œuvres de propagande le prétendu « réalisme socialiste » en vigueur en U.R.S.S., qui n'était en fait ni réaliste, ni socialiste.

C'est ce que j'ai essayé de développer dans une étude, *Mirbeau et Camus : éthique et ambiguïté*¹⁵, d'où est extrait le premier chapitre, que voici.

1. Mirbeau et la pédagogie de choc.

Depuis 1877, Mirbeau a fixé à la littérature un objectif de conscientisation et, par conséquent, de désaveuglement. Mais sa révolte contre une société bourgeoise compressive se heurte à bien des obstacles, quand il s'agit de la communiquer aux lecteurs. Il fait en effet, non sans clairvoyance, un triple constat, quelque peu décourageant pour qui rêve de chambardement culturel et d'émancipation des esprits : ce qu'il est convenu d'appeler "éducation" n'est en réalité, le plus souvent, qu'un abrutissant bourrage de crânes qui anéantit les potentialités de la plupart des futurs adultes ; les *media* de son temps – la grande presse, le théâtre de boulevard, les opérettes, les cafés-concerts, les romans à succès, la réclame – poursuivent le travail de laminage des cerveaux et sont un nouvel opium du peuple, destiné à inhiber toute réflexion personnelle et à annihiler tout esprit critique ; et la majorité des privilégiés qui lisent ou qui vont au spectacle sont aveuglés par une masse de préjugés corrosifs et sont bardés d'une indéclinable bonne conscience indispensable à leur confort moral et à leurs bonnes digestions¹⁶. Dans ces conditions socioculturelles, comment la littérature pourrait-elle bien prétendre contribuer à un progrès moral et social, fût-ce dans un avenir lointain ?

Mirbeau en a conclu qu'il convient en priorité d'éveiller le doute et de susciter le questionnement chez les lecteurs et les spectateurs de théâtre¹⁷, le plus souvent amorphes et conditionnés, de leur apprendre à voir avec leurs propres yeux, et non à travers les couches superposées d'idées toutes faites gravées dans leurs crânes par des années de martelage et de conditionnements, de leur faire apparaître les choses sous un jour neuf, à travers le filtre du tempérament spécifique de l'écrivain, et non telles qu'on les a accoutumés à les voir – ou, plutôt, à ne pas les voir. C'est pourquoi il met en œuvre une esthétique de la révélation et une pédagogie de choc qui contraignent à voir ce qu'on n'a aucune envie de voir. L'idéal, évidemment inaccessible, serait de transformer peu à peu des consommateurs passifs de produits culturels destinés à un public abêti en citoyens lucides et responsables, aptes à jeter sur les êtres et les choses un regard nouveau et à se comporter en conséquence. Pour cela, il faut les obliger à regarder Méduse en face. Vaste et difficile programme, en vérité !

Mais cet objectif émancipateur que Mirbeau assigne à la littérature n'est concevable qu'à la condition expresse que l'écrivain ne soit pas un vulgaire fabricant de marchandises calibrées en fonction du marché, c'est-à-dire d'un public préalablement crétinisé, mais se comporte en véritable artiste créateur. Un artiste digne de ce nom, c'est un individu doté d'une forte personnalité, qui lui a permis de préserver un tant soit peu son regard d'enfant : soit en résistant, dans sa jeunesse, aux forces de l'*éducastration* ; soit en s'en libérant, dans sa maturité, grâce à une ascèse douloureuse, au terme de laquelle « *il voit, découvre, comprend, dans l'infini frémissement de la vie, des choses que les autres ne verront, ne découvriront, ne*

¹⁵ Elle est accessible sur Internet : <http://membres.lycos.fr/fabiensolda/darticles%20français/PM-OM%20et%20Camus2.pdf>.

¹⁶ C'est le ventripotent critique théâtral Francisque Sarcey qui incarne le plus caricaturalement cette conception bourgeoise du théâtre de simple divertissement digestif. Aussi bien Mirbeau en a-t-il fait sa tête de Turc privilégiée.

¹⁷ Précisons tout de même, pour ne pas lui prêter un optimisme qui ne lui siérait guère, qu'il est sans illusions sur la grande majorité des lecteurs et spectateurs, et qu'il s'adresse en priorité à ceux qu'il appelle des « *âmes naïves* », c'est-à-dire des individus qui, grâce à leur force d'inertie ou à leur « *sensibilité artiste* », n'ont pas été complètement laminés par le bourrage de crânes. Ce sont ces « *âmes naïves* » qui, quand éclate l'Affaire, ont constitué les bataillons des dreyfusards, ou qui ont fini par apprécier les peintres impressionnistes et par admirer le génie de Rodin.

*comprendront jamais*¹⁸ ». Mais encore faut-il que, avec le matériau sonore dont dispose l'écrivain – les mots –, il parvienne à nous faire partager ses « *sensations inédites*¹⁹ », à nous communiquer ses émotions, sans lesquelles sa perception du monde risquerait fort de nous rester étrangère – et sans lesquelles il ne saurait non plus y avoir d'œuvre d'art véritable²⁰.

Ainsi, selon Mirbeau, toute œuvre d'art est subversive en soi, puisqu'elle nous révèle des aspects ignorés des choses, elle possède une vertu pédagogique et elle participe d'une mission libératrice. Elle est même paradoxalement mieux à même de mener à bien cette mission que l'action politique *stricto sensu*, dont il n'a jamais cessé de se méfier²¹ : « *Aujourd'hui l'action doit se réfugier dans le livre – écrit-il en 1895. C'est dans le livre seul que, dégagée des contingences malsaines et multiples qui l'annihilent et l'étouffent, elle peut trouver le terrain propre à la germination des idées qu'elle sème. [...] Les idées demeurent et pullulent : semées, elles germent ; germées, elles fleurissent. Et l'humanité vient les cueillir, ces fleurs, pour en faire les gerbes de joie de son futur affranchissement*²². » En 1885, c'est Victor Hugo qui lui semble le meilleur exemple d'écrivain soucieux d'émanciper la masse des exclus : Mirbeau le glorifie alors d'avoir mené un combat incessant afin d'« *arracher l'homme aux proies des trônes effarés* » et « *aux échafauds des sociétés peureuses* », et d'avoir défendu « *les misérables* » contre « *le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides*²³ ». Il en va de même, selon lui, de Tolstoï et de Dostoïevski, pour lesquels il professe une admiration sans failles, parce qu'ils ont précisément réalisé une véritable révolution culturelle. « *“La Guerre et la Paix” et “L'Idiot”, ce seront les principaux facteurs de notre transformation morale, les plus violents réformateurs de notre sensibilité* », déclare-t-il en 1903²⁴.

Ce souci d'« *affranchissement* » intellectuel ne signifie nullement pour autant que Mirbeau soit exclusivement attaché à une « littérature engagée », au sens où on l'entend d'ordinaire, ni *a fortiori* à une littérature didactique, c'est-à-dire qui se propose explicitement de communiquer des connaissances, d'obtenir des modifications législatives ou de faire passer dans l'opinion publique, manipulable à souhait, quelques idées simples et fortes. À plus forte raison la bonne littérature n'a-t-elle rien à voir avec les œuvres à thèse, qui foisonnent à l'époque, notamment sur les scènes parisiennes où prêche « *l'honnête Brioux* », fossoyeur malgré lui du théâtre d'idées, car la littérature propagandiste, loin d'ouvrir les esprits, les enferme au contraire dans les *a priori* idéologiques des thèses préétablies, et contribue du même coup à rétrécir l'horizon intellectuel des lecteurs ou des spectateurs : l'intention moralisatrice ou édifiante mutile inévitablement la vie, afin d'en ramener l'infinie complexité

¹⁸ Octave Mirbeau, « Le Chemin de la croix », *Le Figaro*, 16 janvier 1888 (*Combats esthétiques*, Séguier, 1993, tome I, p. 345).

¹⁹ Octave Mirbeau, « Maurice Maeterlinck », *Le Figaro*, 24 août 1890 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*, à paraître à l'Age d'Homme).

²⁰ Sur ce point, voir notre préface aux *Combats esthétiques* de Mirbeau, *loc. cit.*, tome I, pp. 22-25 ; et l'article de Marie-Françoise Montaubin, « De l'émotion comme principe poétique », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, pp. 86-100.

²¹ Pour lui, les politiciens de tous bords ne sont que de *mauvais bergers* et le suffrage universel n'est qu'une duperie, qu'il importe de démystifier.

²² Octave Mirbeau, « Clemenceau », *Le Journal*, 11 mars 1895 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

²³ Octave Mirbeau, « Victor Hugo », *La France*, 24 mai 1885 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*). Sur les jugements fluctuants de Mirbeau sur Hugo, voir la communication de Pierre Michel, « Victor Hugo vu par Octave Mirbeau », dans les Actes du colloque Victor Hugo de Belgrade, *Revue de philologie* de l'université de Belgrade, 2002, n° 2, pp. 37-45.

²⁴ Interview d'Octave Mirbeau par Maurice Le Blond, *L'Aurore*, 7 juin 1903 (recueilli dans ses *Combats littéraires*). Sur l'admiration de Mirbeau pour les romanciers russes, voir la communication de Pierre Michel, « Octave Mirbeau et la Russie », dans les Actes du colloque d'Angers *Voix d'Ouest en Europe, souffles d'Europe en Ouest*, Presses de l'Université d'Angers, 1993, pp. 461-471.

dans le lit de Procuste de la thèse à propager. L'individualisme farouche de notre libertaire²⁵, politiquement et littérairement incorrect²⁶, lui interdit de surcroît de s'enrôler sous quelque bannière que ce soit, fût-elle "socialiste" ou "anarchiste". Et il a beaucoup trop conscience des contradictions qui sont à l'œuvre dans les choses elles-mêmes en général, et dans les êtres humains en particulier, et qui constituent le moteur de l'évolution universelle aussi bien que de celle de chaque individu, pour apprécier les visions réductrices et mensongères que tentent d'imposer les auteurs d'œuvres à thèse : avec les meilleures intentions du monde, ils ne peuvent produire, selon la formule de Gide, que de la « mauvaise littérature » : « *Le fait de créer des êtres vivants a seul une portée sociale, tandis que le prêche, au roman ou à la scène, laisse indifférents spectateurs et lecteurs*²⁷ ».

Loïn donc de toute velléité de propagande, l'œuvre littéraire qui a les faveurs de Mirbeau, lecteur, critique et professionnel de l'écriture, est celle qui, indépendamment des intentions affichées par l'auteur, ouvre sur le monde le plus d'aperçus et contribue du même coup à "éduquer" et à libérer le jugement des lecteurs, à commencer par tous ceux qui n'ont jamais droit à la parole et qui constituent trop souvent, pour leurs *mauvais bergers* de toute obéissance, un troupeau mené sans vergogne à la boucherie... ou aux urnes²⁸. À l'extrême, des œuvres conçues dans un but politiquement réactionnaire, telles que *La Comédie humaine* de Balzac, et des romanciers aussi peu suspects d'extrémisme et aussi réfractaires à tout didactisme que Flaubert, Goncourt ou Dostoïevski, peuvent néanmoins participer, *volens nolens*, à une véritable révolution des regards et des consciences. C'est cela seul qui compte à ses yeux et qui doit donc nous importer.

II. Camus et la révolte de l'artiste :

Force est de reconnaître qu'Albert Camus se situe dans le droit fil de Mirbeau quand il tente de définir la mission de l'artiste, que ce soit au lendemain de la Libération ou dans son fameux *Discours de Suède*, à l'occasion de son prix Nobel, en décembre 1957. Lui aussi refuse le vulgaire divertissement, l'académisme²⁹ et l'art pour l'art, qui constituent autant de formes d'aveuglement, et donc de consentement au monde tel qu'il est³⁰, même s'il se camoufle sous un apparent refus : « *S'il [l'artiste] se conforme à ce que demande notre société, dans sa majorité, il sera divertissement sans portée*³¹. *S'il la refuse aveuglément, si l'artiste décide de s'isoler dans son rêve, il n'exprimera rien d'autre qu'un refus*³² », ce qui,

²⁵ Sur l'anarchisme de Mirbeau, voir notre préface à ses *Combats politiques*, Séguier, 1990 ; et la communication de Pierre Michel sur « Les Contradictions d'un écrivain anarchiste », dans les Actes du colloque de Grenoble *Littérature et anarchie*, Presses de l'Université du Mirail, 1998, pp. 31-50.

²⁶ Voir l'article de Pierre Michel ainsi intitulé, dans *Un moderne : Octave Mirbeau*, Eurédit, 2004.

²⁷ Cité par Léon Blum, *Œuvre*, Albin Michel, 1954, tome I, p. 184.

²⁸ Voir Octave Mirbeau, « La Grève des électeurs », *Le Figaro*, 28 novembre 1888 (recueilli dans ses *Combats politiques*, Librairie Séguier, 1990).

²⁹ « *L'académisme de droite ignore une misère que l'académisme de gauche utilise. Mais, dans les deux cas, la misère est renforcée en même temps que l'art est nié* », écrit-il en renvoyant dos à dos la littérature traditionnelle et bien-pensante et la littérature de propagande progressiste (*Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 52).

³⁰ Camus oppose la « littérature de révolte » à la « littérature de consentement ». Seule la première peut avoir une valeur esthétique : « *presque tout ce qui a été créé de valable dans l'Europe marchande du XIX^e et du XX^e siècle, en littérature par exemple [s'est] édifié contre la société de son temps* » (*Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 38).

³¹ Il critique pour les mêmes raisons le carriérisme et les aspirations bourgeoises de nombre de ses confrères : « *La liberté de l'art ne vaut pas cher quand elle n'a d'autre sens que d'assurer le confort de l'artiste* » (*ibid.*, p. 67).

³² Il affirme à ce propos que « *l'art pour l'art n'est que la revendication de cette irresponsabilité* » de l'écrivain (*ibid.*, p. 36).

« dans les deux cas, aboutit à un art coupé de la réalité³³ ». Lui aussi considère que le devoir de l'artiste, « qui vomit la société policière autant que la société marchande³⁴ », est de faire entendre la parole des sans voix et des opprimés : « Il ne peut se mettre au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent » ; « Notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire³⁵ ». Lui non plus n'a aucune prétention à apporter aux larges masses une vérité dont il serait détenteur : « Je ne suis pas un philosophe. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire³⁶ » ; « Qui, après cela, pourrait attendre de lui [l'écrivain] des solutions toutes faites et de belles morales ? La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante³⁷ ». C'est pourquoi, à la question de savoir si son œuvre comporte un message, il répond ironiquement, en faisant comprendre que ce serait une folie : « Je ne me suis jamais pris pour le Christ. Ma santé est bonne, je vous remercie³⁸ ».

Mais, à défaut de message, il entend lui aussi s'adresser à tous les hommes pour leur parler de ce qui les concerne tous également : « L'art n'est pas à mes yeux une jouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. [...] Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art et sa différence qu'en avouant sa ressemblance avec tous³⁹ » ; « L'art ne peut pas être un monologue. [...] Il faut parler de ce que tous connaissent et de la réalité qui nous est commune⁴⁰. » Cela implique de faire une part à la réalité telle qu'elle est vécue et perçue par l'auteur et ses lecteurs, sans pour autant tomber dans les ornières de l'impossible réalisme⁴¹ : « L'art est une révolte contre le monde dans ce qu'il a de fuyant et d'inachevé : il ne se propose donc rien d'autre que de donner une autre forme à une réalité qu'il est contraint pourtant de conserver parce qu'elle est la source de son émotion. [...] L'art n'est ni le refus total, ni le consentement total à ce qui est. Il est en même temps refus et consentement, et c'est pourquoi il ne peut être qu'un déchirement perpétuellement renouvelé. L'artiste se trouve toujours dans cette ambiguïté, incapable de nier le réel et cependant éternellement voué à le contester dans ce qu'il a d'éternellement inachevé. [...] Plus forte est la révolte d'un artiste contre la réalité du monde, plus grand peut être le poids de réel qui l'équilibrera⁴². »

Ce « poids de réel » ne saurait être une fin en soi : il n'est qu'un moyen pour toucher, sensibiliser, émouvoir le lectorat, afin de lui permettre d'accrocher aux valeurs que l'écrivain, selon Camus, se doit de promouvoir et de défendre par son œuvre. Pour lui, comme pour le dreyfusard Mirbeau, « les deux charges qui font la grandeur de son métier » sont « le service de la vérité et celui de la liberté ». Mais il y a là « deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression », et cela constitue un

³³ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 33.

³⁴ Albert Camus, « Sous le signe de la liberté », *L'Express*, 8 octobre 1955 (*Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1747).

³⁵ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 14 et p. 59. En 1956 il écrivait dans *L'Express* : « Il est de mon métier et de mon devoir de ne pas me séparer, quoi qu'il arrive, de tous ceux qui, dans la solitude ou sur les lieux du travail, refusent en même temps la liberté de la misère et le pain de l'esclavage » (texte recueilli dans ses *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1761).

³⁶ Interview de Camus, dans *Servir*, 20 décembre 1945 (texte recueilli dans les *Essais* de Camus, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1427).

³⁷ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 19.

³⁸ Albert Camus, *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1429.

³⁹ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 13.

⁴⁰ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 42.

⁴¹ À plus forte raison condamne-t-il catégoriquement l'escroquerie du prétendu « réalisme socialiste », qui n'est en réalité qu'un « art de propagande » et aboutit à un « nouvel idéalisme, aussi stérile, pour un artiste véritable, que l'idéalisme bourgeois » (p. 48).

⁴² Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 54 et p. 55.

« double pari de vérité et de liberté ⁴³ ». Il est encore un autre risque, d'ordre esthétique : celui de tomber dans une vulgaire littérature de propagande au service d'une cause, la "Révolution" mythifiée, par exemple, censée transcender toutes les autres valeurs, mais qui n'est plus que mystification⁴⁴.

Dès lors, l'art « chemine entre deux abîmes, qui sont la frivolité et la propagande ». Pour limiter le risque de sombrer dans l'un ou l'autre de ces « abîmes », Camus, comme Mirbeau, veut absolument préserver la liberté de l'artiste, sans laquelle il ne saurait y avoir ni art digne de ce nom, ni perspective d'émancipation des opprimés⁴⁵, et il refuse aussi bien les lois aliénantes du marché que l'embrigadement au sein d'un parti, groupe ou syndicat, qui risquerait d'aliéner la liberté de l'écrivain et de ligoter sa parole⁴⁶ : « *Le seul artiste engagé est celui qui, sans rien refuser du combat, refuse du moins de rejoindre les armées régulières, je veux dire le franc-tireur*⁴⁷ », c'est-à-dire celui qui est à la fois « solitaire et solidaire de la cité⁴⁸ ». Et il repousse la tentation de se poser en juge⁴⁹, au risque de sombrer du même coup dans un manichéisme qui serait éthiquement inacceptable et littérairement suicidaire : « *S'il jugeait absolument, il partagerait sans nuances la réalité entre le bien et le mal, il ferait du mélodrame. Le but de l'art, au contraire, n'est pas de légiférer ou de régner, il est d'abord de comprendre. [...] L'artiste, au terme de son cheminement, absout au lieu de condamner. Il n'est pas juge, mais justificateur*⁵⁰. »

Enfin, comme Mirbeau, Camus préconise une certaine forme de classicisme quand il s'agit, pour l'écrivain, de déterminer les moyens à mettre en œuvre – ainsi de l'adoption de la « technique américaine » behaviouriste dans *L'Étranger* –, et notamment le style, qui est propre à chaque artiste véritable : « *Je n'imagine pas la littérature sans style. Je ne connais qu'une révolution en art, elle est de tous les temps, c'est l'exacte appropriation de la forme et du fond, du langage et du sujet*⁵¹. » En adaptant ses outils littéraires à ses fins propres, au lieu de se soumettre, par facilité, à des règles imposées par la tradition, la routine ou le snobisme, l'écrivain s'impose librement des contraintes qui se révèlent créatrices : « *L'artiste libre est celui qui, à grand peine, crée son ordre lui-même. [...] L'art ne vit que des contraintes qu'il s'impose à lui-même ; il meurt des autres. [...] L'art le plus libre et le plus révolté sera ainsi le plus classique*⁵² ». Dès lors, comme Mirbeau, Camus considère que l'œuvre ainsi élaborée est en soi subversive et émancipatrice : « [...] il y a dans l'œuvre d'art une force d'émancipation qui n'est mystérieuse que pour ceux qui n'en ont pas le culte » et qui suscite

⁴³ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 15 et p. 18.

⁴⁴ Il écrit en 1955 que, pour rester « fidèle à la cause ouvrière », l'écrivain révolté « refuse de se rendre complice à son endroit d'aucun mystification, bourgeoise ou pseudo-révolutionnaire » (« Sous le signe de la liberté », *L'Express*, 8 octobre 1955 ; *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1747).

⁴⁵ « *Sans liberté, point d'art. Sans liberté, point de socialisme* » (*Demain*, 21 février 1957 ; *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1765).

⁴⁶ Dans *L'Express* du 4 juin 1956, Camus écrit que « l'idée de révolution ne retrouvera sa grandeur et son efficacité qu'à partir du moment où elle renoncera au cynisme et à l'opportunisme dont elle a fait sa loi au XX^e siècle. [...] Cette réforme suppose, actuellement, le refus de collaboration avec le communisme contemporain en même temps ue l'effort constant d'une longue critique, libre de toute compromission avec les idéologies bourgeoises ou totalitaires » (*Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, pp. 1760-1761).

⁴⁷ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 60

⁴⁸ Albert Camus, « Sous le signe de la liberté », *L'Express*, 8 octobre 1955 (*Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1749). Dans une nouvelle de Camus, « Jonas », une toile du peintre éponyme, « entièrement blanche », ne comporte en son centre qu'un seul mot difficilement déchiffirable, « dont on ne savait s'il fallait y lire "solitaire" ou "solidaire" » (*L'Exil et le royaume*, Gallimard, 1957, p.176).

⁴⁹ *La Chute* témoigne de ce refus et de la gêne éprouvée par Camus devant l'image irritante qui lui était souvent renvoyée d'être un professeur de vertu, voire un saint laïque.

⁵⁰ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, p. 58.

⁵¹ Interview d'Albert Camus dans *Les Nouvelles littéraires*, 15 novembre 1945 (*Essais, loc. cit.*, pp. 1426-1427).

⁵² Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, pp. 61-62..

la crainte des pouvoirs constitués, lesquels, comme le disait l'inamovible ministre Georges Leygues, tympanisé par Mirbeau, ne peut tolérer qu' « *un certain degré d'art*⁵³ » : « *Quand la tyrannie moderne nous montre que, même cantonné dans son métier, l'artiste est l'ennemi public, elle a raison. Mais elle rend ainsi hommage, à travers lui, à une figure de l'homme que rien jusqu'ici n'a pu écraser*⁵⁴. »

[Dans la suite de mon étude, j'analyse comment les deux écrivains ont mis en œuvre leurs principes esthétiques. D'abord dans deux de leurs pièces, *Les Mauvais bergers* et *Les Justes*, ensuite dans leurs deux romans le plus célèbres : *Le Journal d'une femme de chambre* et *L'Étranger*].

Pierre MICHEL.
Président de la Société Octave Mirbeau.

⁵³ Octave Mirbeau, *Combats esthétiques*, Nouvelles éditions Séguiet, 1993, t. II, p. 312 et p. 444). Admirateur de Mirbeau, Bernard Noël, de son côté, relève que, pour l'establishment, « un bon écrivain » signifie « un écrivain inoffensif » (« L'Outrage aux mots », postface du *Château de Cène*, L'Arpenteur, 1990, p. 150).

⁵⁴ Albert Camus, *Discours de Suède*, Gallimard, 1958, pp. 64-65.

MOHAMED DIB PARLE DE CAMUS

Lors de l'émission de France Culture du jeudi 17 août 2006 consacrée à « Camus engagé : l'histoire et la politique », était diffusée une intervention de Mohammed Dib. Le réalisateur avait précisé qu'elle provenait d'archives de France Culture datant de 1972. Prononcée d'une voix claire et sans faille, cette évocation, conçue pour une intervention orale, n'avait jamais été transcrite, ni à plus forte raison publiée. Mohammed Dib n'a que très peu écrit sur Camus et ce témoignage d'environ quatre minutes n'en prend que plus de poids. Cette approche fine, sensible et intelligente, est en correspondance complète avec l'image littéraire de la personnalité et de l'oeuvre de Mohammed Dib. Madame Colette Dib, tout en conservant le copyright, en a autorisé la transcription et la publication pour le Bulletin de la Société des Etudes camusiennes. Qu'elle en soit ici vivement remerciée.

Guy Basset

Dans le coeur de tout algérien, Camus est le frère qui s'est exilé lui-même à la suite d'un malentendu, d'un de ces mouvements d'humeur toujours un peu spectaculaires, dont les hommes des bords de la Méditerranées sont coutumiers. Mais, pour douloureux que soit le malentendu, il n'est qu'un malentendu, pas davantage et, pour regrettable que soit le mouvement d'humeur, il est déjà passé depuis longtemps, rejoignant la somme des exagérations, la dose de théâtralité dont un monde vivant constamment sur la place publique et sous un soleil qui affiche permanent, a autant besoin que de l'air qu'il respire. Peut être faut-il ouvrir ici une parenthèse pour noter en passant ce trait particulier du tempérament algérien qui ne ressent jamais le tragique comme tragique mais comme la manifestation d'un destin qui demeure extérieur à lui, aussi fort qu'il en pâtit en tant que victime.

Avec Camus il reste donc l'essentiel qui est la fraternité, davantage même, dirais-je, la consanguinité. Une consanguinité qui doit être située ici du côté de la mère plutôt que du côté du père. Il y aurait beaucoup à dire aussi sur l'image de la mère dans le psychisme de l'homme algérien. Personnellement je suis disposé à croire que le drame de Camus a été, pour une part importante, dû au fait de se trouver partagé entre cette image et la personne de la mère réelle. Ce n'est pas le lieu d'approfondir ce point de vue, il mérite cependant examen. Mais je ne suis pas moins disposé à croire aussi que depuis le 4 janvier 1960, Camus est retourné à son vrai lieu d'origine, rendu aux oliviers, aux espaces gorgés de lumière, à la mer et aux hommes enfin dont on ne saurait le séparer ni séparer son oeuvre, si peu que ce soit, sans le trahir sans le défigurer.

Justement parce qu'il reste toujours vivant pour moi, parce que l'idée d'une mort d'Albert Camus me demeure étrangère, j'éprouve beaucoup de mal à parler de lui. Cela vient d'abord de ma crainte de l'enfermer dans des formules, des définitions, et de le trahir à mon tour, de le fausser dans sa vérité. Mais ma véritable appréhension est d'une autre nature. Je redoute d'effaroucher sa présence dont il me semble que je ne suis séparé que par un de ces empêchements absurdes dont la vie quotidienne est prodigue.

Comment par exemple restituer avec des mots cette journée passée ensemble à Tipasa avant que Tipasa ne devienne un rendez-vous de touristes à devises fortes ? Camus vivait en France depuis plusieurs années déjà, il était de passage seulement, c'était en plein été et il était midi. Le soleil avait volatilisés le paysage et dans cette lumière qui semblait siffler dans le cri infini

des cigales, sur ces terres intactes qui s'étaient réservées aux lentisques, au thym, aux lauriers, je le vois au cours de notre promenade sans but qui d'une façon tout à fait naturelle écarte les bras et se met à danser. Il tourne de la sorte un moment sur lui-même. Ce n'est peut être pas une ivresse dionysiaque qui le transporte ainsi et le jette hors de lui. Néanmoins un bonheur inexprimable luit dans le regard qu'il m'adresse et qui s'étonne, non sans malice, de me voir demeurer simple spectateur. Mais sans m'empêcher de comprendre son bonheur et de ressentir son étrange émotion, mon éducation plus soucieuse des formes m'interdit de suivre son exemple. Je l'ai vu donc célébrer son accord avec les éléments qui lui étaient naturels et avec l'esprit qui les habite. Qu'est-ce qu'à côté de cela, à côté de la force de cette image, à cette minute et en ce lieu que les discussions que nous avons eues avant et que nous aurons encore après ?

Mohammed DIB ⁵⁵

Il y a cinquante ans, le prix Nobel de littérature attribué à Albert Camus

« Ecrire était aujourd'hui un honneur »

On connaît le néologisme de R.Barthes proposant, séquelles post-1968 y aidant, d'abolir la distinction entre lecteurs et écrivains, au profit « d'écrivants », chacun d'entre eux étant, tour à tour, lecteurs et écrivains, dans un processus de communication.

Ce ne sont pas les bataillons d'écrivains, propulsés à chaque rentrée d'automne, par des éditeurs à la recherche de « bons produits » et des recettes s'y attachant ,qui pourraient s'en offusquer , tant les critiques littéraires- bien que cette notion ait subi aussi les effets du temps-ont du mal à comprendre parfois l'intérêt , l'utilité et le rapport que ces fictions entretiennent encore avec les bons vieux repères de « littérature », de création littéraire, voire , osons le mot, d'œuvre d'art .

Octobre de chaque année voit l'attribution, parmi tous les autres Prix Nobel, de celui de littérature .Bonne décennie, ou mauvaise, la littérature française a été à l'honneur jusqu'en 1985, au moins une fois tous les dix ans. Celles des années 20, 50 et 60 furent plus fastes. 1952 et 1957, virent, respectivement, la consécration de Mauriac et de Camus. 1960, 1964, et 1969 furent heureuses à St John Perse, à Sartre- qui refusa cette distinction- et à S.Beckett. Depuis l'Académie suédoise a porté ses suffrages sur d'autres littératures du monde .Claude Simon, en 1985, et Gao Xingjian, en 2000- écrivain d'origine chinoise forcé à l'exil-ont vu leurs œuvres, discrètes et conduites à l'écart des modes et des reliefs d'une actualité souvent futile, récompensées par le jury suédois.

Octobre 2007 est l'occasion de se souvenir de l'attribution du Prix Nobel de littérature à l'œuvre de Camus, et des laudations du jury qui l'accompagnèrent :

- « engagement moral authentique qui le pousse à s'attacher /.../aux grandes questions fondamentales de la vie »
- « œuvre littéraire qui met en lumière /.../ les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes »

Comme souvent en France, cette distinction valut à l'auteur de *L'Etranger* (1942), de *La Peste* (1947) et de *La chute* (1956), des commentaires qui- guerre froide, stéréotypes des blocs idéologiques opposés, et vieilles rancunes rancies y portant- s'employèrent à ternir le mérite de la distinction. L'écrivain , qui avait , en publiant *L'Homme révolté* (1952), osé braver le consensus idéologique établi autour du « sens » (prêté) à l'histoire , en raison des crimes qui

lui faisaient cortège depuis quinze ans, qui refusait de se ranger derrière des bannières de circonstance au moment de la guerre d'Algérie en demandant qu'on tienne compte de *tous* les hommes, celui qui avait combattu et condamné la collaboration pétainiste, dirigé *Combat*, tout en refusant les dérives de l'épuration, celui dont la prose s'écartait des styles compassés ou sacrifiant « aux bavures d'existence », celui qui se déclarait riche de ses doutes et n'avoir, comme artiste, « rien à enseigner, mais tout à apprendre », suscita, aussi, ricanements, mépris, colère ou déploration. Insuffisamment, à nos yeux, l'approbation franche ou l'admiration. Le Prix venait peut-être trop tôt, bien que Camus fût déjà mentionné, depuis 1947, parmi les possibles lauréats. Et puis, Malraux et Sartre, de l'avis des commentateurs habituels de ce type d'événement, auraient pu y prétendre. Sartre, dit-on, aurait glissé à Jean Cau, au moment de l'attribution, un « il (Camus) ne l'a pas volé ». En 1972, a contrario, dans ses entretiens avec Gerassi, l'auteur de *La Nausée*, aurait minoré son approbation d'alors, en estimant que Camus aurait dû écrire des « romans de truand », bien que l'article donné à *France-Observateur*, en janvier 1960, après la mort de l'écrivain, par ce même Sartre, l'ait qualifié d'« héritier des moralistes (français) » et de défenseur résolu des valeurs morales « qu'il tenait dans son poing serré ». Quoi qu'il en soit, les suffrages des lecteurs ne lui firent jamais défaut, si l'on en juge par les tirages à des millions d'exemplaire de ses œuvres, à une époque où les « succès » de librairie d'Harry Potter, ou de Dan Brown, n'avaient pas encore dérégulé la boussole de la création artistique.

Camus se garda de prendre la pose. Il tint à affirmer dans les discours qu'il prononça à Stockholm, que l'œuvre littéraire n'était ni un dérivatif, ni un substitut à l'action, ni un refuge, mais qu'elle procédait de la volonté de dénoncer, de protester contre, et de tenter de corriger un monde trop souvent insupportable. Que l'art était du côté de la vie, qu'il défendait l'homme contre les forces de régression et d'aliénation, qu'il ne faisait pas bon ménage avec une « société artificielle où la vérité charnelle de l'homme se trouve mystifiée », qu'il différait radicalement de la propagande.

- « L'art, dans un certain sens, est une révolte contre le monde dans ce qu'il a de fuyant et d'inachevé. »
- « C'est pourquoi l'artiste, au terme de son cheminement, absout au lieu de condamner./.../ Il est l'avocat perpétuel de la créature vivante, parce qu'elle est vivante. »
- « Chaque grande œuvre rend plus admirable et plus riche la face humaine, voilà tout son secret. »

Ces grands mots et ces grandes ambitions, pour parler de la création littéraire, semblent étranges, voire déplacés, aux lecteurs et aux critiques littéraires habitués aux œuvres de fiction publiées ces dernières années, en particulier aux fureurs de la présente rentrée, où l'on se chamaille entre partisans et adversaires des plagiats de thème ou de sujet, supposés ou réels. Mais d'art, d'écriture, de création au sens plein, de représentation du monde, des fameux croisements de « visions » entre artistes, chères à Proust, il en est rarement question.

Est-on encore dans le domaine de la littérature, de l'œuvre artistique, de la création littéraire, ou dans celui du bavardage, du copié/collé, du simulé, de la frime, bref du contrefacteur, comme l'on désignait ceci, il y a encore vingt ans, par le terme « d'a-littérature », ou plus simplement par ce que Julien Gracq appelait la « la littérature à l'estomac ».

Que reste-t'il, si l'on se fie à ces reliefs, de ce que Camus appelait « l'honneur d'écrire » ?

« Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur, parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas écrire seulement. »

André Abbou

Contributions

LES PEINTRES DE L'ÉCOLE D'ALGER ET LA MÉDITERRANÉE

Parler des peintres de l'école d'Alger, semble une gageure, tant l'idée même d'école d'Alger est discutable. Ce terme d'école a été employé *a posteriori* pour désigner surtout un mouvement littéraire autour d'écrivains comme le jeune Camus, Audisio, Roblès, et surtout l'éditeur Edmond Charlot. Camus lui-même dans une conférence en 1958 définit ce qu'il entend par le terme d'école : « Quand je dis école, je ne veux pas dire un groupe d'hommes obéissant à une doctrine, des règles, je veux dire simplement un groupe d'hommes exprimant une certaine force de vie, une certaine terre, une certaine manière d'aborder les hommes¹. » Max-Pol Fouchet interrogé en 1953 sur l'existence d'une nouvelle école littéraire nord-africaine disait : « Parler d'une École Nord-africaine de Lettres ? Oui, si l'on veut, mais je crains les confusions². » Ce mouvement que l'on a communément appelé école, n'était pas que littéraire. Des peintres, des architectes et même des musiciens se sont joints aux écrivains.

Il n'empêche qu'il n'est pas fréquent que des artistes, écrivains, peintres, musiciens se rencontrent dans un même cercle. Il y eut naturellement le célèbre groupe autour de Picasso, Apollinaire et Max Jacob, le groupe surréaliste, qui était aussi un groupe de copains. C'est un peu ce qui s'est passé à Alger, où les artistes se sont regroupés par affinités, aidés par des personnes qui furent d'immenses catalyseurs : je veux parler notamment de Edmond Charlot (1915-2004), Jean de Maisonseul (1912-1999) et Jean Sénac (1926-1973), qui chacun dans leurs domaines ont permis l'émergence d'une vie littéraire et artistique à Alger entre les années 30 et 70. Ce qui est remarquable c'est que ce mouvement a traversé les périodes extrêmement troublées que furent la période vichyste, la Résistance, la guerre d'Algérie et les débuts de l'Indépendance.

Mon propos n'est pas de vouloir faire une étude historique de la vie culturelle à Alger au milieu du vingtième siècle, mais de témoigner de ce que le tout jeune enfant que j'étais dans les années 50 a pu ressentir dans le sillage de son père, le peintre Louis Bénisti (1903-1995). À mes propres souvenirs de l'Alger de l'immédiate après-guerre, de la guerre d'Algérie et du début de l'Indépendance, se sont ajoutés les souvenirs de mon père des années 30 et 40 ; il me les a confiés dans des entretiens que j'ai eus avec lui en 1989 et 1990 autour d'un magnétophone. Ces séances d'enregistrement ont été les derniers bons moments de Solange, ma mère, qui assistait aux entretiens et qui, très malade, devait nous quitter en octobre 1990.

Grandissant dans l'atelier de Bénisti, j'étais émerveillé par la peinture, celle de mon père et celle des amis que je rencontrais lorsque j'accompagnais mes parents dans les vernissages d'expositions et les réunions qui s'en suivaient. J'ai pu également saisir

l'importance de ce mouvement artistique grâce aux conversations que j'ai pu avoir avec Jean et Mireille de Maisonneul, Suzon Pulicani, Louis Miquel ou Pierre-André Émery.

À la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, l'activité culturelle fut le fait de ce qu'on pourrait appeler les "Illustres Voyageurs", artistes qui selon l'expression de Jean de Maisonneul fuyaient "l'Europe aux anciens parapets" pour d'autres horizons: Alger étant à cette époque, le lointain le plus proche.

Alger s'est honorée d'avoir eu parmi ces illustres voyageurs Eugène Delacroix (1798-1863), qui de retour d'un séjour au Maroc, ne passa que quelques jours à Alger (en 1832), et peint ses fameuses *Femmes d'Alger*. Il y eut aussi comme visiteurs Théodore Chassériau (1819-1856), dont l'oncle architecte réalisa les célèbres boulevards, Eugène Fromentin (1820-1876), plus connu comme écrivain que comme peintre, Albert Lebourg (1849-1928) et Renoir (1841-1918) qui rapportèrent d'Algérie de remarquables peintures. Après leur séjour, ces artistes retournèrent en métropole en laissant peu de traces de leur passage en Algérie.

Vers la fin des années 20, il commence à y avoir à Alger une vie culturelle originale du fait de la présence d'artistes nés dans le pays qui essaient de trouver une clientèle en Algérie.

Pour bien comprendre la présence à Alger d'un foyer culturel important, il faut penser à l'insularité de l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord a toujours gardé, vis à vis de l'Europe, une position insulaire. Elle se situe "entre les deux déserts du sable et de la mer" pour reprendre une expression d'Albert Camus. Cette position insulaire a permis et parfois imposé aux artistes et écrivains de ce pays, de rester sur les lieux, alors qu'en France métropolitaine, il était courant de "monter" à Paris. C'est ainsi qu'Alger devint un foyer de haute culture

Jusqu'en 1920, les peintres d'Alger sont attirés par un orientalisme académique faisant des peintures, décorant et embarrassant les appartements bourgeois des deux rives de la Méditerranée. Dans cette mouvance orientaliste, le peintre le plus célèbre de l'époque fut Etienne Dinet (1861-1920), devenu Nasserredine par conversion. Cette peinture très académique eut naturellement beaucoup de succès dans la société bourgeoise des années 20 et 30 ; et paradoxalement les notables algériens du début de l'Indépendance, très admiratifs de cet art faisaient le tour des brocanteurs pour essayer de trouver des œuvres afin d'ornez leurs demeures, méprisant les jeunes talents qui pourtant étaient présents dans le pays.

Il faut aussi noter l'ouverture en 1907 de la Villa Abdeltif, véritable "Villa Médicis algéroise", qui se situait au-dessus du Jardin d'Essai, non loin de la grotte où vécut, selon la légende, le plus célèbre visiteur d'Alger, c'est-à-dire Cervantès... Les pensionnaires souvent attirés par la douceur du climat et la lumière du pays, s'installaient en Algérie, après leur séjour dans cette villa.

Cette villa faisait venir à Alger des peintres et des sculpteurs de métropole qui apportaient à Alger un peu de nouveauté parisienne. Gabriel Audisio (1900-1978) la célèbre en 1927 dans un texte intitulé la *Guirlande d'Abdeltif*. Il en parle aussi dans ses souvenirs : *l'Opéra fabuleux*. (Julliard 1970)

Nous allons nous placer dans l'Alger de la fin des années 20, à la veille de l'arrogante célébration du centenaire de la conquête. Comme je viens de le dire, les peintres officiels sont plus ou moins englués dans un orientalisme académique, les jeunes artistes en herbe voudraient monter à Paris, qui est à cette époque la capitale mondiale des arts plastiques, mais, ils sont arrêtés par la difficile traversée de la mer et par le désir de ne pas quitter le pays qu'ils ont appris à aimer.

C'est alors qu'un jeune catalan, le peintre Alfred Figuéras (1900-1980) arrive à Alger vers 1926 et fonde une académie : "l'Académie Art " pour permettre à de jeunes artistes de venir étudier et d'avoir des modèles. Dans cette académie, qui fonctionne comme les académies parisiennes, il est accompagné d'un sculpteur et peintre catalan lui aussi : Rafel Tona (1902-1987).

J'insiste sur l'importance de la création de cette académie, car c'est à partir de ce moment que naîtra à Alger un mouvement artistique très important. Bénisti et Maisonseul ont fréquenté cette Académie vers 1928.

Il faut d'abord situer cette Académie Figuéras, par rapport à cette espèce de forteresse que constituaient les peintres plus ou moins académiques d'Alger, dirigés par des peintres plus ou moins médiocres. Il y avait aussi l'équipe des peintres anciens pensionnaires de la Villa Abdel tif qui étaient arrivés à Alger aux environs de 1907 et qui y étaient restés pour faire une carrière algéroise

. Il faut citer Léon Cauvy (1874-1933) directeur de l'École des Beaux-Arts, Marius de Buzon (1875-1958) qui était professeur dans les lycées et collèges et Louis Antoni (1872-1940) lui aussi professeur aux Beaux-arts. Ces anciens Abdel Tif se chipotaient souvent pour dénigrer l'un ou l'autre de manière à progresser dans leurs carrières professorales aux Beaux-arts. Antoni qui brigait le poste de directeur des Beaux-arts n'attendait qu'une seule chose : que Cauvy lui laisse la place! (Il en était de même pour De Buzon). Tout cela créait un climat un peu malsain.

À Alger, la culture artistique officielle était représentée par le Salon des Orientalistes dominé par l'orientalisme de Monsieur Rochegrosse (1859-1938) et celui de Monsieur Dinet. C'est Léon Cauvy qui dirigeait ce salon. Ces gens-là faisaient un bloc et quand ils ont vu arriver Figueras et qu'ils ont constaté le succès de son Académie, ils se sont gendarmés contre Figueras. Figueras ne se souciait pas de ces rivalités, il avait ses élèves !

Il est à noter que Figueras, qui était un très bon peintre, avait un enseignement d'avant-garde pour l'époque puisqu'il était cézannien (selon l'expression de Jean de Maisonseul) alors que Dinet était un élève de Bouguereau. On peut situer les gens qui fréquentaient l'Académie Figueras et qui constituaient un groupe de *aficionados*. Il y avait un premier groupe dirigé par Georges Olivier (1876-1936), un peintre qui cherchait la modernité. Il y avait aussi De Belleville qui venait de Paris, qui était un bon peintre et qui surtout aimait la peinture. Il y avait aussi Rostagny (1902-1978) et bien d'autres.

Sont arrivés ensuite des jeunes peintres ou de personnes qui étudiaient la peinture comme Henri Caillet, Suzanne Delbays, Georges Delbays, Louis Bernasconi, Maurette, Oscar Spielman, Maisonseul, Bénisti, René-Jean Clot, Pierre Bourlier, Suzon Pulicani, Annie Tiné....Il est à noter qu'au sein de cette académie il y avait des inimitiés qui se créaient et le groupe des artistes qui la fréquentaient se scinda en deux blocs : d'un côté le groupe de Olivier, de Belleville, Rostagny et de l'autre côté, il y avait le groupe Delbays, Caillet, Maurette, Maisonseul, Clot, Annie Tiné. Bénisti. Celui-ci prenant à la lettre une remarque de De Belleville qui lui dit qu'il était plus sculpteur que peintre, abandonna les pinceaux pour le modelage.

Bénisti se lia tout de suite avec Jean de Maisonseul, qui lui présenta un de ces anciens camarades de classe qui s'appelait Max-Pol Fouchet (1913-1980). C'est lui qui leur présenta un certain Albert Camus. Cette rencontre que Fouchet raconte dans *Un jour je me souviens*, et que Bénisti a rapporté dans *On choisit pas sa mère*³ a eu l'importance que l'on sait, je n'insisterai pas sur la discorde entre Camus et Fouchet qui eut lieu peu de temps après, vous vous reporterez aux ouvrages que je viens de citer

Se joignirent au groupe (Bénisti, de Maisonseul, Camus et Fouchet), un jeune étudiant en architecture, Louis Miquel (1913-1987), que Maisonseul avait connu dans la classe de son professeur Léon Claro (1899-1986) et René-Jean Clot (1913-1997), peintre et futur écrivain.

Maisonseul introduisit ses amis auprès de sa maman Madame Jouyne qui dans sa villa organisait de grandes réunions littéraires et artistiques autour d'une tasse de thé. Madame Jouyne habitait à cette époque une villa du Chemin de la Solidarité, une petite villa qui appartenait à la famille Jouyne-Bourlier, située sur le terrain duquel on devait bâtir une école. Donc cette villa était condamnée à être démolie peu de temps après. Jean de Maisonseul a quitté cette villa pour une autre et dit à Bénisti : « Je vous confie la clé de cette villa, voilà un endroit où vous pourrez travailler et faire de la sculpture. » Clot est venu y rejoindre Maisonseul et Bénisti et ils ont commencé à travailler ensemble, tous les trois, et à prendre des modèles. Clot à ce moment-là avait un langage tellement imagé et tellement particulier que l'on pouvait penser qu'il avait une certaine affectation. Par exemple disait-il à Bénisti :

« - Tu sais, ce matin, j'ai pris mon petit déjeuner et en trempant mon pain beurré dans mon café, je me suis dit: Oui, Rembrandt aussi devait tremper ses tartines dans le café au lait. Tu sais, Rembrandt, il prenait son petit déjeuner le matin. »

Bénisti était étonné par ce langage imagé et pensait plutôt que le peintre hollandais mangeait plutôt du hareng ou des anguilles fumées, et citait une autre aventure:

« Ah ! Jean, qu'est-ce que tu fais ?

- Tu vois, je vais dessiner au port.

- Ah ! Oui ! Tu vas dessiner au port.

- Oh ! Disait-il, tu sais c'est bien le port. Alors je peins, mais en même temps je partage la vie de ces dockers qui sont tout noirs de charbon et pendant qu'ils travaillent, moi aussi je travaille. Pendant qu'eux transpirent, moi aussi je transpire pendant que je fais le portrait de ces dockers tout noirs de charbon, je les place au milieu d'un paysage de bateau et de mer. On peut penser à l'aventure des navires, au bleu de la mer.

- Ah ! Bon ! Tu vas comme ça, c'est bien et tu restes combien de temps ?

- Oh ! Je reste la journée à travailler.

- Eh ! Alors ! Où vas-tu déjeuner ?

- Ah ! Ça, je vais te dire où je vais déjeuner. Dans ma poche, j'ai placé un peu de pain, tu comprends, Bénisti, et ce que j'aime dans ce pain, ce n'est pas le goût du pain, c'est le désir, c'est le désir. J'ai le désir du pain que je vais manger pendant que les dockers s'arrêteront vers une heure de l'après-midi pour manger leur *khoubiza*⁴. »

Voilà le genre de conversation imagée que l'on pouvait avoir avec René-Jean Clot. Tout le temps à propos d'actes quotidiens banals, René-Jean Clot dérivait vers une imagerie spirituelle qui sidérait son entourage et qui faisait apparaître Clot comme un personnage assez affecté. C'était cependant un des meilleurs jeunes peintres de l'époque. Il fit une série de gravures qui, avec des textes de Max-Pol Fouchet et une préface de Jean Alazard (1887-1960), le conservateur du Musée des beaux-Arts d'Alger, fut publiée par Bacconier dans une édition ultra confidentielle. Dans cet atelier Bénisti sculpta le buste de Clot, exposé aux Salons des orientalistes. Camus rendit visite à ses amis et fit sa première critique en décrivant Bénisti sculptant dans son atelier. Quand il a vu travailler les artistes dans la petite maison du Chemin de la Solidarité, il a commencé par décrire l'ambiance de cette maison quand le soir tombait et où il voyait Bénisti recouvrir ses sculptures de chiffon humide pour conserver la pâte fraîche jusqu'au lendemain. Il a commencé par parler de ça et ensuite il a parlé de l'ambiance pour ensuite parler de ses sculptures et de sa position devant l'art terminant son article en disant que ces premiers essais étaient très prometteurs mais qu'on attendait de lui "*une œuvre forte, une œuvre plus solide*⁵."

Un autre évènement important fut l'ouverture d'une petite boutique à l'enseigne des *Vraies Richesses* dans laquelle s'est installé comme libraire, Edmond Charlot, une des

connaissances de Camus et de Fouchet. Ils avaient en commun tous les trois, mais à des époques différentes, d'avoir été les élèves de Jean Grenier (1898-1971). C'est Jean Grenier, qui orienta Charlot à la fin de ses études vers la profession de libraire et vers l'édition, ce qui n'existait pas à Alger. Donc, Charlot ouvre cette librairie et les membres du groupe Camus-Fouchet se mirent à fréquenter régulièrement sa boutique dans laquelle ils allaient chercher les meilleurs livres. Cette boutique rue Charras était exigüe, elle possédait même une mezzanine sur laquelle on pouvait monter par un escalier minuscule. Au fond de la boutique, il y avait un petit bureau derrière lequel Charlot travaillait. Il accueillait ses visiteurs très aimablement. Il parlait littérature et leurs faisait part de leurs projets. Ce lieu se prêtait bien à leurs réunions.

D'autres lieux de rencontres se trouvaient au centre d'Alger : la boutique d'ameublement du peintre André Thomas-Rouault (1899-1949), qui servait occasionnellement pour des expositions, et l'Atelier du minaret. André Thomas était le neveu de Georges Rouault. C'est pour cela qu'il avait emprunté le nom du célèbre peintre. Il était lui-même peintre et a été aussi acteur dans la troupe du théâtre de l'Équipe. L'Atelier du Minaret, également boutique d'ameublement et de décoration, dirigée par René Famin, le frère du peintre Pierre Famin (1890-1988), exposait aussi des peintres.

Il y avait également des cafés comme le café des Facultés, ou le café de la Renaissance, fréquenté par l'oncle d'Albert Camus, Gustave Acault dont la boucherie se trouvait rue du Languedoc, non loin de la rue Michelet.

En 1934, le groupe composé par Camus, Maisonseul, Fouchet, et Bénisti se disloque : Fouchet et Camus se fâchent pour des raisons personnelles, Maisonseul part étudier l'architecture à Paris et Bénisti, qui vient d'obtenir le prix de la Casa Velasquez à Madrid, s'embarque pour l'Espagne.

Fin 1935, à son retour de Madrid, Bénisti retrouve Camus qui lui propose de rejoindre la troupe théâtrale qu'il vient de créer (le Théâtre du Travail) pour se charger de travaux de décoration. Louis Bénisti participe alors à la confection des masques de *Prométhée* et retrouve Louis Miquel, architecte, Pierre André Émery (1903-1982), autre architecte, Jeanne Sicard (1913-1962), Marguerite Dobren, Claude de Fréminville (1914-1966), futur écrivain et journaliste, Blanche Balain (1913-2003), qui écrivait des poèmes prometteurs et qui amène à la troupe théâtrale Madame d'Estournelle de Constant dite Marie Viton, artiste peintre qui fit les décors et costumes de théâtre. C'est elle qui réalisa le seul portrait dessiné de Camus et plus tard créa à Paris les costumes de *Caligula*, les décors étant de Miquel. Bénisti retrouve aussi le peintre Suzanne Delbays (1907-1994), qui dessina l'affiche du *théâtre de l'Équipe* succédant au *théâtre du Travail*.

Pendant ce temps Charlot commence à éditer Camus, Grenier, Audisio et la boutique sert de lieu de rendez-vous où l'on achète les places de théâtre pour les spectacles de l'Équipe et où l'on peut voir dans la mezzanine de petites expositions⁶: Bénisti, Clot, Assus, Bosserdet etc... Jean Grenier amène dans la boutique, ses amis artistes : le peintre Harry Bloomfield et des pensionnaires de la Villa Abdeltif : le peintre Richard Maguet et le sculpteur Damboise.

Au sujet de Harry Bloomfield (1883-1941), qui fut le maître de Jean de Maisonseul, Louis Bénisti raconte : « *Je voudrais voir Harry Bloomfield dans le soleil de la rue Michelet où nous rencontrions un homme d'une élégance raffinée, un homme d'une soixantaine d'années qui avait des yeux merveilleux, une bouche tordue mais tordue d'ironie et non pas de mensonge et un visage qui exprimait une grande bonté, un visage d'homme extrêmement cultivé et qui était pour nous en apparence un homme qui connaissait la vie, qui avait vécu et qui avait beaucoup d'érudition. Bloomfield, je le revois, il nous parlait de tout : de littérature, de mythologie et surtout de peinture. Il avait une connaissance de la peinture*

extraordinaire et il pouvait nous faire une critique des antiques, une critique des peintres de la Renaissance ou des modernes, une critique forcément très avantageuse nous apportant un enseignement magnifique. Bloomfield était devenu notre ami. . Pour vivre Bloomfield avait monté une petite Académie et nous allions dessiner chez lui. Son enseignement était excellent. Je sais que Bloomfield est tombé malade au moment où il devait quitter Alger et regagner Paris, et qu'à Paris, il a vécu une vie misérable. Comme il était juif, il n'a pas supporté l'arrivée du fascisme. Il est parti en Angleterre. Nous avons appris en 42-43, la mort de Bloomfield qui avait contracté une leucémie. Il est mort vraisemblablement dans une grande misère. » De Maisonseul disait que Bloomfield voulait toujours personnaliser les rencontres de façon que lorsqu'il allait au bureau de tabac, il fallait que la buraliste se souvienne de lui. Bloomfield nous a laissé un portrait de Jean Grenier.

Le sculpteur Marcel Damboise (1903-1992), qui à Paris avait travaillé dans l'atelier de Maillol fréquentait souvent la boutique de Charlot. Il revint à Alger après la guerre. À la mort de Camus, il réalisa son buste d'après des documents photographiques. Camus avait parlé de lui dans la deuxième partie de son article sur les Abdeltif, il devait aussi parler de Richard Maguet (1896-1940), qui devait être une des premières victimes de la guerre, il fut abattu lors d'un bombardement à Sully-sur-Loire. Jean Grenier lui rendit hommage dans la revue *Fontaine*⁷: « *Il avait une parenté avec Chardin, sa palette était différente, l'esprit était semblable (...) Rien d'éclatant dans la couleur, mais une atmosphère.* » Camus, au sujet de Maguet, avoue qu'à la vue de ses toiles, il a compris l'exquise lumière du jardin d'Essai et la campagne de Tipasa. Un autre Abdeltif, le sculpteur François Caujan avait retenu l'attention d'Albert Camus et de Maisonseul, il laissa de très belles sculptures au Musée d'Alger.

D'autres personnalités fréquentaient le groupe autour de Camus et Charlot.

Raoul Deschamps, lié à Thomas-Rouault était à la fois un peintre, un très grand sportif et un musicien. Il jouait admirablement du piano. Il gagnait sa vie en jouant du jazz dans des brasseries et quelquefois donnait des concerts de musique classique. Albert Camus écrivit un article sur un concert qu'il avait donné à Alger.

On pouvait également rencontrer chez Charlot le peintre Etienne Chevallier (1910-1982), fils du peintre et professeur Henri Chevallier (1886-1945), et dont le frère Paul Chevallier acteur chez Camus fit par la suite une honorable carrière théâtrale.

Mohamed Racim (1896-1975), miniaturiste, était aussi un familier des *Vraies Richesses*. Son art voulait renouer avec les grands miniaturistes et calligraphes arabes et persans.

Armand Assus (1892-1977) était un peintre qui avait beaucoup de qualités Le père du peintre Armand Assus, Salomon Assus, portraitiste, avait été caricaturiste pour les quotidiens d'Alger et avait illustré Cagayous. Ses deux fils, Maurice et Armand étaient peintres tous les deux mais c'est Armand qui s'illustra comme lauréat de l'École des Beaux Arts d'Alger, monta à Paris pour étudier aux Beaux-Arts et fut reçu second prix de Rome. Après son séjour en Europe, Armand Assus est revenu s'installer en Algérie avec ce titre très honorable qui lui fournissait d'abord une petite clientèle et ensuite les faveurs du Gouvernement Général. Il fréquentait la librairie de Benjamin-Constant⁸, dont il était l'ami intime. Camus lui consacra un article élogieux dans *Alger-Étudiant* en 1934. Il eut deux enfants André et Jacqueline qui ont participé au théâtre de l'Équipe. Son atelier, près du square Bresson servait souvent de lieux pour les répétitions du théâtre. Assus donnait des leçons particulières à des jeunes peintres en herbe et il eut ainsi de nombreux élèves, dont Robert Martin, futur libraire et galeriste. Les autorités gouvernementales lui commandèrent des décorations pour le Foyer Civique, œuvre de l'architecte Léon Claro, dont la *Noce Juive*. . Le prétexte était la danse : on voyait des danseuses au cours d'une cérémonie nuptiale, sur fond d'orchestres typiquement andalous dont les musiciens algériens étaient des figures connues ; c'est ainsi qu'on pouvait apercevoir le portrait du célèbre musicien Séror.

Des revues littéraires et artistiques virent le jour dans les années 30. La première, la *Revue Algérienne*, voulait reprendre une revue qui avait disparu et qui était dirigée par Gustave Mercier. Madame Raffi-Malbay, reprit cette revue avec l'aide de Claude de Fréminville, qui ayant acquis une petite imprimerie y éditait et imprimait la revue. Il y eut deux numéros : avec dans un premier numéro, un article de Jean Raffi sur René-Jean Clot et un deuxième numéro avec un article de Claude de Fréminville⁹ (1914-1966) sur Louis Bénisti.

La deuxième fut *Rivages*, en 1938. C'est Camus qui fonde cette revue qui sera édité par Charlot. Font partie du comité de rédaction de *Rivages* : Gabriel Audisio, Albert Camus, René-Jean Clot, Claude de Fréminville, Jacques Heurgon (1903-1995) et Jean Hythier (1899-1984). La couverture avait été dessinée par l'architecte Pierre-André Émery. Cette revue eut pour mission de diffuser la culture méditerranéenne et dans le manifeste de *Rivages*, il y a une phrase de Camus qui est importante à citer, parce qu'elle situe bien l'esprit qui animait les éditions Charlot : «*Notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée... Un mouvement de jeunesse et de passion pour l'homme et ses œuvres est né sur nos rivages. De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger, tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie.* » Il n'y eut que deux numéros.

C'est vers 1938 que Camus et Pascal Pia fondent *Alger Républicain* avec pour directeur Jean-Pierre Faure (1900-1991). Celui-ci était issu d'une illustre famille anarchisante comptant parmi ses membres le géographe Élysée Reclus. (C'est le fils d'Élie Faure (1873-1937), dont les écrits sur l'art font autorité.) Les artistes lisent *l'Esprit des Formes*, livre dans lequel Élie Faure bien avant Malraux, n'hésite pas à mettre une sculpture africaine à côté d'un Michel-Ange.

Peu de temps après les célébrations du centenaire de la conquête, s'ouvre le Musée National des Beaux-arts, dont le directeur Jean Alazard, aidé par Max-Pol Fouchet son adjoint constitue une importante collection d'artistes locaux et aussi de grands maîtres impressionnistes et modernes. Le musée, situé près de la Villa Abdeltif et du jardin d'Essai comprend une remarquable galerie de sculptures avec notamment des Bourdelle, Maillol, Despiau, Belmondo, mais aussi Caujan, Damboise et le buste de Clot par Bénisti.

Le Corbusier (1887-1965) se rend en Algérie pour la première fois en 1931. Jean de Maisonseul¹⁰ raconte : «*Nos détours dans les ruelles nous amenèrent à la fin du jour rue Kataroudji il fut frappé par la beauté d'une fille espagnole et d'une très jeune algérienne, qui nous firent monter par le petit escalier jusqu'à la chambre où il les dessina nues et, à ma grande stupéfaction, sur un cahier d'écolier à papier quadrillé avec des crayons de couleur, dessins très appliqués, très réalistes qu'il disait très mauvais et qu'il ne voulait pas montrer : la fille espagnole seule, étendue sur le lit ou bien groupée avec la jeune algérienne.* » Par la suite, Le Corbusier fit un voyage au M'zab et il a pu apprécier l'architecture de ce pays. Il fit différents projets urbanistiques à Alger. Ces projets, on le sait n'ont pas été réalisés. Il fit plusieurs voyages en Algérie et participa à des conférences. Jean de Maisonseul retient à propos des relations entre Alger et le Corbusier : «*Il me paraît que la synthèse de l'aventure de Le Corbusier en Algérie est d'y avoir retrouvé la plastique de la Méditerranée découverte dans son périple de jeunesse, la retrouvant dans l'échelle humaine de ses architectures. Il se libéra du Purisme en dessinant les corps nus des filles dans les mêmes maisons qu'il mesurait. Une lente maturation le conduisit ainsi de l'architecture moderne de structures transparentes à une plastique pleine, classique, du volume sous la lumière... .* »

Nous arrivons à la fin des années 30. On ne peut faire abstraction de la situation sociale et politique de l'époque de l'entre deux guerres. La société coloniale est une société extrêmement cloisonnée. Il y a des micro milieux culturels intéressants qui communiquent peu entre eux. Les clivages ethniques et sociaux apparaissent dans la vie culturelle. . Nous sommes à la veille de la seconde guerre mondiale. Le racisme et l'antisémitisme sont considérés comme une opinion et ont pignon sur rue.

Peu de peintres musulmans exposent à cette époque. Le cas de Mohamed Racim et de son frère Omar (1883-1958) est assez singulier, ils s'orientent vers la miniature dans une tradition picturale plus arabo-persane qu'européenne. Il y eut cependant un peintre remarquable originaire de Kabylie : Azoua Mammeri (1892-1954) qui s'exila au Maroc et ne participa que très peu à la vie artistique algéroise.

Il faut aussi insister sur les aller-retour Paris Alger : Les Abdeltif venus de la Métropole s'installent souvent en Algérie : Etienne Bouchaud, Marius de Buzon, Jean Launois, Maurice Bouviolle, Jean Désiré Bascoulés, Simon Mondzain et bien d'autres... Dans un sens opposé, les artistes que l'on pourrait qualifier d'indigènes, mais au sens fort du terme, comme dirait Camus, rêvent de Paris, la capitale des peintres, qu'ils considèrent comme un passage obligé. C'est ainsi que le sculpteur Belmondo (1898-1982) s'installe à Paris auprès de son maître Despiau. Jean-Michel Atlan (1913-1960), né à Constantine et qui sera plus tard le peintre parisien originaire d'Algérie le plus connu, part en métropole, sans même passer par Alger. Maisonseul part à Paris pour étudier l'architecture. Bénisti aussi pour des raisons officiellement familiales, mais ce départ traduit peut-être un désir inconscient de fréquenter les milieux artistiques parisiens. Il eut l'occasion de rendre visite au sculpteur Maillol qui lui dit : « Si vous faites un chef-d'œuvre, enterrez-le et un jour il sera reconnu ». La guerre devait le ramener à Alger.

Nous devons aussi réfléchir sur l'attirance des artistes pour l'Afrique du Nord. Il y a naturellement la recherche de la lumière. D'illustres artistes voyageurs influencèrent l'ensemble des artistes. Au Maroc, le peintre du XXème le plus important fut Matisse. La Tunisie est fière d'avoir eu Paul Klee. Alger eut deux peintres particulièrement remarquables : Jean Launois (1898-1942), (dont Jean Grenier disait : « *Dans l'histoire de l'art français inspiré en Afrique du Nord, il y a une période avant Launois et une période après lui.* ») et surtout Albert Marquet, qui, né à Bordeaux parcourut les ports de Hambourg à Naples, de Marseille à Tanger (1875-1947) ou d'Alger. Et c'est à Alger qu'il rencontra Marcelle Marty, une pied-noire qui devint sa femme. On a pu dire par la suite que si Marquet n'était pas passé par Alger, la peinture en Algérie eut été différente.

Louis Bénisti relate dans ses entretiens son amour pour la ville qui l'a vu naître¹¹ : « *Quand on arrive des îles de l'Amirauté, on aperçoit un théâtre magnifique, bâti sur les collines d'Alger, qui forment une sorte de gradins alignés en demi cintre, à telle enseigne que l'acoustique générale d'Alger s'en ressent. Quand on est sur les collines, on entend les bruits de la ville, ce fourmillement à travers lequel on entend les voix d'enfants, les cris des femmes, les bruits des voitures, le hennissement des ânes. (..)Ce théâtre donc était constitué par un entassement de petites maisons dont les fenêtres, relativement petites, étaient ouvertes sur la mer et derrière chacune de ces fenêtres, il y avait un œil qui regardait la mer et cet œil guettait à la fois l'arrivée des navires barbaresques, qui devaient réjouir la ville, mais regardait aussi cette étendue de mer couleur changeante et magnifique à telle enseigne qu'on pouvait dire que la ville jalousait la beauté de la mer et que la beauté de la mer jalousait la grâce orientale de la ville.* »

Si le port d'Alger inspira naturellement Marquet, Jean et Étienne Bouchaud, Louis Fernex, Pierre Famin, Brouty, Assus, Bénisti et bien d'autres...les peintres eurent aussi une attirance pour la Casbah, son architecture, ses rues et ses bordels... On pourra parler un jour

d'une " école bordélique" de peinture qui comprendrait des peintres aussi célèbres que Toulouse-Lautrec, Degas, Picasso, Pascin ... mais aussi des peintres d'Alger aussi divers que Le Corbusier, Launois, Brouty ou Bénisti.

Par contre, face au paysage de la campagne algérienne les artistes se sont heurtés à beaucoup de difficultés. La Kabylie a été traitée par de Buzon avec plus ou moins de bonheur. Même Marquet, qui excellait dans ses marines, n'a pas eu le même succès lorsqu'il s'est attaqué aux vallons de la Bouzaréah. Maisonseul, plus tard fit de très beaux dessins du Sahel et du Chenoua.

Le 2 septembre 1939 la guerre éclate. Peu de temps après la défaite de 1940, des artistes fuient la métropole et viennent s'installer à Alger. C'est ainsi que Marquet vient habiter avec sa femme une villa dans le quartier de Beaux-Fraisiers. La peinture à Alger ne fait pas recette, les artistes en difficulté pensent plus à survivre qu'à créer. Il y a cependant toujours la librairie des *Vraies Richesses* où Charlot publie encore des livres malgré la censure d'un Gouvernement Général aux ordres de Vichy, et Max-Pol Fouchet fonde la revue *Fontaine* dans laquelle il publia les grands poètes de la Résistance. Bénisti, fuit Paris et arrive à Alger en 1941, il retrouve Camus qui renonce à prolonger le théâtre de l'Équipe et qui est sur le point de s'installer à Oran, car il vient d'épouser Francine, une oranaise. Bénisti se rend à Oran à l'invitation de Camus, il rencontre les intellectuels gravitant autour de Camus et d'André Bénichou, père du directeur actuel du *Nouvel Observateur*. Celui-ci fonde un cours privé recevant les élèves israélites renvoyés des établissements publics par les autorités gouvernementales qui appliquaient avec beaucoup de zèle les directives de Pétain. Camus enseigne dans ce lycée. Oran commence à devenir un centre intellectuel. Il ne faut pas oublier que les amis de Camus, Jeanne Sicard, Marguerite Dobren, André Bélamich, Claude de Fréminville, Emmanuel Roblès et plus tard Jean Sénac sont oranais. Il y a un des meilleurs peintres de l'Afrique du Nord qui s'appelle Maurice Adrey (1899-1950), qui fréquente Camus et sympathise avec Bénisti. Launois, qui habite Oran avait eu l'intention d'illustrer *Noces* et le *Minotaure ou la halte d'Oran*¹² de Camus. De passage à Alger en novembre 42 il devait décéder dans un hôtel minable de la rue de Chartres et n'a pas pu mener à bien ce travail. Robert Martin, qui fut dessinateur et élève d'Assus et qui a fait le dessin du bateau symbolisant la collection *Méditerranéenne* des éditions Charlot, fonde dans le même esprit de la librairie des *Vraies Richesses* d'Alger, une librairie galerie : la galerie *Colline*. Cette galerie exposera Launois, Adrey, Orlando Pelayo (1920-1990), Bénisti, Galliero et plus tard Guermaz (1919-1996) Parmi les habitués de la Galerie Colline, il y avait des intellectuels comme le pharmacien et futur écrivain Georges Elgosity (1909-1989) ou le poète Jean-Paul de Dadelsen (1913-1973).

Le 8 novembre 1942, les forces alliées débarquent à Alger. Dans Alger ralliée à la France libre, les éditions Charlot deviennent les éditions de la Résistance. La revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet connaît un immense succès. Alger devient à nouveau le passage d'illustres voyageurs. Le général De Gaulle vient à Alger et fonde le gouvernement provisoire de la république française. Différentes personnalités politiques comme Mendès-France, Louis Joxe, Jacques Soustelle, René Pléven, Georges Gorce, Claudius Petit, Gaston Defferre sont à Alger.

Louis Bernasconi (1905-1987), un peintre qui était passé par l'Académie Figuéras, organise le salon de la Résistance à Alger où des peintres comme Bénisti, Assus, Caillet, Tona etc.... offrent leurs œuvres pour financer la Résistance Française. Un certain Monsieur Hyvert, qui travaille chez un commerçant en instruments de musiques, Paul Colin, suggère à Bernasconi d'organiser des expositions de peintures dans sa boutique située rue Dumont d'Urville. C'est ainsi que furent d'abord organisées des expositions de groupe de peintres qui étaient très liés par des liens d'amitiés à tel point qu'on les avait appelés : les Copains. : Il y

avait Assus, Bénisti, Bernasconi, Terracciano, Tona, Louise Bosserdet, Chouvet, Caillet et puis des plus jeunes comme Galliero, JAR Durand, Louis Nallard et Maria Manton... Il y eut ensuite des expositions particulières.

Monsieur Hyvert qui était gérant des magasins Colin était un homme très cultivé Il s'occupait de la gestion commerciale des établissements Colin qui étaient les principaux importateurs à cette époque-là, de machine parlante et de phonographes à grosse tulipe. Dans ce magasin, Monsieur Hyvert vendait des disques soixante 78 tours et des Réfrigérateurs marchant au pétrole. Quand on ne recevait pas les postes de TSF et les pianos, il vendait de la peinture. Il tenait sa boutique, assis devant sa table et autour de laquelle tous les amateurs d'art venaient se grouper le soir et faire la conversation. Il faut dire aussi que chez les peintres qui fréquentaient la galerie Colin, on sentait bien que non seulement ils s'étaient réunis autour du père Hyvert pour des raisons artistiques, mais aussi pour leurs sentiments libéraux, pro gaullistes, sentiments de reconquête de la métropole. Il n'y avait pas de discordes et la Galerie Colin prenait le relais artistique de la Librairie des *Vraies Richesses*, car à cette époque Charlot très occupé par l'édition, ne pouvait plus organiser des expositions. Après les vernissages d'exposition, les artistes traversaient la rue et se réunissaient au Café du Ballon pour boire un ballon de rouge et quelque fois déguster une loubia, des sardines grillées ou une sépia au noir. Lorsque après la guerre les postes de TSF et les pianos recommencèrent à arriver dans la boutique Colin, Monsieur Hyvert pria gentiment les artistes de décamper et d'aller exposer ailleurs.

Pendant la guerre, il y avait en Algérie, outre Marquet et Launois, le peintre Henri Valensi (1883-1960), qui attiré par l'abstraction fonda le mouvement musicaliste.

André Gide était à Alger et jouait souvent aux échecs avec Albert Marquet et Jean Armrouche. C'est Jean Armrouche qui créa une nouvelle revue littéraire *L'Arche* qui sera aussi diffusée par Charlot.

Après la fin des hostilités, un certain nombre d'artistes sont de nouveau tentés de devenir parisiens. C'est ainsi que René-Jean Clot part à Versailles après une aventure au Tchad, Jean Simian (1910-1992) rejoint Paris et peu après Pelayo, Jean Peyrissac (1895-1974), Louis Nallard et Maria Manton, devenus non figuratifs partent avec le graveur Marcel Fiorini rejoindre les artistes parisiens.

Charlot après ses succès éditoriaux dans Alger, capitale de la France libre part à Paris pour essayer de continuer son métier d'éditeur. Les artistes s'organisent à Alger autour de différents groupes. La galerie Colin fermée, les artistes exposent à la galerie Pasteur, puis au *Nombre d'or*, dont le directeur Monsieur Stiebel part à Paris et laisse la galerie à Paule Parenteau.

Le groupe des peintres de Colin reste soudé et les artistes s'entraident mutuellement et se réunissent fréquemment en dehors des salles d'exposition. Parmi les peintres du groupe Colin, il y a une dame qui peignait occasionnellement et qui s'appelait Louise Bosserdet. Louise Bosserdet (1889-1972) avait dans sa jeunesse militait au Parti Communiste et ramena d'un voyage en Russie un livre : *Une Française en URSS*, qui sera le premier livre édité par Charlot aux éditions de Maurétanie. Cette dame avait beaucoup voyagé et comme elle pratiquait très bien la langue anglaise, ses amis peintres l'appelaient : Miss Louise.

C'est elle qui décide d'organiser des vacances scolaires pour les petits enfants et à cet effet, elle avait loué une villa turque du nom de Djenan Ben Omar, de très belle architecture dans un vallon de la Bouzaréah qui s'appelait le Beaux-Fraisiers. La maison possédait des dépendances magnifiques. Il y avait le patio, et de grandes chambres autour de ce patio. Il y avait aussi un sous-sol avec un bain maure. Cette villa était spacieuse et suffisamment grande pour que Miss Louise puisse organiser cette colonie d'enfants. Quand les

possibilités de vacances en France reprirent avec la fin des hostilités, les enfants ne fréquentèrent plus sa maison. Miss Louise perdit sa clientèle. Elle se remit à la peinture et exposa avec les peintres du groupe de Colin.

Comme la Villa Ben Omar avait de grands arbres, de beaux palmiers, et que l'atmosphère du Frais Vallon était assez agréable, trois peintres eurent l'idée des rencontres les dimanches et les jours fériés à Ben Omar, au cours desquelles Tona confectionnait le déjeuner et Chouvet se dépensait en mots d'esprit. Ainsi l'ambiance attirait les artistes qui ne manquaient pas de s'y rendre, moyennant une petite contribution qui devait à la fois payer le repas et apporter quelques subsides à Louise Bosserdet. Louis Bénisti raconte : « *Il y avait d'un côté le grand ravin qui menait à une petite source et puis nous poursuivions notre promenade en montant au dessus d'une colline et nous nous trouvions en haut dans le ciel. En haut de cette colline nous étions entre la terre et le ciel, il n'y avait rien d'autre que quelques cactus, quelques asphodèles et puis quelques oliviers et puis le ciel. Cela s'appelait " haut dans le ciel". Un jour nous avons eu la visite de Pelayo qui est arrivé, habillé de salopette avec quelques-uns de ses camarades tous armés de guitares faisant un concert de flamenco dans les jardins de Ben Omar. Marquet habitait une villa voisine : Djenan Sidi Saïd. La villa Djenan Ben Omar était d'un style voisin de la Villa Abdeltif, mais la villa Abdeltif était beaucoup plus belle, beaucoup plus grande.* »

En 1946, à l'initiative de la revue parisienne Lélian, du nom d'un personnage de Verlaine, Sénac fonde avec Geneviève Bailac¹³, le cercle artistique et littéraire Lélian. Sénac délaissera ce cercle après son hospitalisation au sanatorium de Rivet (Meftah aujourd'hui). C'est Jean-Richard Smadja qui prit la suite de Sénac et organisa des expositions originales. C'est ainsi qu'il réunit un certain nombre d'artistes pour exposer dans la villa d'une riche amatrice d'art. Il fit une galerie dans une cave de la rue Michelet et organisa une importante exposition d'Arts Africains avec les pièces de la collection de Robert Randau, il exposa aussi Galliero et surtout Bénaboura. Il fit aussi une exposition d'art sacré original puisque les trois religions y étaient présentes dans les œuvres exposées. Smadja disparut d'Alger dans les années 50 et le Cercle Lélian cessa d'exister

En mars 1948, une manifestation très importante dans les relations entre écrivains et peintres français et algériens eut lieu non loin d'Alger dans les gorges de la Chiffa. Le directeur général des services des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire, Monsieur Charles Aguesse avait chargé une de ses collaboratrices Christiane Faure, soeur de Francine Camus, d'inviter des artistes peintres et écrivains résidant en métropole à faire des séjours de deux mois dans un hôtel désaffecté transformé en centre éducatif : l'hôtel Sidi Madani¹⁴. Et c'est dans cet hôtel que séjournèrent Camus, Francis Ponge, le sculpteur Damboise, Louis Guilloux etc....C'est à l'occasion de ces séjours que les artistes installés en Algérie, comme Bénisti, Galliero, Maisonseul, Mondzain, Mohamed et Omar Racim, Sénac, Roblès, Mohamed Dib, Edmond Brua, Jean Sénac, El Boudali Safir rencontrèrent les prestigieux pensionnaires.

Dans les années 50, des revues littéraires et artistiques voient le jour. *Rivages* que Charlot avait éditée avant guerre n'eut que deux numéros. *Fontaine* de Max-Pol Fouchet et *l'Arche* de Jean Armrouche revues nées à Alger qui terminèrent leurs carrières à Paris. *Forge* dirigée par Roblès et Safir eut une existence éphémère. En 1950, Sénac crée la revue *Soleil*, revue se voulant littéraire et artistique. *Soleil* devait paraître jusqu'en 1952, la couverture est dessinée par Galliero (1914-1963). Des peintres comme Galliero, Baya, André Acquart¹⁵ (qui sera plus tard un célèbre décorateur de théâtre), Bachir Yelles, Pelayo, Maisonseul, Marcel Bouqueton illustrent la revue de leurs dessins. En 1953 *Soleil* disparaît et laisse la place à *Terrasses*. La parution de cette revue créée par Sénac et qui ne devait avoir qu'un seul numéro

fut un évènement considérable dans la vie littéraire et artistique de l'Algérie. On a oublié que *Retour à Tipasa* de Camus ouvrait cette revue aux côtés de textes d'écrivains aussi divers que Mohamed Dib, Mouloud Feraoun, Emmanuel Roblès, Jean Daniel, Kateb Yacine, Jacques Lévy, Francis Ponge. Ce numéro fut une véritable anthologie de la littérature d'Algérie. J'ai eu le privilège, alors que j'étais un petit garçon d'une dizaine d'années d'accompagner mes parents à la soirée festive que Sénac avait organisée pour lancer sa revue. Il y avait au mur des œuvres de Sauveur Galliero et j'ai pu rencontrer les écrivains présents ce soir-là. C'est ainsi que mon père me présenta un jeune instituteur : Mohamed Dib, devenu l'écrivain que l'on sait.

Vers la fin 1950, Charlot après les déconvenues de ses aventures parisiennes, retourne à Alger et ouvre une librairie rue Michelet qui prit le nom de *Rivages*, du nom de la revue qu'il avait créée. La nouvelle boutique de Charlot était une boutique de livres dans laquelle on ne rencontrait plus les personnalités aussi attirantes que celles que l'on rencontrait dans la petite librairie des *Vraies Richesses* à l'époque de sa création mais enfin Charlot réservait toujours à ses visiteurs un accueil aussi agréable. Il fit des expositions de peinture dans le sous-sol de cette librairie. C'est ainsi qu'il exposa les peintres de la revue *Soleil* puis Sauveur Galliero, Louise Bosserdet, le céramiste Maurice Chaudière, JAR Durand, Celui-ci exposa un chemin de Croix, qui devait inspirer les fresques qui lui étaient commandées pour l'église Sainte Rita à Belcourt. Charles Brouty exposa ses dessins sur Alger et avec l'aide de *Rivages*, publia sa série de dessins sous le titre, *un certain Alger*, préfacé par Emmanuel Roblès (1914-1995). Orlando Pelayo, oranais devenu parisien fit une remarquable exposition dans cette galerie. De jeunes peintres métropolitains comme Jacques Burel ou Rollande installés à Alger montrent chez Charlot une peinture de qualité. Exposent aussi des peintres qui sous l'impulsion d'Henri Caillet (1897-1959) se mettent à faire des peintures non figuratives : Marcel Bouqueton (1921-2006), Louis Nallard et Maria Manton (1915-2003). La galerie *Rivages* étant trop exigüe pour exposer des peintures de grande dimension. On y exposait surtout des dessins et des aquarelles. Les expositions de peintures de plus grandes dimensions avaient lieu au *Nombre d'Or*, boulevard Victor Hugo, à quelques mètres de la librairie *Rivages* et les visiteurs faisaient le va et vient entre les deux galeries s'arrêtant quelquefois au carrefour des deux rues à la Brasserie Victor Hugo, l'abreuvoir des deux galeries. Au *Nombre d'or*, il y eut les expositions de Assus, Tona, Bénisti, Sauveur Galliero, Sauveur Terracciano et bien d'autres...

Peu de temps après la parution de la revue *Terrasses*, Jean Sénac organisa au *Nombre d'Or* une exposition collective du 21 au 31 octobre 1953 qui eut un très grand retentissement. Participaient à cette exposition : Marcel Bouqueton, Hacène Bénaboura (1898-1960), Baya (1931-1998), Louis Nallard, Maria Manton, Henry Caillet, Jean de Maisonseul, Jean Simian et Sauveur Galliero. Dans la préface de l'exposition, Jean Sénac dit : « *Nous n'avons ni la naïveté, ni la prétention de croire (...) à une École d'Alger mais nous sommes dans le feu de tendances dont il nous paraît salutaire de distinguer les plus certaines. Nous affirmerons donc un parti pris, d'autant plus librement que seule la qualité plastique d'une expression et sa résonance dynamique dans le fait pictural contemporain ont provoqué ce choix.* » Pour la première fois on exposait à côté d'artistes reconnus un peintre de la tradition de l'art brut : Baya (1931-1998), et un peintre que l'on pourrait qualifier de naïf : Bénaboura, dont nous parlerons plus tard lorsque il obtiendra le Grand Prix Artistique de l'Algérie. Marguerite Caminat¹⁶ (devenue Benhoura par la suite), s'occupait d'une petite fille nommée Baya. Celle-ci se mit à dessiner et devant la beauté des dessins de cet enfant. Marguerite lui fournit du papier et des couleurs et Baya fit des chefs d'œuvre. Par la suite Marguerite partit avec Baya à Paris pour la présenter à Picasso et à d'autres peintres. Au cours d'une exposition de Jean Peyrissac, Aimé Maeght, de passage à Alger pour s'occuper de la succession Bonnard,

découvrit Baya et exposa ses œuvres dans sa galerie parisienne. Baya fit aussi des modelages et des sculptures polychromes que Madoura, céramiste de Vallauris, édita.

Vers 1954, Charlot déménage de nouveau. Il quitte la librairie qu'il avait rue Michelet à l'angle du Boulevard Victor Hugo pour s'installer dans la galerie passage en haut de la rue Michelet, à l'angle de la rue Claude Debussy, Il avait une bibliothèque très importante, surtout faite de vieux livres de vieux bouquins. C'est à ce moment-là, que Charlot prit aussi possession d'un hall de commerce de la société Comte et Tinchant, hall dans lequel on pouvait organiser des expositions. Charlot s'occupait à la fois de la librairie de la rue Michelet et de l'organisation, deux fois par mois, d'expositions de peinture. C'est ainsi que Assus, Bénisti, Tona, Galliero, Burel (1922-2000), Rollande, Maria Moresca (1924-1995), Bénaboura, Bouzid, Claro (1897-1977), Caillet, Louise Bosserdet, Freddy Tiffou (1936-2002), François Fauck (1911-1979), Durand (qui faisait souvent tandem avec le sculpteur Chouvet), le sculpteur Nicole Algan, le céramiste Maurice Chaudière exposent dans le hall de Comte Tinchant. Il y eut aussi l'architecte Roland Simounet (1927-1996) qui exposa ses dessins d'architecture et une exposition des maquettes des décors de théâtre de l'Équipe théâtrale d'Henri Cordreaux (1913-2003), metteur en scène remarquable qui essayait de diffuser en Algérie les conceptions de Vilar. C'est ainsi que l'on a pu admirer les travaux pour le théâtre de Galliero, Roland Simounet, Marie Fontanel et surtout d'André Acquart, qui par la suite rejoignit Vilar.

Un prix Comte-Tinchant fut créé pour récompenser des artistes de moins de trente ans. Et c'est ainsi que les peintres René Sintès, André Cardona et le sculpteur Max Sauze en ont été lauréats.

À la fin de l'année 1961, la librairie de Charlot est plastiquée. Charlot interrompt ses activités de libraire et de galeriste et s'entretient avec les peintres à Radio Alger. La galerie Comte Tinchant cesse ses activités, et devant l'actualité pesante, la vie artistique s'interrompt.

Nous allons parler de différents artistes, qui pour la plupart exposaient chez Comte Tinchant.

Tout d'abord Sauveur Galliero (1914-1963) était une des figures les plus marquantes de l'ambiance artistique de l'époque. Il avait été remarqué par son professeur de dessin : Henri Chevallier, peintre de talent dont les enfants l'un peintre, l'autre acteur fréquentaient l'Équipe de Camus. Le jeune lycéen de dix-sept ans rencontrait les artistes dans la boutique de Thomas-Rouault, il devait par la suite rentrer à l'école des beaux-arts. (Camus fut un des premiers admirateurs de Sauveur Galliero et il préfaça sa première exposition à Paris¹⁷ : « *Galliero s'est jeté dans la peinture comme on se jette à la mer...* »). Il habitait la Casbah, ce qui était peu fréquent chez les Européens. Très généreux, il hébergea Jean Sénac et il initia ce dernier à la peinture. Il devait faire entrer le poète dans un milieu de peintres et d'écrivains amoureux du port d'Alger que l'on a appelé les artistes de la génération du môle et qui comptait Maisonneul, Bénisti, Terracciano, Famin, Himoud Brahimi.¹⁸ Dubuffet l'appréciait. Jacques Burel écrivit à son propos : « *On retrouve chez Galliero, quoique d'une toute autre manière la mélancolie de Dubuffet qui vient de la résistance de la matière à l'homme et de la victoire de celle-ci sur l'homme.* ». Très généreux, il organisait aussi des expositions de jeunes peintres, c'est ainsi qu'il encouragea et exposa notamment chez Charlot des artistes comme Tiffou, Annie Ckzarneki, Bouzid, Mesli, Cardona, René Sintès... Bénisti raconte sa dernière rencontre peu avant son départ d'Alger : « *L'annonce d'une maladie très grave dont Galliero venait d'être atteint sonna dans les rues d'Alger comme un événement tragique et triste, nous étions consternés et nous savions Galliero perdu. La dernière fois que nous avons rencontré Galliero c'était en décembre 1962 au cours d'une promenade à La Pérouse petit port algérois près du Cap Matifou, avec Terracciano, l'autre Sauveur. Il était en train de dessiner, nous avons parlé de la beauté du paysage qui l'avait attiré dans ces lieux. Il était là à*

regarder cet endroit inondé de soleil et la dernière phrase qu'il nous dit fut; "un peu de soleil, la putain ! ... ". C'est de cette manière que nous manifestions ironiquement l'amour que nous avons pour le pays que nous allions quitter. » Il devait disparaître dans un hôpital parisien au printemps 1963.

Chouvet (1906-1987), le sculpteur, était un des leaders du groupe des artistes qui exposaient chez Charlot. Il faisait une sculpture assez sentimentale et humoristique et exposait souvent avec JAR Durand (1914-2001). En 1956, Edmond Charlot présentait l'exposition de Chouvet et Durand : « *L'exposition à laquelle je vous convie ne comporte pas d'œuvres de "dessus de buffet". Il s'agit d'une exposition engagée, d'œuvres qui portent et qui souvent font mouche. Chouvet et Durand, chacun dans sa discipline, avec sa propre technique, poursuivent le même but, marchent dans le même sens, celui de l'humain. Je souhaite que chacune de ces sculptures, chacune de ces toiles vous fasse participer à la joie qui fut mienne à leur contact. »*

Des peintres sont attirés par l'abstrait et quelques uns commencent à professer leurs opinions picturales. Le premier qui s'est orienté vers l'abstraction fut Henri Caillet (1897-1959). Il avait commencé par faire une peinture très influencée par les peintres de Montparnasse comme Othon Friez ou Derain et puis vers 1940, influencé par les peintres abstraits est devenu l'un des leurs.

Aux côtés de Caillet, il y avait Marcel Bouqueton, Louis Nallard et Maria Manton qui ont évolué vers l'abstrait, eux aussi. Au sortir de l'école des beaux-arts où ils avaient fait d'excellentes études réalistes, ils se sont mis à l'abstrait. Nallard a eu vers 1945, la chance d'être admis parmi les peintres exposant à la galerie Jeanne Bucher qui lui a signé des contrats, puis il prit la tête du Salon des Réalités Nouvelles, qu'il dirigea avec Maria Manton. Celle-ci poursuivit sa carrière à Paris au côté de son mari dans un style assez différent. Bouqueton fut leur complice. Bien qu'ils s'installassent à Paris, l'Algérie resta présente dans leurs œuvres. Une critique hollandaise Marike van der Knaap, présentant leur exposition commune de 1993 à Hertogenbosch (Bois le duc) disait à propos d'eux : « *Est-il possible que les sources de leurs oeuvre se situent en Algérie plus qu'ils ne se rendent compte eux-mêmes ? Albert Camus, (...) donnent peut-être la réponse dans une caractéristique de son pays natal : L'Algérie, pays à la fois mesuré et démesuré. Mesuré dans ses lignes, démesuré dans sa lumière. »*¹⁹

Maisonseul qui n'avait pas encore trouvé ses moyens d'expression définitifs, s'est mis vers 1945 à l'abstraction avec un très grand bonheur. En 1958, il exposa à Paris à la Galerie Lucie Weil. Albert Camus préfaça cette exposition.

Plus tard JAR Durand et son jeune ami René Sintès se sont aussi mis à la peinture non figurative.

JAR Durand, originaire de Bordeaux, avait été mobilisé en Algérie, il se maria avec une algéroise et, démobilisé, resta en Algérie. D'abord attiré par les paysages et les marines, il fit toute une série d'études sur les pêcheurs de Bou Haroun. Il ne tarda pas à devenir abstrait, lui aussi.

René Sintès (1933-1962) qui était instituteur, s'était mis à peindre sous les conseils de ses amis Jean de Maisonseul, JAR Durand, Benanteur. Il peignait aussi bien le jour que la nuit. Il habitait un petit appartement dont les fenêtres dominaient la baie d'Alger et c'est en regardant les reflets dans l'eau du port d'Alger, que René Sintès a tiré le maximum de ses peintures abstraites dans lesquelles on devine les reflets dans l'eau, les lumières du port d'Alger ou le ciel et les nuages. C'était un très bon peintre, qui a apporté à la peinture algéroise, un œil nouveau et qui aurait certainement fait une très belle carrière si à la fin des événements d'Algérie, il n'avait pas disparu dans une embuscade.

Il y avait aussi un groupe de peintres modernes d'esprit, qui pourtant n'étaient pas abstraits notamment Jacques Burel, Rollande et Maria Moresca. Jacques Burel était originaire

de Bretagne et faisait de très beaux paysages, mais aussi de très belles natures mortes et des vues d'intérieur. Burel aussi était instituteur et l'enseignement l'avait mené à la peinture. Il avait demandé à être déchargé de ses cours d'enseignement primaire pour se consacrer à l'enseignement artistique dans les collèges et dans les lycées. Rollande et Maria Moresca qui étaient des femmes peintres de grand talent, exposaient avec Burel.

C'est Audisio qui parle de cet élégant monsieur amoureux du soleil, mais qui travaillait peu et exposait peu souvent, Pierre Famin était un très bon peintre. Il se voulait "gidien". On l'apercevait dans la boutique de son frère l'atelier du Minaret. Jean de Maisonseul dit de lui : « *Il est maître de l'art de vivre et comme les anciens Chinois- un peintre.* ». Il a compté parmi les artistes et écrivains de la génération du môle.

On ne peut parler d'Alger sans parler de Brouty (1897-1984). Brouty se définissait non pas comme un peintre mais comme un journaliste. Louis Bénisti rapporte : « *Brouty était un solitaire et un solitaire qui ne fréquentait pas du tout les peintres algérois. Quand par la suite, j'ai pu rencontrer Brouty et avoir une conversation avec lui, bien après l'indépendance de l'Algérie, Brouty nous a expliqué gentiment sa position. Il m'a dit : « Moi, à un certain moment j'ai absolument abandonné la peinture, quand j'ai perdu Launois qui était pour moi un mentor, j'ai abandonné la peinture et je suis devenu un journaliste. Un reporter qui faisait des reportages dessinés sur l'Algérie au lieu de faire des reportages par écrit, j'étais donc un journaliste, je n'étais plus un peintre et je n'avais pas à fréquenter le milieu artistique de cette époque-là. » Cependant on doit dire, quand on regarde les œuvres des différents peintres d'Algérie qui ont plus ou moins illustré la vie algérienne de cette époque, on s'aperçoit que c'est Brouty qui a le mieux représenté l'ambiance d'Alger et qui a le mieux figuré les scènes populaires que l'on pouvait voir quand on parcourait les rues d'Alger et qu'on s'arrêtait dans des milieux bien particuliers qui donnait à Alger, son caractère populaire, son caractère espagnol, son caractère français, son caractère arabe et la naissance de cette affection que la population avait pour la mer Méditerranée et les bains de mer dans la Méditerranée.* ». Brouty dans les années 30 s'était laissé aller à de vieux clichés plus ou moins racistes et après la guerre, il s'est ressaisi par la fréquentation de gens comme Charlot, Roblès ou Mouloud Feraoun (1913-1962) et il s'est mis notamment à faire un très bel album sur Alger, préfacé par Roblès et a illustré un recueil de Mouloud Feraoun sur la Kabylie (*Jours de Kabylie*). Il illustra aussi les *Fables Bonoises* de Edmond Brua (1901-1977) et *Jeunes Saisons* de Emmanuel Roblès. Je me souviens notamment des dessins représentant le photographe ambulant de la Place du Gouvernement et les ânes du square Bresson. Son dernier recueil de dessins publié en France était intitulé : *Qui se souvient de la basseta ?*

En 1957, en même temps qu'Albert Camus recevait son Prix Nobel, le peintre Hacène Bénaboura eut enfin le Grand Prix Artistique de l'Algérie. Peut-être que le jury de ce prix voulait –il, en pleine guerre d'Algérie, favoriser un artiste musulman. Il n'empêche que Bénaboura méritait ce prix. On connaissait les peintures de ce peintre que Famin avait exposées dans l'Atelier du Minaret et celles de cette fameuse exposition de groupe organisée au Nombre d'or en 1953 par Sénac et la revue *Terrasses*. J'y étais et c'était la première fois que je voyais des Bénaboura. C'était avant tout un peintre du port et de la ville. Le port d'Alger est très difficile à traiter pour un peintre, il y a trop de lumière. Bénisti rapporte : « *Nous avons été d'abord impressionnés par les peintures de Benaboura, avant de connaître le personnage. C'étaient des peintures qui, généralement, représentaient le port d'Alger. Alors dans sa naïveté, Benaboura avait une manière tout à fait vraie et tout à fait charmante de représenter la qualité subtile de l'eau du port d'Alger. L'eau du port d'Alger à cette époque-là était très difficile véritablement à rendre dans sa vérité et personnellement je connais seulement deux peintres qui ont véritablement rendu cette ambiance calme et mystérieuse du port d'Alger, c'est Marquet et Benaboura.* » Port d'Alger, ruelles de Belcourt et de la Casbah, Bénaboura savait aussi traiter la blancheur de sa ville, et l'Alger de Bénaboura pouvait faire penser au Paris d'Utrillo ou de Vivin. Au cours de conversation, Bénaboura confiait ses

réflexions. : « *Moi, je suis peintre et je suis peintre par jalousie, oui, oui, oui, je suis peintre par jalousie. Moi, peintre en carrosserie, un jour, j'ai vu au cimetière d'El Kettar où je me promenais, j'ai vu un homme qui avait posé le chevalet et qui avait posé la toile et qui faisait la peinture du cimetière d'El Kettar, alors j'ai regardé ce peintre, je me suis approché et j'ai vu qu'il peignait et j'ai dit moi, peintre en carrosserie, je peux faire la même chose et je suis devenu jaloux, alors, je me suis approché du peintre et je lui ai dit : Monsieur, Cher Maître, qui êtes-vous ? Il se tourna vers moi et me dit : Je suis le Maître De Buzon Ah ! Bon ! C'est parce que j'ai été jaloux du Maître De Buzon que je me suis mis à faire de la peinture sur la toile et quand j'ai fait de la peinture sur la toile, elle a été aussi solide que la peinture que je faisais sur les carrosseries* ». Pour honorer ce peintre d'Alger qui avait eu le grand prix. Charlot et ses amis organisèrent un hommage au restaurant des Sept Merveilles, hommage imitant celui que Picasso et Apollinaire avaient fait au Douanier Rousseau. Louis Bénisti, présent à ce dîner raconte : « *Le frère de Jean Armrouche assistait à ce repas et il n'était pas le seul à vouloir mettre Benaboura en boîte ; il interpella le peintre: « Mais, Monsieur Benaboura, Cher Maître, dites –nous quelle est cette femme que j'ai aperçue sur une de vos peintures assises sur le banc de la place d'Armes de Blida ?* » Et Benaboura s'est levé et a dit : « *Mais Monsieur Armrouche, cette femme que j'ai peinte sur les bancs de la place de Blida, c'était une blidéenne* » Armrouche en était pour ses frais. » La dernière fois que j'ai vu Bénaboura, c'était au printemps 1960, dans la salle du Crédit Municipal où le peintre avait lui-même organisé son exposition. On rentrait dans la salle, et sur une affichette on pouvait lire : « Pour toute commande ou pour tout achat d'une peinture, on est prié de verser des ARTS et le mot arrhes était écrit A.R.T. » L'exposition était annoncée par une petite banderole au niveau de la salle du Crédit Municipal, où il y avait écrit : « L'art naïf vu par un enfant d'Alger » D'ailleurs quand Jean de Maisonneuve a fait un hommage à Benaboura dans un journal d'Alger²⁰, il avait intitulé son article : *l'art naïf d'un fils d'Alger*. Bénaboura devait nous quitter peu après en 1961, renversé par une motocyclette.

D'autres artistes exposaient chez Comte Tinchant : Émile Claro (1897-1977), peintre d'inspiration cézannienne, avait compris l'atmosphère de la Casbah d'Alger. Il séjournait à Ibiza à une époque où l'île avait gardé son originalité et nous rapportait dans ses expositions d'excellentes peintures.

Simon Mondzain (1890-1979), ancien Abdeltif s'était installé à Alger et faisait une peinture très honnête. Il avait comme Soutine quitté son pays natal pour cause d'antisémitisme et était arrivé à Montparnasse vers 1920. Il avait naturellement connu Modigliani, Max Jacob, Dérain, Picasso et avait des tas de souvenirs à nous conter lorsqu'on le rencontrait. Il jouait fréquemment aux échecs avec Marquet. Vu la connaissance qu'il avait des milieux parisiens, il importait à l'intention de collectionneurs algérois, des tableaux de maîtres parisiens. On l'avait surnommé l'ambassadeur de Montparnasse.

Sauveur Terracciano (1908-1981), ami intime de Bénisti, de Bernasconi et de Tona était un enfant de Belcourt. Fils d'un tonnelier napolitain, il avait été élève comme Camus de Monsieur Germain à l'école de la rue Aumerat et était un amoureux de la mer. Très attiré par les remorqueurs du port d'Alger, il faisait une peinture de bonne tenue. Partageant sa vie entre la peinture, l'usine à gaz où il travaillait et son bateau qu'il avait presque construit lui-même et qui n'avait fait que des ronds dans l'eau entre Alger et La Pérouse. Navigateur de rêve, il racontait toujours des histoires de marins, et lorsqu'il prit sa retraite à Toulon, il eut finalement l'occasion de réaliser une traversée de l'Atlantique sur le bateau d'un riche yachtman

Pierre Raffi (1919-1987), dont Bénisti avait fait le buste, exposait aussi à Alger. Lorsqu'il s'installa en France, il retint l'attention de Max-Pol Fouchet : « *À regarder les œuvres de Pierre Raffi l'une des formes les plus subtiles de l'art révèle ses sortilèges et sa puissance...La réflexion de l'artiste est d'abord dans l'art de créer. Ici, non figuratif, le voici*

d'autre part révélateur du concret. Et toujours animé par ces deux forces : l'intelligence et l'émotion. »

Oscar Spielman (1901-1973), d'origine tchèque, était passé par l'Académie Figuiéras. Il faisait une peinture très influencée par l'Orient. Il y avait toujours dans un coin du tableau un chat, comme chez Balthus. Sa peinture s'apparentait à des peintres comme Kokoschka.

N'oublions pas les Abdeltif. Après leurs séjours à la Villa Abdel Tif, Robert Martin et Jacques Chambrin firent partie de mission Lothe pour aller faire les relevés des peintures rupestres du Tassili. Un autre Abdel Tif, Jean-Pierre Blanche, qui après son séjour en Algérie continua à travailler sur les paysages méditerranéens et retrouva Charlot dans les années 70 à Pézénas. Frédéric-Jacques Temple nous dit à son propos que « *l'Algérie de Jean-Pierre Blanche est surtout un jalon dans la vie d'un peintre. Le futur (nous y sommes et lui) s'inscrivait déjà dans ses croquis, ses aquarelles. À coup sûr, c'est du rivage de Tipasa qu'il a écouté l'appel murmurant que lui laissait la mer, source de ses plus belles peintures.* »

Vers 1961, la guerre d'Algérie rentre dans sa phase finale. La librairie de Charlot est plastiquée. Les activités culturelles sont interrompues. Il y eut cependant une exposition des peintres amis de Camus pour l'inauguration du Centre Culturel d'Orléansville bâti par Louis Miquel et Roland Simounet et qui devait prendre le nom de Centre Culturel Albert Camus. Cette exposition ne devait durer qu'une journée. Dans le hall du centre il y avait des peintures et sculptures de Clot, Galliero, Caillet, Assus, Nicole Algan, Jean Degueurce, Bénisti, Damboise, Marie Viton, Maurice Girard, Thomas-Rouault, Étienne Chevallier, etc. ... Charlot ferme sa librairie et fait pour la radio des entretiens. Il devait interviewer les peintres tels que Bernasconi, Bénisti, Galliero... Sintès devait évoquer Bénaboura, peu de temps avant sa tragique disparition.

Le 1^{er} juillet 1962, l'Algérie devient indépendante. Des artistes quittent le pays, d'autres arrivent et il est à remarquer que si les activités artistiques s'interrompent momentanément, il n'y a pas de rupture au niveau de la création. Pendant les années de guerre quelques peintres s'étaient exilés à Paris ou au Maroc. Il y eut cependant des peintres qui illustrèrent les poèmes de leurs amis écrivains. Jean Sénac publia dans la revue Entretiens en 1957 un numéro spécial sur l'Algérie avec des dessins de Bouzid, Khadda et Issiakhem. Il publia un recueil de poèmes *Matinale de mon peuple* avec des dessins d'Abdallah Benanteur.

En septembre 1962, Jean et Mireille de Maisonneul rencontrèrent à Blida, Baya, qui, mère de famille avait délaissé la peinture pour les activités familiales. Après sa rencontre avec Maisonneul, Baya se remit à peindre. Le musée des Beaux-arts est réouvert, la direction en est assurée par Maisonneul, devenu conservateur, qui s'efforce de faire revenir les peintures qui avaient quitté malencontreusement le musée.

Jean Sénac rentre à Alger en octobre 62 et présente à la Bibliothèque Nationale d'Alger l'ouvrage de bibliophile qu'il a conçu avec Abdallah Benanteur : *Poésie (Diwan du môle)*. Je me souviens du vernissage de l'exposition de cet ouvrage. L'ambiance était curieuse, il y avait tous les amis de Sénac: Sauveur Galliero, Jean et Mireille de Maisonneul, Marcelle Bonnet-Blanchet, Louis et Solange Bénisti, Louis Bernasconi, Suzon Pulicani-Varnier, Monseigneur Duval, Kaki.... C'était une rencontre assez étrange où se croisaient au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, ceux qui rentraient de France pour se réinstaller en Algérie et ceux qui s'apprêtaient à quitter leur pays natal.

En avril 1963, Jean Sénac fait dans le magazine Atlas, un article retentissant intitulé : *la peinture algérienne en hélicoptère*²¹ dans lequel il fait "l'état des lieux " de la peinture en Algérie en plaçant "quelques repères ou plutôt quelques banderilles. " Il critique cette notion

d'École d'Alger car vu la diversité des créations de ce pays, chaque artiste représente une école.

Des expositions ont lieu. La salle Bordes devenue Ibn Khaldoun accueille les dernières acquisitions du Musée des Beaux-arts d'Alger avec un prospectus rédigé par Sénac (sans signature). Avec le concours de l'Union des Arts Plastiques (UNAP) récemment créée, Jean de Maisonseul organise au Musée des Arts Décoratifs de Paris une exposition de Peintres Algériens en avril 1964 dans laquelle figurent : Aksouh, Baya, Benaboura, Benanteur, Bouzid, Issiakhem, Khadda, Guermaz, Martinez, Mesli, Racim, mais aussi Bénisti, Galliero, Cardona, Maria Manton, Nallard .

Jean Sénac ouvre une galerie avenue Pasteur qui prit le nom de Galerie 54. Il n'y eut seulement que cinq expositions : Zerarti, une exposition de groupe, Martinez, Maisonseul, Aksouh. Sénac fut étonné de voir des visiteurs qui n'étaient jamais rentrés dans une galerie et qui étaient vierges de toute culture esthétique admirer des œuvres non figuratives ;

Malgré la présence d'artistes, les expositions sont rares. Des artistes comme Benanteur, Guermaz restent à Paris et sont rejoints par Aksouh. Ces artistes sont soutenus par Nallard qui les expose au Salon des Réalités Nouvelles.

Edmond Charlot tente d'ouvrir une galerie et expose dans l'éphémère galerie Pilote : Baya, Khadda et Aksouh.

Quelques peintres se manifestent. C'est le cas de Bouzid, toujours fidèle à ses paysages colorés de Kabylie avec au centre des chevaux et des moutons. Issiakhem (1928-1985) peintre plutôt expressionniste et très douloureuse, Khadda (1930-1991), typographe de métier et originaire de Mostaganem comme son complice Benanteur et qui influencés par la calligraphie arabe notamment, voulut créer l'École du signe. Martinez d'abord graveur, construisit avec des éléments de bric à brac des œuvres polychromes qu'il appela reliefs peints et dont les motifs étaient très inspirés des peintures des coffres arabes.

Zerarti, avait été découvert par Sénac, alors qu'il peignait sous le socle libéré de la statue du père Bugeaud. Sur les conseils de Sénac et de Maisonseul il se mit à peindre des œuvres d'abord naïves puis non figuratives.

Suivant l'exemple des frères Racim –Omar et Mohamed- des miniaturistes comme Ranem ou Temmam (1915-1988) renouvellent la tradition. .

Un peintre, Angel Diaz Ojeda (1886-1968), réfugié politique espagnol, de tendance naïve comme Benaboura était resté à Alger. Il était très lié aux Bénisti, aux Maisonseul et à Sénac à qui il avait cédé son appartement de la rue Élysée Reclus. Il avait fondé ses espoirs sur une république algérienne et il avait fait notamment des tableaux représentant les fêtes de l'Indépendance ; dans un fameux tableau de la foule envahissant la place du Gouvernement avant le départ du fameux Duc d'Orléans, Diaz Ojeda avait mis dans un coin du tableau ses amis qui étaient venus pour saluer l'Indépendance de l'Algérie, même s'ils n'étaient pas forcément là ce jour-là et parmi ses amis, on reconnaissait Louis Bénisti, avec un chapeau puisqu'il avait l'habitude d'avoir un chapeau, entre Jean de Maisonseul et Jean Sénac. Ce dernier avait dans un de ces poèmes militants chanter "les foules confiantes de Diaz Ojeda."

La pénurie de salles d'exposition et les dissensions au sein de l'UNAP, rendaient les expositions difficiles ; Il y eut cependant une bouffée d'oxygène apportée par le Centre Culturel Français, dirigé par Pierre Delarbre puis par René Gachet, sous l'impulsion de Edmond Charlot devenu attaché culturel. C'est ainsi que Maisonseul, Baya, Khadda, Diaz Ojeda, Bénisti exposèrent. Les catalogues furent imprimés par l'imprimerie de Khadda.

Il y eut aussi de jeunes artistes qui, reprenant l'idée de l'École du signe de Khadda, créèrent un groupe les *Aouchemites* (les tatoueurs). Il y avait parmi eux : Abdoun, Akmoun, Martinez, Mesli, Zerarti, Ben Bagdad et aussi des poètes comme Abdelhamid Laghouati et Hamid Tibouchi, qui deviendront plus tard des plasticiens.

Il faudrait s'interroger sur les relations entre peinture et écriture ou plutôt graphie. Nous avons vu les étroites relations qu'il y eut entre peintres et écrivains d'abord autour de Camus et de Fouchet et ensuite auprès de Charlot, Roblès et Sénac. Des écrivains comme Marcello Fabbri (1884-1945) ou Jean Brune (1912-1973), et plus tard Tibouchi ou Laghouati dessinent ou peignent, des plasticiens deviennent écrivains comme René-Jean Clot, puis plus tard Maurice Chaudière, Maisonneul ou Bénisti. Les écrivains publient leurs livres illustrés : Brouty illustre Brua, Feraoun ou Roblès, Benanteur Sénac, Emily Dickinson et bien d'autres poètes. Martinez Azegagh et Laghouati, Khadda Sénac, Anna Greki et Boudjedra.... Les miniaturistes illustrent des livres plus anciens, reprenant la tradition des enlumineurs des manuscrits du Moyen-âge.

Un autre problème apparaît en Afrique du Nord au lendemain des Indépendances, à savoir que nous avons affaire à une population majoritairement analphabète dans les trois langues principales : arabe, français ou berbère. Cette dernière langue traditionnellement, ne s'écrivant pas. Il est toutefois remarquable que cette population n'ayant pas eu le privilège d'être instruite, se rend dans les expositions avec un regard vierge et sait quelquefois mieux apprécier la peinture que les nouveaux fonctionnaires des ministères qui admirent Dinet et le réalisme socialiste version loukoum. Dans les usines des ouvriers lettrés lisent à leurs camarades illettrés les *Hauteurs de la Ville* de Roblès ou le *Fils du pauvre* de Feraoun.

Il faut aussi s'interroger sur l'aspect esthétique du graphisme. Sur les poteries modelées et peintes par les femmes kabyles on trouve des motifs millénaires qui sont repris sur les tatouages, les bijoux et les tapis. Des peintres comme Martinez et les Aouchémistes ont essayé de reprendre à leur compte ces motifs. La lettre arabe, tout comme les idéogrammes asiatiques ou dans une moindre mesure la lettre hébraïque peuvent avoir une fonction purement esthétique et reprenant la tradition des calligraphes, Benanteur et Khadda et plus tard Madjoub Ben Bella inventent l'école du Signe.

On pourrait aussi ouvrir un débat, à vrai dire purement intellectuel, sur le non – figuratif qui serait plus en harmonie avec les traditions judaïques et islamiques interdisant la représentation de figures humaines.

Après 1973, beaucoup d'artistes ont quitté l'Algérie. Jean Sénac est assassiné le 30 août 1973 dans la chambre que lui avait cédé Diaz Ojeda et la vie culturelle et artistique en Algérie sera très longue à se remettre de ce drame.

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz dans un article du Monde du 28 avril 1973²² parle du bilan d'une décennie de culture nationalisée en Algérie qu'il juge globalement décevant. Il pense cependant que la peinture comme la poésie est ce qui s'est le plus épanoui en Algérie pendant cette décennie.

Actuellement, il y a des artistes comme Majoub Ben Bella, Koraïchi, Ali Silem, Djilali Kadid, Abelhamid Laghouati, Hamid Tibouchi, Slimane Ould Mohand qui poursuivent sur les deux rives les travaux de leurs aînés.

Il faudrait que le directeur du Centre Pompidou envisage de faire une exposition Paris-Alger, dans le même esprit des expositions Paris-Berlin, Paris-Moscou ou Paris-New York.

Flaubert disait qu'il n'y a que les imbéciles qui cherchent à conclure. Alors ne concluons pas et laissons la question de l'existence ou de la non existence de l'École d'Alger sans réponse. Chacun peut essayer de trouver une réponse à sa guise. Laissons parler notre

ami Bruno Étienne qui nous disait en 1984 dans Libération²³: « *Qui parmi la jeunesse algérienne d'aujourd'hui sait ce qu'elle doit à Jean Armrouche, Jean Sénac, Jean de Maisonseul ou à Fanon, et à Yveton, et même à Camus ? Oui, à Camus. Qui ne dira jamais à la jeunesse de France et à la jeunesse d'Algérie que Le Corbusier voulait reconstruire Alger ? Qui leur dira qu'à la veille du 1^{er} novembre 54, paraît à Alger une nouvelle revue algérienne "Terrasses" avec des papiers de Camus, Mohamed Dib, Francis Ponge, Jean Sénac, Jean Daniel, Jean-Pierre Millecam, Kateb Yacine, Emile Dermenghem, Cossery, Abdelkader Safir, Jacques Lévy, Emmanuel Roblès, Mouloud Feraoun ...Et quelques autres, je ne peux tous les nommer. Ils sont morts dans la mémoire collective. Ils sont la cause des non-dits de nos deux peuples ; ils sont présents dans chaque film non écrit sur cette guerre oubliée, gommés; ils sont représentés dans les tableaux de Baya et de Sauveur Galliero, dans les sculptures de Bénisti: ils sont les enfouis absents de la mémoire de ces millions de Français qui ont connu le Maghreb de 1953 à 1962, d'Alger à Tataouine. Ils sont l'impensé d'un échec qui n'a jamais voulu dire son nom. Alors du passé, faisons table rase ? »*

Jean-Pierre BÉNISTI.

Aix en Provence. Janvier 2007.

NOTES

1. En novembre 1958, Camus participa à une réunion amicale à l'association l'Algérienne et tint des propos que l'on a pu entendre dans les disques "Présence de Camus." édité par Lucien Adès en 1966. Les auditeurs de France-Culture ont eu depuis souvent l'occasion de réentendre ces propos. Voir *Bulletin de la SEC* n° 65, janvier 2003.
2. Voir Jean Dejeux : *La littérature algérienne contemporaine*. Page 55 Collection Que-sais-je ? PUF. Paris 1975.
3. Max Pol Fouchet *Un jour je me souviens* et Louis Bénisti : *On choisit pas sa mère* in ALA Numéro consacré à Bénisti 2003
4. *khoubiza* : petit pain arabe)
5. Albert Camus : *À propos du salon des orientalistes* Alger-Étudiant n°172 14 janvier 1934 repris dans *Œuvres complètes* Tome I (Pléiade 2006 ; Gallimard)
6. La première exposition organisée pour l'ouverture des *Vraies Richesses* fut une exposition de dessins de Bonnard appartenant à Madame Lucienne Barrucand qui possédait une collection de dessins de Bonnard destinés à illustrer un livre de son mari : Victor Barrucand. (Voir F-J. Temple : *Souvenirs d'Edmond Charlot* in *Impressions du Sud*, 1987 n°15-16)
7. Jean Grenier *En souvenir de richard Maquet* in *Revue Fontaine* septembre 1941
8. Benjamin-Constant : André Benjamin-Constant (1878-1930), neveu de l'écrivain célèbre était bibliothécaire et aussi libraire à Alger, il publia des recueils de poèmes sous le pseudonyme d'André Baine, notamment " *Vierge Univers* " (Editions José Corti)
9. Claude de Fréminville : Claude de Fréminville (1914-1966) fut le condisciple d'Albert Camus en khâgne, il publia chez Charlot divers ouvrages dont *A la vue de la Méditerranée* et *Buñoz*. Il fit dans la « *Revue Algérienne* » en 1938 un article sur Louis Bénisti. Plus tard il collabora à *Europe* n°1 sous le pseudonyme de Claude Terrien. (Cf. *L'ami de chaque matin* de Jeanne Delais. Edition Grasset.1969)
10. Voir Stanislas Von Moos : *Le Corbusier, l'architecte et son mythe*. Horizons de France. Paris 1968.
11. Louis Bénisti : *Promenade dans la Casbah* in ALA Numéro consacré à Bénisti
12. Du Chambon sur Lignon, Albert Camus écrit en octobre 1942 à Lucien Bénisti, frère de Louis : « *À titre de curiosité, un essai de moi sur Oran, qui devait paraître en édition de luxe illustrée par Launois, et sur quoi je comptais pour financer la fin de mon séjour ici, n'a pas*

reçu le dit visa. Il était pourtant inoffensif : il parlait de combats de boxe et de jolies filles (incorrigible, tu vois !)

13. Geneviève Baïlac : Femme de théâtre, créatrice du CRAD (Centre régional d'art dramatique)
14. Jean-Claude Xuereb : *Sidi Madani* in *Camus, Char en commune présence. Rencontres de Lourmarin 2000* Éditions Folle Avoine. 33137. Bedet. 2002.
15. André Acquart : Décorateur de théâtre, travailla entre autres avec Jean Vilar au T.N.P
16. Marguerite : Marguerite Caminat (1903-1987), tante de Mireille de Maisonseul, alors qu'elle était mariée avec un peintre écossais Monsieur Mac Evan, connut et aida la jeune Baya à travailler en lui fournissant du matériel et en organisant des expositions à Paris notamment chez Maeght. Elle devint par la suite Marguerite Benhoura
17. Albert Camus : Préface à l'exposition Galliéro 1945
18. Himoud Brahimi (1918-1997), plus connu sous le surnom de Momo était un personnage très connu des milieux intellectuels algérois. Poète, il publia un essai : *l'Identité suprême* chez Baconnier (Alger. 1958. Comédien il joua au théâtre avec l'Equipe théâtrale d'Henri Cordreaux et dans divers films notamment *Pépé le moko* de Julien Duvivier et plus tard *Vent de sable* de Lakhdar-Amina
19. Marike van der Knaap in *Signature Paris Bouqueton Maria Manton et Nallard* et Albert Camus : *Carnets I* (1937-1939) Gallimard. 1962
20. Révolution Africaine 16 mars 1963
21. Jean Sénac : *La peinture algérienne en hélicoptère* Atlas avril 1963 repris dans *Visages d'Algérie*
22. Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ : *Le bilan d'une décennie de culture " nationalisée " est décevant* Le Monde avril 1973
23. Bruno Etienne : *Les Parfums de Francarabie*. Libération 31 octobre 1984

Les noms de rues et de lieux ont pu changer :

- Rue Aumerat : rue Tahar Boudouah
- Square Bresson : square Port-Saïd
- Rue Charras : rue Hamani
- Avenue Claude Debussy : avenue El Ouali Mustapha Sayed
- Rue de Chartes (rue Dr Charles Aboulker) : rue Amar El Kama
- Rue Dumontd'Urville : rue Maître Ali Boumendjel
- Rue Élysée Reclus : rue Mohamed Amminour
- Place du Gouvernement : place des Martyrs
- Rue du Languedoc : rue des Frères Belarbi
- Rue Michelet : rue Mourad Didouche
- Rue Volta : rue Aït Ahcène Améziane
- Chemin de la Solidarité (Chemin Charles Vallin) : rue Dr Zahar Omar Cherif

Rivet : Meftah

Orléansville : El Asnam, puis Chlef

La Pérouse : Temenfoust

*Faisceau de sentiers sensibles, une vie multipliée*⁵⁶

Il faut se garder de vouloir aller trop vite dans la lecture de la correspondance croisée entre Albert Camus et René Char. Car chaque lettre a son ton et son originalité et le dialogue des auteurs nourrit une proximité que la mort seule viendra interrompre. Attentifs l'un à l'autre, dans les grandes, comme aussi ce qu'on appelle les petites choses, les deux interlocuteurs n'y vont pas de mains mortes : ils s'y livrent à pleine vie dans une confrontation avec le monde. Sous couvert de parler à l'autre, chacun y parle aussi de soi, dans ce qu'il a de plus secret et intime, son oeuvre bien sûr, ses rencontres, ses soucis et c'est ce qui en fait l'intérêt. Entre deux vrais amis aucun sujet n'est tabou : c'est autre chose qui est en jeu. François Fédier l'exprime récemment ainsi : mon ami « me parle avec la voix que je reconnais aussitôt comme *la sienne*. Elle m'arrive de là où, chez lui, vibre au plus profond l'écho de ce qu'il est, alors même qu'il est hors d'état de jamais savoir ce que c'est. Ce qu'il dit n'est pas l'essentiel. C'est la modulation de sa voix qui compte, le timbre unique qui la distingue de toutes les autres voix et où ce qu'il est se révèle à cette part inconnue de moi, cette part qui peut alors avoir comme un avant-goût de ce à quoi personne n'a jamais autrement accès. »⁵⁷ Ainsi peuvent prendre place naturellement les signes qui sont des appels à la rencontre de l'autre (courts et denses billets), comme les nouvelles de la famille, de Catherine et Jean Camus par exemple et des amis ou connaissances. Rien n'échappe à l'amitié, à leur amitié. Mais en même temps la connivence qui naît ainsi ne se fait pas impudeur et le biographe bien souvent restera sur sa fin de découvertes attendues ou espérées.⁵⁸

La correspondance, fût-elle publiée de façon complète⁵⁹, n'est qu'un moment d'une amitié, traduisant des souvenirs comme des projets à venir. Camus et Char ont, par exemple, parfois parlé et écrit l'un sur l'autre, voire même signé une protestation en commun et même conçu ensemble ce projet de la *Postérité du soleil*, sur des photographies d'Hélène Grindat.⁶⁰ Ces lettres, fragments visibles d'une amitié tenace et militante sont complétées par la publication, dans les notes, de ces dédicaces d'ouvrages échangés : on sait l'engagement de René Char pour *L'homme révolté* et que Camus lui avait fait don du manuscrit dédicacé.⁶¹ On sait aussi que Camus publia trois titres de René Char dans sa collection *Espoir*, avouant que René Char était un des rares poètes contemporains qu'il lisait. La publication de tous ces textes (parfois dans des collections privées ou publiques), de tous ces compléments n'en prend que plus de sens – pour compléter l'idée reçue de leur parcours d'amitié.

Jamais livre n'aura mieux porté sobrement et mérité son titre de *Correspondance*, celle qui court entre les lignes, celle qui se dit au singulier comme pour mieux manifester son unité, son unicité que la mort vient renforcer. La correspondance qui est étymologiquement

⁵⁶ Albert Camus – René Char, *Correspondance, 1946-1959*, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, Paris, Gallimard, 2007, p.107.

⁵⁷ François Fédier, *Voix de l'ami*, éditions du grand est, 2007, p.34

⁵⁸ Il faut savoir gré à l'éditeur, Franck Planeille, ce fin connaisseur de l'oeuvre de Camus et Char comme, une fois de plus, en témoigne sa courte préface, d'avoir limité les notes à l'indispensable et de s'être ainsi effacé devant les textes.

⁵⁹ Au moins dans ce qui n'a pas échappé à la morsure du temps.

⁶⁰ Le volume paraîtra finalement en 1965 cf. la correspondance, la fin de l'annexe 1 et l'annexe 2.

⁶¹ cf. la note p.86. Le fac-similé est reproduit dans *René Char*, sous la direction d'Antoine Coron, Bibliothèque Nationale de France / Gallimard, 2007, ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à la BNF, site François Mitterand, du 4 mai au 29 juillet 2007, p.151. Camus est cité de nombreuses fois dans cet ouvrage et leur amitié présentée de la page 157 à la page 161.

concordance, accord est aussi un chemin et un engagement. Le ton, la tonalité qui règnent entre Camus et Char n'ont rien de possessif. L'amitié loin d'être fermeture est ouverture à l'autre. Il fallait rendre publiques ces lettres en hommage et en souvenirs de ces deux écrivains.

Guy BASSET



Manifestations camusiennes

...Passées...

COLLOQUE SUR LA LIBERTE DE CONSCIENCE

- **Lieu : Amphi principal de la FACO (Faculté libre de droit et d'économie de Paris, 115-117 Rue Notre-Dame-des-Champs, 75 006 Paris).**
- **Jour : 17 septembre 2007.**
- **Public : universitaires et étudiants de Master en droit.**
- **Publication : un ouvrage chez Lexis-Nexis ou Dalloz (les deux sont intéressés).**

E) Programme du colloque :

08 heure 15 : Accueil des participants.

08h45 : Présentation par M. Stéphane Guérard, organisateur.

08h50 : Allocution de Monsieur le Doyen Parvis Amouzegar.

09h00 : Présidence de M. David Capitant, Professeur de droit public, Université de Paris I, Directeur du Centre de droit allemand de l'UMR de droit comparé de Paris.

09h15-09h45 :

► Qu'est-ce que la liberté de conscience ? Réflexions d'un philosophe du droit.
François Vallançon, Professeur de philosophie du droit, Université de Paris II.

09h45-10h15 :

► Qu'est-ce que la liberté de conscience ? Réflexions d'un publiciste à travers l'exemple du service public de l'Education nationale. Les libertés de conscience des enseignants et des enseignés : mariage de raison ou déraisons d'un mariage.

Stéphane Guérard, Maître de conférences en droit public, Université de Lille 2, Ceraps, UMR n°8026, Directeur adjoint du Master « Science-po - Action publique », Chargé d'enseignement à la FACO.

10h15-10h45 :

Liberté de conscience et liberté de culte : une distinction utile et indépassable ? Guillaume Bernard, Maître de conférences à l'IEP de Paris (histoire du droit), chargé de cours à l'Université de Paris II et à la FacO.

10h45-11h00 : pause.

11h00-11h30 :

La liberté de conscience dans l'Eglise catholique post-conciliaire, M. J.-P. Audoyer, Docteur en science politique, Maître en théologie (spécialiste de droit canonique) et en économie, Consultant en organisation et gestion des ressources humaines en entreprise et pour la fonction publique, Chargé de cours à la FacO.

11h30-12h00 :

La liberté de conscience en Allemagne.
M. Aymeric Le Goff, Docteur en droit public (Paris I), Avocat.

12h00-12h30 :

La liberté de conscience en Italie.
Mme C. Pauti, Maître de conférences en droit public, Université de Paris I.

12h30-14h00 : pause déjeuner.

14h00-14h30 :

La liberté de conscience au Royaume-Uni.
Mme Michèle Breuillard, Ingénieure d'études au CNRS, Ceraps, UMR n°8026, Université de Lille 2.

14h30-15h00 :

La liberté de conscience en Turquie.
M. J.-P. Burdy, Maître de conférences d'histoire, IEP de Grenoble.

15h00-15h30 :

La liberté de conscience en Amérique latine.
M. Luis Enrique Merchado, Docteur en droit privé, Université de Paris V, Avocat au barreau de Lima, Chargé d'enseignement à la FACO.

15h30-15h45 : pause.

15h45-16h15 :

La liberté de conscience et les juridictions internationales et communautaires.
M. Vincent Tomkiewicz, Docteur en droit public, Université de Paris I, Chargé d'enseignement à la FACO.

16h15-16h45 :

La liberté de conscience et la fiscalité.

Alexandre Maitrot de la Motte, Professeur de droit public, Université d'Angers.

16h45-17h15 :

La liberté de conscience entre liberté d'expression et liberté religieuse.

Gilles Armand, Maître de conférences en droit public, Vice-Doyen, Faculté de droit, Université de Caen-Basse-Normandie.

17h15-17h45 :

Liberté de conscience et santé publique.

Mlle Sandrine Perrot, Doctorante en droit public, Ceraps, UMR n°8026, Université de Lille 2.

17h45-18h15 :

► Albert Camus : la liberté de conscience à l'œuvre.

M. Guy Basset, Chargé de cours à la Faco, Consultant formateur en ressources humaines, Professeur de philosophie.

Cette intervention est un hommage, dans le cadre de ce colloque, à Albert Camus pour le cinquantième anniversaire de l'attribution à cet auteur du prix Nobel de littérature (annonce le 17 octobre 1957 et remise le 10 décembre de la même année) : cet événement-souvenir s'inscrit dans les Célébrations nationales 2007 retenues par le Ministère de la Culture.

18h15-18h30 :

► Rapport de synthèse.

M. David Capitant, Professeur de droit public, Université de Paris I, Directeur du Centre de droit allemand de l'UMR de droit comparé de Paris.

18h30 : Cocktail du colloque.

19h30 : Clôture du colloque.

RENCONTRES MÉDITERRANÉENNES

« **Albert Camus : dissidences et liberté** »

Journées des 5 et 6 octobre 2007

Château de Lourmarin – entrée libre

L'œuvre de Camus, dans sa diversité, a permis à des citoyens – notamment de l'ancien bloc de l'Est – de trouver du réconfort, de l'espoir et du courage pour accéder à la liberté : « La seule chose que je puis affirmer publiquement, après avoir participé directement ou indirectement à vingt années de notre sanglante histoire, est que la valeur suprême, le bien dernier pour lequel il vaut la peine de vivre et de combattre, reste toujours la liberté. » (Message en faveur de la Hongrie, 23 novembre 1956)

VENDREDI 5 OCTOBRE

9h00 Accueil des conférenciers et allocutions de bienvenue

Première séance. Modérateur : Franck Planeille

9h30 Jean-Louis MEUNIER, vice-président des Rencontres méditerranéennes Albert Camus
Présentation des Rencontres

9h45 Jeannine VERDÈS-LEROUX, historienne, directeur de recherches au CNRS
Camus, « l'interlocuteur fraternel » des exilés et des dissidents

10h15 Pause et librairie

10h45 Evgenij KOUCHKINE, université de Picardie-Amiens
Camus et la « dissidence » soviétique

11h15 Discussion

Deuxième séance. Modérateur : Jeannine Verdès-Leroux

14h30 Brigitte SÄNDIG, université de Potsdam
La réception de Camus et la chute du mur

15h00 Isabelle CIELENS, université de Urebrö
Camus sous l'occupation soviétique en Lettonie

15 h30 Pause et librairie

16h Andor HORVÁTH, université de Cluj-Napoca
Oublier l'enseignement des « maîtres » - l'affaire « Nagy » et l'humanisme de Camus

16h30 Débat

17h00 Lectures par Anne Décis et Alexandra Tobelaim, comédiennes (Erac, Cannes)

18h15 Cocktail

SAMEDI 6 OCTOBRE

Troisième séance. Modérateur : Brigitte Sändig

9h30 Livius CIOCÂRLIE, diplômé de l'université de Bucarest, critique littéraire
Liberté et indifférence : Camus et les intellectuels roumains sous la dictature communiste

10h00 Gundega REPŠE, écrivain et historienne de l'art,
Le «Groupe français» à Riga et Kurts Fridrihsons (*communication en anglais avec interprète*)

10h45 Pause et librairie

11h00 Discussion

Quatrième séance. Modérateur : Manfred Stassen

14h30 Guy BASSET, professeur de philosophie, critique littéraire
Une proximité à l'œuvre : autour des refus communs de Koestler et Camus

15h00 Débat général

Contact et renseignements

Rencontres méditerranéennes Albert Camus

Tél./fax : 04 90 08 34 12 – andree.fosty@free.fr - www.albert-camus.org

Le festival Lire en Méditerranée

se déroule chaque année à l'automne. Il est l'occasion de rencontres littéraires, de débats et de colloques sur les thèmes, les auteurs et les éditeurs de la Méditerranée. Un pays est invité tous les ans : pour cette troisième édition en 2007 :

l'Algérie sous le regard croisé d'Albert Camus et de Kateb Yacine.

11 octobre 2007 : Colloque sur l'Algérie à l'Université de Perpignan sous la Présidence de Jean Daniel

Université de Perpignan Via Domitia - 52 avenue Paul Alduy - 66860 Perpignan Cedex
Téléphone : +33 (0)4 68 66 20 00 - Fax : +33 (0)4 68 66 20 19
Centre Méditerranéen de Littérature, 45 quai Vauban, 66000 Perpignan,
0468511010, e-mail : cml66@wanadoo.fr

Une ville, Alger, un poète, Jean Sénac...et ses amis

Ven. 19 et sam. 20 oct. à 20h00 LES LILAS 93 - Seine-Saint-Denis, 23 bis rue Chassagnolle.

Pour cette nouvelle édition de Lire en Fête, Claire Acquart et l'équipe de Lilas en scène proposent d'explorer l'univers de Jean Sénac. De nombreux documents iconographiques seront réunis à cette occasion, permettant d'évoquer Alger des années 1940 à nos jours.

Des oeuvres d'André Acquart, Aksouh, Baya, Louis Bénisti, Bouqueton, Sauveur Galliéro, Maria Menton, Louis Nallard, Roland Simounet, qui ont connu et collaboré avec le poète, seront présentées.

Durant toute la soirée, les spectateurs seront invités à l'intérieur de la casbah pour écouter différents textes du poète lus par des comédiens.

Plus que la simple lecture de ses poèmes, c'est tout le contexte historique et culturel franco-algérien que nous voulons évoquer, un contexte dont cet homme s'est imprégné et dont nous tenterons de témoigner.

LECTURE SPECTACLE : *Le Premier Homme* Albert CAMUS

Adaptation et réalisation

Jean-Paul SCHINTU

Le 13 octobre 2007 à 15h à la Médiathèque d'Issoudun

Le 20 octobre 2007 à 16h à la Médiathèque La Goutte d'Or 75018 Paris

Le 8 décembre 2007 à 17h à la Médiathèque de Livry Gargan

Le 11 décembre 2007 à 19h à la Médiathèque d'Ivry/Seine

Le 13 décembre 2007 à 20h30 à la Médiathèque Rostand 75017 Paris

Le 2 février 2008 à 16 h à la Médiathèque Melville 750013 Paris

Le 29 mars 2008 à 15h à la Médiathèque Florian de Rambouillet

Schintu Jean-Paul 108 rue Lemercier 75017 Paris

Tél : 01 46 27 07 21 ; jean.paul.schintu@wanadoo.fr

www.jean-paul-schintu.com

Cette lecture/spectacle se propose de faire entendre les extraits les plus significatifs de l'œuvre : la fraternité des pauvres, les premiers dégâts du colonialisme, l'éveil à la sensualité devant la nature environnante, mais aussi le moment de l'écriture de l'œuvre avec en toile de fond la guerre d'Algérie à la fin des années 50.

C'est un travail sur le texte à la première personne, une manière d'autobiographie en mouvement.

Ce roman, retrouvé dans sa serviette sur les lieux de l'accident qui lui coûta la vie, Camus y travaillait depuis quelques années déjà, voulant entreprendre cette histoire d'immigration à travers la figure de ce père qu'il n'a pas connu, mais aussi comme un hommage à cette population d'Algérie, --chrétienne, juive et arabe-- qui au moment où il le raconte, se déchire.

Texte sur la condition humaine, les drames sociaux, l'engagement personnel, le rapport à la mémoire, l'enracinement et l'attachement à une terre et à une communauté.

Ecrit dans une langue déliée et facile, ce texte --il fut édité plus de 30 ans après la mort de l'auteur-- nous parvient donc, inachevé, hybride, maladroit, brut ; et c'est justement cela qui le rend si attachant et irremplaçable.

L'intervention dure 1 heure 15.

Jean-Paul SCHINTU est né à Bône en Algérie.

Il a été l'élève d'Antoine Vitez au Conservatoire National Supérieur de Paris, puis co-directeur du Théâtre de l'Escalier d'Or pendant huit ans.

Il a joué dans plus de 60 pièces, tant classiques (Molière, Marivaux, Musset, Maupassant...) que contemporaines (Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, Paul Claudel, Victor Haïm, Michel Viala, Serge Ganzl, Agatha Khristof...), et cela tant à Paris, en France, ou à l'étranger dans de nombreuses tournées : Etats-Unis, Australie, Asie, Inde, Moyen-Orient, Afrique du Nord, Europe centrale, Chine...

Il poursuit actuellement un travail sur le rapport mots/musique associant des œuvres de grands écrivains (Apollinaire – Duras – Genet- Cocteau- Saint Exupéry) à des musiques existantes ou improvisées.

Il a mis en scène « Si c'est un homme » de Primo Levi avec « Le quatuor pour la fin du temps » d'Olivier Messiaen, et « Inconnu à cette adresse » de Kresmann Taylor.

Il est l'auteur de plusieurs montages associant textes et musique autour de Mozart, George Sand, Apollinaire, Saint Exupéry, Prévert, Cocteau.

EXPOSITION

« Albert Camus et René Char : la postérité de l'amitié entre Luberon et Ventoux »

Tout au long de son existence poétique, René Char n'a cessé d'attirer ses amis artistes dans ce pays qui, au-delà de sa chair, est un pays magnétique de l'œuvre.

Ces amis (Braque, de Staël, Camus...) ont été sensibles à la conjonction heureuse d'un poète, d'un homme, d'un pays et d'une œuvre.

« Le paysage, comme l'amitié, est notre rivière souterraine, paysage sans pays. » (René Char, carte à Edwin Engelberts)

« La Postérité du soleil naquit de la rencontre d'une jeune photographe, Henriette Grindat, du plaisir que Camus prenait de plus en plus à parcourir ce pays, et de mon désir, quand je vis les premières photographies d'Henriette Grindat, d'obtenir des images, des portraits, des paysages du Vaucluse qui différaient des photographies cartes postales ou des documents de pure recherche que leur maniérisme involontaire exile aussitôt. » (René Char, « Naissance et jour levant d'une amitié », in *La Postérité du soleil*)

Cette exposition entre dans le cadre de la célébration du centenaire de l'anniversaire de naissance de René Char. Elle est présentée au **Centre culturel municipal de Cadenet du 13 au 30 octobre 2007 (entrée libre)**.

Une journée de débats, causeries, lectures, projections audiovisuelles se tiendra le samedi 27 octobre au Centre culturel municipal de Cadenet, de 9h30 à 18h (entrée libre).

Ces deux manifestations sont organisées par les Rencontres méditerranéennes Albert Camus de Lourmarin, en partenariat avec le Pôle de développement culturel du Sud Luberon, avec le soutien du Conseil général de Vaucluse et la collaboration de la Municipalité de Cadenet.

Journée du 27 octobre

« Albert Camus et René Char, entre Luberon et Ventoux » Espace culturel municipal de Cadenet

- 10 h René Char : ferveur et rébellion**, conférence de Jean-Claude Xuereb
Poète, auteur de recueils publiés chez Rougerie, ami de René Char
- 11 h Char et Camus : la postérité d'une amitié**, conférence de Franck Planeille
Éditeur de la *Correspondance Camus-Char 1946-1959*, Gallimard, 2007
Lectures par Serge Valetti, dramaturge, organisateur du « Printemps des Poètes »
- 15 h Table ronde** animée par François Vézin, Guy Basset, Manfred Stassen
« Une Grâce commune ou un malentendu profond. Camus, Char, Heidegger :
philosophie et amitié. »
Guy Basset, critique littéraire, auteur de *Camus chez Charlot*, Domens, 2004
Manfred Stassen, professeur de philosophie
François Vézin, professeur de philosophie, traducteur de Heidegger, participant aux
séminaires du Thor
- 16h30 Projections**
- Modérateurs :** Andrée Fosty, présidente des Rencontres Méditerranéennes
Albert Camus
Jean-Louis Meunier, vice-président des Rencontres Méditerranéennes
Albert Camus.

COLLOQUE DE BARCELONE

Colloque international / Col·loqui internacional
7-9 Novembre 2007 - Barcelone / 7-9 de novembre 2007
(Université Pompeu Fabra / Universitat Pompeu Fabra)

Discours de liberté: A. Camus, "L'artiste et son temps"

Discursos de llibertat: A. Camus, "L'artista i el seu temps"
(*Les échos espagnols*)

PROGRAMME / PROGRAMA

Mercredi 7 novembre 2007 (*Salle Albert Calsamiglia – UPF*) /

Dimecres 7 de novembre 2007 (*Sala Albert Calsamiglia – UPF*)

16h30: **Accueil des participants / Acollida dels participants**

17h00 : **Inauguration / Inauguració**

Paroles du Recteur (président) de l'UPF, M. Josep Joan Moreso, du Vice-Président de la Generalitat de Catalogne, M. Josep-Lluís Carod-Rovira, et du Directeur de l'Institut Universitaire de Culture de l'UPF, M. Rafael Argullol.

17h30 : ***Conférence initiale / Conferència inicial***

Jeanyves Guérin :
« Camus et la guerre d'Espagne »

18h00 : ***Débat***

18h15 : ***Pause***

18h45 : ***Camus entre l'Espagne et l'Algérie / Camus entre Espanya i Algèria***
[Coordinatrice : Agnès Spiquel]

Fina Salord :

“Les arrels menorquines d’Albert Camus: entre la dada anecdòtica i la categoria literaria”

- 19h10:** Amina Bekkat:
« Albert Camus et les Oranais espagnols » (titre provisoire)
- 19h30 :** Christiane Chaulet-Achour :
« Camus, les Républicains espagnols exilés et l'Algérie - 1939-1945 »
- 19h50 :** *Débat*
- [21h00 :** *Dîner d’inauguration]*

Jeudi 8 novembre 2007 (Salle Albert Calsamiglia – UPF) /

Dijous 8 de novembre 2007 (Sala Albert Calsamiglia – UPF)

10h00 : <i>Discours de liberté (expressions) / Discursos de llibertat (expressions)</i> [Coordinateur : André Abbou]
--

- Jean Sarocchi :
« Don Quichotte et la liberté d’expression chez Camus » (titre provisoire)
- 10h30 :** Mustapha Trabelsi :
« Écriture de la liberté, liberté de l’écriture : l’aphorisme chez Camus » (titre provisoire)
- 10h50 :** Pierre Masson :
« L’exil et le royaume comme construction d’un discours libérateur »
- 11h10 :** *Débat*
- 11h30 :** *Pause*

11h45 : <i>Discours de liberté (actions) / Discursos de llibertat (accions)</i> [Coordinateur : Pierre Masson]
--

- Brigitte Sändig :
« La liberté une et indivisible : Camus face au soulèvement de 1953 en RDA »
- 12h10 :** Anne Prouteau :
« Lucie Cormery du *Premier Homme* : le silence qui réclame réparation »
- 12h30 :** André Abbou et Zakkia Abdelkrim :
« Créer pour ne pas devenir un meurtrier : de *La Mort heureuse* à « L’Artiste et son temps » »
- 13h00 :** *Débat*
- [13h30 :** *Déjeuner]*

15h30 : *L'Espagne chez Camus / Espanya en l'obra de Camus*

[Coordinatrice : Rosa de Diego]

Dalia Álvarez :

« Juanel, traducteur d'Albert Camus »

16h00 : Hervé Sanson :

« Révolte dans les Asturies ou l'avant-Camus : une liberté partagée »

16h20 : María Isabel Blanco :

« L'Espagne et ses représentations dans l'œuvre d'Albert Camus »

16h40 : Cristina Solé :

« Camus et ses « frères » révoltés : le mythe de l'Espagne dans la littérature camusienne »

17h00 : *Débat*

17h15 : *Pause* [et déplacement]

18h00 : *Table ronde autour de « La nouvelle Pléiade Camus. Approche chronologique vs approches thématiques : questions de méthode » / Taula rodona entorn a « La nova Pléiade Camus. Aproximacions cronològiques vs aproximacions temàtiques : qüestions de mètode » (Salle des spectacles de l'IFB)*

Participants : Raymond Gay-Crosier, Agnès Spiquel, Philippe Vanney, Maurice Weyembergh - [Modérateur : Jeanyves Guérin]

19h15 : *Débat*

21h00 :

[Soirée à l'Institut Français de Barcelone (Salle des Spectacles)]

- **Alek Toumi** : "Camus au théâtre: D'exclusions en exils"

- **Représentation / lecture de l'œuvre** : "Albert Camus: entre la mère et l'injustice"]

Vendredi 9 novembre 2007 (Salle Albert Calsamiglia – UPF) /

Divendres 9 de novembre 2007 (Sala Albert Calsamiglia – UPF)

10h00 : *Camus et l'Espagne : Confluences / Camus i Espanya : Confluències*

[Coordinatrice : Hélène Rufat]

Alicia Piquer :

« Camus en Espagne. Histoire d'un malentendu »

10h30 : Virginie Lupo :

« Le héros camusien, un personnage castillan ? »

10h50 : Marie-Thérèse Blondeau :

11h10 : « Camus, Don Juan et la liberté »
Rosa de Diego :
« L'illusion du théâtre » (Titre provisoire)

11h30 : *Débat*

11h45 : *Pause*

12h00 : *La présence espagnole chez Albert Camus / La presència espanyola en l'obra d'Albert Camus* [Coordinateur : José M. Fernández Cardo]

Jean-Louis Meunier :

« Ortega y Gasset et Camus: «Sur l'aristocratie vraie, passion. » (Albert Camus: Carnets III, 27 novembre 1954). »

12h30 : María Badiola :

« Albert Camus y Fernando Savater: la acción directa no violenta a través de la literatura »

12h50 : Guy Basset :

« Présences de Federico Garcia Lorca »

13h10 : *Débat*

[13h30 : *Déjeuner*]

17h00 : *Table ronde interdisciplinaire : La réception de Camus en Espagne / Taula rodona interdisciplinària : La recepció de Camus a Espanya*

Participants : Francisco Fernández Buey (UPF), José María Fernández Cardo (Universidad de Oviedo) et Enric Ucelay (UPF) [Modératrice : Montserrat Cots]

18h15: *Débat*

19h00 : *Clôture*

CAMUS À MONTPELLIER

Dans le cadre de l'hommage à Albert Camus et du 50e anniversaire de son prix Nobel de littérature, le Théâtre Pierre Tabard propose

du Mercredi 14 Novembre 2007 au Dimanche 25 Novembre 2007

REPRESENTATIONS THEATRALES: *Un été invincible*
L'Etranger

PROJECTIONS DE FILMS
EXPOSITION
CONFÉRENCES
LECTURES MUSICALES

Vous pourrez trouver ce programme complet sur le site web du théâtre:

www.theatrepierretabard.com

Renseignements: 06 62 79 81 25 et 04 67 16 28 82

CAMUS A ORLEANS

Samedi 17 novembre Médiathèque auditorium Marcel-Reggui 16h-18h15

Table ronde animée par Guy Basset de la Société des Etudes Camusiennes :

"Camus : un esprit libre"

En présence de sa présidente, Agnès Spiquel.

Jean-Yves Guérin, professeur à la Sorbonne nouvelle (Paris III)

Sylvain Boulouque, historien, chercheur à l'Université de Reims.

Cette rencontre sera ponctuée de lectures par le comédien Eric Cénat.

Alors qu'est célébré le 50ème anniversaire de l'attribution du Prix Nobel à Albert Camus par laquelle les jurés entendaient saluer « l'ensemble d'une oeuvre qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes », il est naturel de s'interroger sur l'actualité de cette oeuvre qui, loin de se réduire à une simple protestation formelle d'une bonne conscience morale, traduit l'engagement de Camus contre la misère, les totalitarismes politiques et pour la liberté de pensée et de parole.

**Colloque international
6 -7- 8 décembre 2007
Tunis**

**Unité de Recherche « Poétique théorique et pratique »
Ecole Normale Supérieure de Tunis
Société des Etudes Camusiennes
Centre de Recherche Textes et Francophonies
Institut Français de Coopération
Institut Supérieur des Études Appliquées en Humanités de Zaghouan**

**Albert Camus,
l'écriture des limites et des frontières**

Jeudi 6 décembre 2007

8h30 : accueil des participants

8h45 : Allocutions d'ouverture

- Kamel GAHA, Directeur de l'Unité de Recherche
- Ali ABASSI, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure
- Mustapha TRABELSI / Martine JOB, Coordinateurs du colloque

9h45 : pause

Président de séance :

Martine JOB

10h00 : Jean SAROCCHI (Université de Toulouse, France) **L'enfant comme limite de l'iniquité**

10h20 : Kamel HAOUET (Université de Tunis, Tunisie) **Les limites du jeu**

10h40 : Thouraya BEN SALAH (Université de Sousse, Tunisie) **L'écriture camusienne entre morcellement et unité.**

11h00 : Andrew Tessier (University College Dublin, Irlande) **Albert Camus entre morale et esthétique**

11h20 : Discussion

APRES-MIDI

Président de séance:

Jean SAROCCHI

14h00: Agnès SPIQUEL (Université de Valenciennes, France) **Le Premier homme : roman/autobiographie ?**

14h20: Amara COULIBALY (Université de Bouaké, Côte d'Ivoire) **Le Premier homme : récit autobiographique ou quête initiatique ?**

14h40: Faycal MEZHOUDI (Groupe de recherche PTP, Université de Gabès, Tunisie) **La préface ou l'espace d'un malentendu**

15h00: Discussion

15h20: Pause

Président de séance:

15h40 : Maria MARCHETTI (Université de Rome, Italie) **L'écriture scénique d'Albert Camus : à la recherche de la tragédie perdue sous le signe de Dionysos.**

16h00 : Nathalie DROUGLAZET, (Université de Tunis, Tunisie) **Entre l'exil et le royaume, la L/langue blessée à l'œuvre dans « Le Renégat ou un esprit confus »**

16h20 : Salma CHERIF (Groupe de recherche PTP, Université de Sfax, Tunisie) **La caractère décevant du récit et la dimension historique de la narrativité : l'exemple de trois nouvelles d'Albert Camus**

16h40 : Lamia SAADA (Université du Québec, Canada) **Le voyage et les espaces identitaires chez Albert Camus: espaces géographiques et espaces poétiques**

17h00: discussion

**21h: DINER OFFICIEL DU COLLOQUE
VENDREDI 7 DECEMBRE 2007**

Président de séance:

Ali ABASSI

9h00 : Jean-Pierre CASTELLANI (Université de Tours, France) **Reportage et discours moral dans les chroniques publiées par Albert Camus dans *Combat* entre 1944 et 1947.**

9h20 : Moez REBAI (Groupe de recherche PTP, Université de Sfax, Tunisie) **Entre abolition et confirmation des limites : une tension maintenue dans les écrits d'Albert Camus.**

9h40 : Guy BASSET (Orléans, France), **Camus à la *Lettre* : la lettre comme vecteur d'intentionnalité ?**

10h00 : discussion

10h20 : Pause

Président de séance :

Jean-Pierre CASTELLANI

10h40 : Christiane CHAULET-ACHOUR (Université de Cergy-Pontoise) **Frontières et limites du genre/gender dans les nouvelles d'A. Camus**

11h00 : Allan DIET (INSA de Lyon, France) **Le monde est une rumeur qui gronde. Albert Camus à l'écoute du roman à venir.**

11h20 : Sanda MESTOURI (Groupe de recherche PTP, Université de Sfax, Tunisie) **La création absurde chez Albert Camus, lieu où se joue l'écriture contre le sens.**

11h40 : Ibtissem OULED ALI (Groupe de recherche PTP, Doctorante) **Le désert ou le monde des limites chez Camus.**

12h00 : Discussion

APRES-MIDI

Président de séance:

Maria MARCHETTI

14h00 : André ABOU (Université Paris IV-Sorbonne) **L'écriture de la pensée asservie *Entre Babel et Sisyphe déchu : La Chute***

14h20 : Kamel FEKI (Groupe de recherche PTP, Université de Sfax, Tunisie) **Humanisme et Ironie dans *La Peste*.**

14h40 : Sylvie SERVOISE-VICHERAT (Rennes 2, France) ***La Peste* : le roman engagé ou les limites de l'Histoire.**

15h00 : Discussion

15h20 : Pause

Président de séance :

André ABBOU

15h40 : Martine JOB (Université de Bordeaux) titre à préciser

16h00 : Linda RASOAMANANA (Université de Poitiers, France) **L'ironie camusienne ou le courage du « relatif avec passion »**

16h20 : Olivier SALAZAR-FERRER (Université de Glasgow, Scotland) **Réécritures mythologiques d'une sagesse de la mesure chez Albert Camus**

16h40 : Hédi LASSAAD (Groupe de recherche PTP, Université de Gabès, Tunisie) **L'Homme révolté ou les frontières de la liberté**

17h00 : Discussion

SAMEDI 9 DECEMBRE 2007

Président de séance :

Ghazi KARMAOUI

9h00: Jean-Louis MEUNIER (Université de Montpellier, France) **Chamfort, romancier malgré lui**

9h20: Mustapha TRABELSI (Université de Sfax, Tunisie) **L'écriture d'Albert Camus ou les frontières d'un style**

9h40: Stéphane CHAUDIER (Université Saint-Etienne, France) **La phrase péremptoire : écriture des limites et expression de l'illimité**

10h00 Discussion

10h20: Pause

Président de séance :

Kamel HAOUET

10h40 : Jouda ALOUINI (Groupe de recherche PTP, Tunisie) **La représentation du discours autre entre formes canoniques en langue et libertés discursives camusiennes**

11h00: Philippe JOUSSET (Université de Provence, France) **Ecrire sans rhétorique ? Le cas du *Premier homme*.**

11h20 : Lazhar ABBES (Université de Tunis, Tunisie) : **Problèmes de frontières dans le « récit de parole »: *l'Etranger* de Camus**

11h40 : Discussion

Table Ronde

Les approches formelles de l'oeuvre d'Albert Camus

Avec la participation de Jean SAROCCHI, Jean-Pierre CASTELLANI, Christiane CHAULET-ACHOUR, Stéphane CHAUDIER, Martine JOB, André ABBOU, Kamel GAHA, Kamel HAOUET, Philippe JOUSSET (modérateur Guy BASSET)

Constitution de la section de Tunis

Les manifestations culturelles 2007

***Mardi 11.12.2007 *16h00 Maison-Heinrich-Heine, Cité universitaire Paris** *Entrée libre dans la limite des places disponibles *

Albert Camus, Prix Nobel 1957 : écrivain- penseur, 50 ans après.

Modération: Gilbert Merlio, professeur émérite, Paris IV

A l'occasion du 50e anniversaire de la remise du Prix Nobel de Littérature, le 10 décembre 1957, à Albert Camus en partenariat avec Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus (RMAC) en présence de la fille de l'auteur, Catherine Camus (sous réserve)

Programme

16h00 Accueil par Christiane Deussen, Directrice, Maison Heinrich Heine, Jean-Louis Meunier, professeur, Nîmes, Vice-Président, RMAC
Albert Camus : L'écrivain et l'engagement politique

16h30

1ère table ronde : Camus et son influence sur les écrivains allemands et la société d'après-guerre

Brigitte Sändig (romaniste, Potsdam) : L'influence de Camus sur deux écrivains allemands : Günter Grass et Christoph Hein.

Patrick Difour (ENS Paris) : Albert Camus et Paul Celan.

:

Manfred Stassen (philosophe, Washington, D.C./USA) : La réception de Camus en Allemagne (RFA) d'après-guerre.

18h00 :

2^{ème} table ronde : Camus philosophe

Samantha Novello (philosophe, Turin) : Albert Camus et Friedrich Nietzsche

Heinz Robert Schlette (philosophe, Bonn) : Un cœur grec. Albert Camus et les Grecs

Maurice Weyembergh (professeur, Bruxelles, éditeur des œuvres de Camus chez Gallimard, collection La Pléiade) : Les voies difficiles de la révolte.

19h30 Pause

20h30

L'ETHIQUE POLITIQUE D'ALBERT CAMUS ET L'ACTION HUMANITAIRE

conférence de Rupert Neudeck (Köln)

Rupert Neudeck, né en 1939 à Gdansk, journaliste, rédacteur, fondateur du « Comité Cap Anamur », est actuellement un des directeurs de l'association internationale « Casques verts », un corps de la paix qu'il a fondé en 2003 en pleine guerre d'Irak. Il s'est rendu mondialement célèbre en 1979 par le sauvetage de milliers de boat people vietnamiens dans la Mer de Chine. Il est auteur d'une thèse intitulée Die politische Ethik bei Jean-Paul Sartre und Albert Camus (Bouvier, 1975)

Les 7, 8 et 9 décembre 2007
Institut franco-japonais du Kansai
8, Yoshida Izumidono-cho, Sakyo-ku,
Kyoto 606-8301 JAPON

Comment naît une oeuvre littéraire ?

– Brouillons, contextes culturels, évolutions thématiques –

Colloque franco-japonais sur la genèse de l'oeuvre dans la littérature française organisé par le Département de langue et littérature françaises de l'Université de Kyoto en partenariat avec l'Institut franco-japonais du Kansai

Comment naît une oeuvre littéraire ? Incontestablement, c'est là une des questions les plus importantes et les plus débattues dans les études littéraires. En effet, l'un des problèmes qui suscitent le plus d'attention dans ce domaine est de reconstituer la genèse d'une oeuvre : quand et comment a-t-elle été écrite ? Quelles sont les sources d'inspiration de l'auteur ? Quelles sont les étapes successives du texte ?... Même avant l'avènement de la critique littéraire moderne au XXe siècle, les débats sur le « génie » ou le « milieu » n'étaient autres que des tentatives d'élucider le mystère de la naissance de l'oeuvre littéraire. Et nous savons tous que cette problématique étaye les recherches sur les manuscrits, et que celles-ci ont déjà abouti à des résultats remarquables sur des auteurs tels que Proust, Flaubert ou Zola, pour ne citer que quelques exemples.

Toutefois, les recherches sur les manuscrits ne sont pas les seules voies possibles dans ces réflexions : on sait bien qu'une oeuvre littéraire naît rarement *ex nihilo* dans l'esprit de son auteur, mais qu'elle est le fruit de tout un réseau d'influences, d'emprunts, de réminiscences, de réécritures, ... Il convient donc, pour aborder le problème de la genèse de l'oeuvre, de tenir compte d'éléments autres que les manuscrits. En ce sens, le sujet de ce présent colloque ne représente pas seulement un domaine, mais aussi une proposition méthodologique : nous espérons esquisser, en ces trois journées, une « génétique élargie » qui comprenne les divers aspects du problème de la naissance de l'oeuvre littéraire.

Dans ce but, nous proposons trois principales orientations autour desquelles s'organiseront nos communications :

1. La génétique proprement dite, c'est-à-dire les recherches sur les manuscrits et les brouillons d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre.
2. Les problèmes de l'intertextualité : influences, emprunts, pastiches, plagats, sources, contextes culturels...
3. Les variations thématiques : les évolutions d'un thème ou d'un aspect d'une oeuvre à travers les diverses étapes de sa création.

Vendredi 7 décembre

09h30 Accueil des participants

09h45 Ouverture du colloque : **Jean-Paul OLLIVIER** (Institut franco-japonais du Kansai)

Kazuyoshi YOSHIKAWA (Université de Kyoto)

Matinée

Présidence : **Éric AVOCAT**

10h00 **Katsuya NAGAMORI** (Université de Kyoto)

Les étapes de composition de la tragédie racinienne

10h45 **Tetsuya SHIOKAWA** (Université de Tokyo)

La génétique des « *opera interrupta* » : le cas de Pascal

11h30 **Béatrice DIDIER** (ENS, Université de Paris 8) Conception et réalisation des OEuvres complètes d'un écrivain.

Déjeuner

Après-midi (1)

Présidence : **Colette BECKER**

13h45 **Éric LE CALVEZ** (Georgia State University): Flaubert dévoré de poux

14h30 **Kazuhiro MATSUZAWA** (Université de Nagoya): « Enfin le navire partit » interpréter la genèse du début de *L'Éducation sentimentale*

15h15 **Mitsumasa WADA** (Université Seinan-Gakuin) : Une leçon de choses inattendue ou comment Victor a appris la notion de la propriété dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert.

Pause

Vendredi 7 décembre (suite)

Après-midi (2)

Présidence : **Nathalie MAURIAC DYER**

16h15 **Yasue KATO** (Université de Nagoya) : Le Cahier proustien comme mise en cadre thématique – une nouvelle lecture du Cahier 64

17h00 **Akio WADA** (Université d'Osaka) : La formation des noms de personnages dans la genèse de *À la recherche du temps perdu*.

18h30 Réception

Samedi 8 décembre

Matinée

Présidence : **Béatrice DIDIER**

10h00 **Éric AVOCAT** (Université de Kyoto) : Généalogie et anatomie d'un discours réactionnaire : *L'Histoire de la Révolution française, par une Société d'Auteurs latins*, de Héron de Villefosse, ou les Lettres contre la République

10h45 **Makoto MASUDA** (Université de Kyoto) : La présence paradoxale du langage dans l'*Émile* de Rousseau – Structure et élaboration de l'oeuvre –

11h30 **Sakurako INOUE** (Université Keio) : Un dialogue entre Saint-Lambert et Diderot – étude génétique des *Saisons* –

Déjeuner

Samedi 8 décembre (suite)

Après-midi (1)

Présidence : **Gilles PHILIPPE**

13h45 **Philippe BERTHIER** (Université de Paris 3) : La floraison de l'aloès : à propos de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal

14h30 **Naoki INAGAKI** (Université de Kyoto) : Victor Hugo et les « Tables parlantes » : comparaison entre leurs *Procès-verbaux* et les « notes » prises par Hugo

Pause

Après-midi (2)

Présidence : **Philippe BERTHIER**

15h30 **Hiroshi MINO** (Université de Jeunes Filles de Nara) : « Un dimanche de tiré » – De *La Mort heureuse* à *L'Étranger*

16h15 **Pierre-Louis REY** (Université de Paris 3) : La langue de Cagayous dans l'oeuvre d'Albert Camus

17h00 **Gilles PHILIPPE** (Université de Grenoble 3) : Où s'arrête la genèse externe, où commence la genèse interne d'une oeuvre? L'exemple de *La Chute* d'Albert Camus

18h30 Dîner

Dimanche 9 décembre

Matinée

Présidence : **Henri SCEPI**

10h00 **Hisashi MIZUNO** (Kobe Kaisei College) : Le plaisir de la « variation » ou les modes d'utilisation des chansons populaires chez Gérard de Nerval

10h45 **Noriko TAGUCHI** (Université de Kyoto) : L'avatar du « moi » narrateur chez Prosper Mérimée

11h30 **Colette BECKER** (Université de Paris X) : Le corps à corps avec les mots : à propos des brouillons de Zola

Déjeuner

Après-midi (1)

Présidence : **Éric LE CALVEZ**

13h45 **Henri SCEPI** (Université de Poitiers) : Jules Laforgue et l'invention du vers libre : genèse de l'oeuvre ou devenir du poème?

14h30 **Yoshikazu NAKAJI** (Université de Tokyo) : Réécriture et transformation de soi : Rimbaud face au code biblico-chrétien

Pause

Dimanche 9 décembre (suite)

Après-midi (2)

Présidence : **Pierre-Louis REY**

15h30 **Masafumi OGURO** (Université municipale des Arts de Kyoto) : Proust et les controverses sur le classicisme du début du XXe siècle

16h15 **Nathalie MAURIAC DYER** (CNRS/ITEM) : Proust et Gautier : nouveaux aperçus génétiques

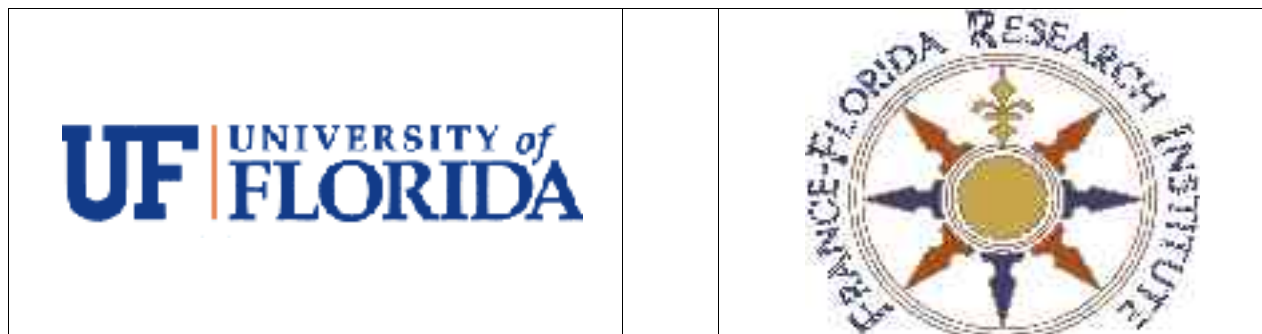
17h00 **Kazuyoshi YOSHIKAWA** (Université de Kyoto) : Proust et la peinture : approches génétiques

17h45 Clôture du colloque :

Noriko TAGUCHI (Université de Kyoto)

Remerciements

Université de Nagoya



COLLOQUE CAMUS

8-9 février 2008

France-Florida Research Institute

Keene Faculty Center

University of Florida

Gainesville, Florida, USA

“Camus et l’Histoire: Journées de Travail”

Pour marquer la préparation en cours des tomes III et IV de la nouvelle Pléiade Camus (Gallimard), l’Institut de Recherche France-Floride à l’Université de Floride à Gainesville réunira quelques membres de l’équipe de cette édition en 4 volumes et d’autres camusiens qui examineront la pertinence actuelle de la pensée d’Albert Camus vue de plusieurs perspectives - historique, politique, sociale, et littéraire. L’éthique du conflit, les racines algériennes et la guerre, la menace des terrorismes, l’importance du *Premier Homme* sont quelques-uns parmi les thèmes qu’aborderont conférences et débats, table ronde et une séance plénière. Le programme définitif sera publié dans le numéro de janvier du *Bulletin*.

CONFERENCIERS:

- Colin Davis, Conférencier Plénier, Royal Holloway, University of London
- Ronald Aronson, Wayne State University, Michigan
- Marie-Thérèse Blondeau, Secrétariat, Société des Etudes Camusiennes, Lycée Montaigne, Paris
- David M. Carroll, University of California Irvine
- David R. Ellison, University of Miami, Florida
- Raymond Gay-Crosier, Vice-Président de la Société des Études Camusiennes, University of Florida, Gainesville
- Agnès Spiquel, Présidente de la Société des Études Camusiennes, Université de Valenciennes, France
- James Tarpley, Florida State University, Florida
- Maurice Weyembergh, Vice-Président de la Société des Études Camusiennes, Université Libre de Bruxelles

Pour tous renseignements, veuillez contacter Dr. Carol Murphy, Directrice du France-Florida Research Institute, frflorida@ufl.edu.

ANNULATION

Heinz Robert SCHLETTE nous informe que le colloque prévu en novembre-décembre 2007 à Cologne n'aura pas lieu.

PROCHAIN CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'administration de la SEC se réunira le samedi 12 janvier 2008, à la Médiathèque d'Ivry/Seine (métro : mairie d'Ivry) à 14 h (des précisions sur la salle et sur l'adresse par laquelle on y accède seront données ultérieurement).

Ordre du jour :

- Bilan des manifestations de novembre-décembre pour le cinquantenaire du prix Nobel
- Rôle et compétences du secrétaire de la SEC
- Composition, rôle et compétences du comité de lecture du bulletin de la SEC
- Propositions pour une évolution de la formule du bulletin
- Désignation d'un (ou de plusieurs) responsable(s) du bulletin, **la secrétaire ne le prenant plus en charge (Fin de la période d'essai d'un an, voir bulletin 80, p.10)**
- Appel à candidatures pour confectionner le bulletin de janvier 2008. Marie-Thérèse BLONDEAU, secrétaire, transmettra à la personne qui s'en chargera tous les documents nécessaires qui lui parviendront.
- Questions diverses.

Si vous souhaitez ajouter un ou plusieurs points à l'ordre du jour du prochain CA, merci d'en informer la secrétaire, par courrier ou par courriel

AVANT LE 7 DECEMBRE 2007.

Marie-Thérèse BLONDEAU
18 avenue René Coty
75014 PARIS
mtblondeau@noos.fr

COMPTES RENDUS

Albert Camus et René Char, frères de planète

**Exposition du Centre Albert Camus
Cité du Livre - Aix en Provence
mardi-vendredi 14h-18h.
22 juin- 31 octobre 2007 (fermeture en août)**

La publication chez Gallimard de la correspondance entre René Char et Albert Camus, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, s'inscrit dans le cadre des commémorations autour du centenaire de la naissance de René Char. Dans le fonds Camus en dépôt à la bibliothèque Méjanes, se trouve la correspondance de Char à Camus. Le centre Albert Camus propose une exposition qui présente de nombreux documents originaux et dont le titre même, extrait d'une dédicace de Camus à Char, révèle la proximité des deux hommes, des deux artistes : *Albert Camus et René Char, frères de planètes*.

Avec Franck Planeille il semble légitime de s'interroger « La fraternité est-elle possible entre créateurs ? ». C'est un pari que Char et Camus réussissent ensemble. Ainsi, le 4 octobre 1947 René Char écrit à Camus : *J'ai été triste de vous voir partir. Je vous le dis. Il est des rencontres fertiles qui valent bien des aurores*. Tandis qu'en janvier 1954, Albert Camus écrit à René Char : - *Chance de vous avoir rencontré, il y a déjà des années, et que l'amitié ait pris entre nous cette force qui enjambe l'absence...*

Le premier point d'ancrage est la Résistance, période où chacun joue son rôle trouve sa juste place pour faire face. Char en dirigeant de main de maître l'action sur le terrain, Camus en prêtant sa plume et sa force de conviction pour le journal *Combat*. Pendant la guerre Char comme Camus perd un jeune ami poète et résistant. Après la guerre, Char édite *Feuillets d'Hypnos*, Camus publie ses articles dans *Actuelles I, chroniques 1944-1948*, Ainsi René Char peut écrire à Albert Camus : *Feuillets d'Hypnos et Chroniques 1944-1948 se donneront ainsi la main fraternellement*.

« Convergence des hommes, des artistes » écrit Franck Planeille. En 1948, Camus dit dans l'émission de radio *Le rideau se lève sur René Char*: [...] *c'est à des oeuvres comme celle-ci, c'est à des hommes comme celui-ci que nous demanderons parfois le recours et l'espérance, pour l'honneur de notre temps*.

Les luttes et les combats communs se poursuivent et se renforcent au fil du temps. Un article signé des deux noms dans *Combat*, l'aventure de la revue *Empédocle*, des textes faisant référence à Rimbaud, à Nietzsche, le soutien renouvelé à l'Espagne républicaine, ou encore le réconfort apporté à Boris Pasternak. Ainsi René Char peut écrire à Albert Camus le 23 août 1952 : *Je crois, Albert, que nous avons bien et beaucoup marché ensemble depuis quelques années... Nos semelles ont écrasé nombre de mots inutiles.*

Leur amitié, Char et Camus la tissent en permanence, elle se nourrit de la vie. Certaines de leurs œuvres se répondent, s'harmonisent. La correspondance comme les dédicaces qu'ils s'écrivent, le disent en continu. Lettre de René Char à Albert Camus, 3 novembre 1951 : *Je crois que notre fraternité – sur tous les plans- va encore plus loin que nous l'envisageons et que nous l'éprouvons.* Ainsi Camus peut écrire à Char le 17 septembre 1957 : *Et il faut que nous vivions, que nous trouvions les mots, l'élan, la réflexion qui fondent une joie, la joie. [...] et je voudrais être pour vous le compagnon dont on est sûr, toujours.*

Enfin, Le Luberon, terre commune scellera davantage encore l'amitié qui unit les deux hommes. Camus note dans ses *Carnets : Lourmarin*. [...] *Pays solennel et austère – malgré sa beauté bouleversante.* Char écrit à Camus : *Le Luberon est bon père nourricier...*

La postérité du soleil « est comme une stèle qui marque l'amitié et la proximité de Char et de Camus en Vaucluse. » écrit Franck Planeille. C'est un livre à trois voix, Albert Camus, René Char et Henriette Grindat pour les photographies « *René, quoiqu'il arrive, faites que notre livre existe !* [...] se souvenait René Char lorsqu'il évoquait sa dernière rencontre avec Camus ». Leur livre ne verra le jour qu'en 1965, édité à très peu d'exemplaires. Dans la post face René Char écrit : *Mais quand me furent montrés les textes que Camus avait écrits, il m'apparut inutile de m'y ajouter.* Il semble pourtant que Char, pour sceller leur amitié, ait repris certains textes de Camus, reconnaissant cette voix comme la sienne et mêlant ainsi ses mots à ceux de son ami.

Marcelle MAHASELA

Frédéric Musso, *Albert Camus ou la fatalité des natures*, Gallimard, « nrf essais », 2006, 200 p.

Poète et romancier, Frédéric Musso propose un essai sur Camus, fruit d'une relecture personnelle, empathique : un honnête homme livre au lecteur, à la manière de Montaigne, les résultats de sa fréquentation d'une œuvre qu'il aime, et de sa longue enquête sur l'auteur de cette œuvre. Sans doute ; mais les choses sont peut-être plus complexes.

Le titre est emprunté à la « Préface » de 1958 à *L'Envers et l'endroit* où Camus parle de lui-même et de défauts qu'il a vainement essayé de corriger en lui, « jusqu'au moment où [il a] compris qu'il y avait aussi une fatalité des natures ». Musso vise à cerner un Camus au naturel, « rendu à ses saisons », selon la quatrième de couverture, un Camus donc qu'on aurait trop souvent mal interprété. Le dernier chapitre, « La Nostalgie », explicite la perspective de Musso: il y évoque directement son expérience de pied-noir « rapatrié » en 1962, en un « exil » irrémédiable loin d'une Algérie qu'il voudrait arracher à l'histoire ; et on comprend alors quelles résonances il donne à l'expression de Camus.

Les dix chapitres précédents sont centrés, en une alternance agréable, tantôt sur une œuvre de Camus (sans prétention à l'exhaustivité), tantôt sur un aspect de sa vie (« La Grèce », « Jean-Paul Sartre »). Ils sont composés de courts paragraphes juxtaposés mêlant citations, faits, analyses, commentaires ; Camus est ainsi regardé selon des points de vue souples et multiples par un Musso tout ensemble lecteur, compatriote, écrivain – qui a longuement réfléchi sur l'écriture – qui livre, dans le texte ou dans des notes substantielles, des aperçus souvent suggestifs (parfois menacés de brouillages par les modulations d'une ironie assez constante).

La plume est alerte, le savoir incontestable, la pensée vigoureuse : tout cela dessine un Camus très vivant. Au lecteur de voir si l'œuvre retrouve ici « l'éclat des origines », selon l'ambition affichée par Musso (citant Paul Celan).

Agnès SPIQUEL

Jean SAROCCHI, *Variations Camus*, Séguier, 2005, 420p.

Jean Sarocchi a rassemblé dans cet ouvrage « quelque vingt années de méditations variées » sur Camus. Un compte-rendu vous sera proposé dans le prochain bulletin.

A PROPOS DU NOBEL

La voix de Camus au Nobel- Discours de Suède, lu par Jean Negroni, le rôle de l'écrivain, (extrait, le texte enregistré figure dans les "Pages choisies" d'Albert Faucon, Paris, Hachette, classiques illustrés, Vaubourdolles, 1963, pp.77-78

- Conférence de presse donnée à Stockholm avant la reprise du Prix Nobel, extraits, archives radio suédoise

- Discours prononcé devant les souverains suédois et l'académie du Prix Nobel, texte intégral, archives radio suédoise

- Présence d'Albert Camus, I l'homme Albert Camus parle, archives de la radiodiffusion française (7036/38) conception et réalisation Louis Adès en collaboration avec le service de recherche de l'ORTF et madame Albert Camus coffret de 3 disques avec couverture de Maurice Tapiero Disques ADES (TS30LA606) 1965 réédités sous la forme de 3 CD séparés en 1989 (ADES 20236)

-La voix des Nobel de littérature française (Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson, Roger Martin du Gard, André Gide, François Mauriac, Albert Camus, Saint John Perse, Jean-Paul Sartre, Claude Simon)

Discours d'attribution du Prix Nobel, 10 décembre 1957, Stockholm, retransmis sur France III, (12 minutes 51) INA/Radio France 1999 (211806 HMCD 83) distribution Harmonia Mundi

Quelques échos du Prix Nobel dans la presse

Rassemblant pour la plupart des données déjà publiées par Brian T. Fitch, Peter Hoy et Simone Crépin, la liste suivante, classée par ordre chronologique de parution, a pour seul objectif de tracer une rapide vision de l'accueil fait par la presse à l'annonce du Prix Nobel attribué à Albert Camus et de permettre à des chercheurs d'étudier les réactions immédiates. Débutant début octobre 1957 à l'annonce officielle, elle s'achève dans les premiers mois de 1958, une fois tenue la cérémonie de remise officielle du Prix et dispersés les échos immédiats. Ne prétendant pas à une exhaustivité que seul un dépouillement systématique - impossible à réaliser -, de la presse quotidienne⁶², hebdomadaire, mensuelle, trimestrielle voire annuelle en France et à l'étranger, nécessiterait, elle permet cependant de pointer quelques supports et quelques personnalités qui se sont faits l'écho de la distinction accordée à Camus. On notera, par exemple, la grande variété des supports, le poids de l'amitié, la faiblesse relative des numéros « spéciaux » d'hebdomadaires ou de revues, l'absence de

⁶² La presse française se fait l'écho de la nouvelle comme de l'événement de la remise du Prix et de la conférence de Stockholm dans des textes parfois courts, signés d'un journaliste et non d'une personnalité, cf par exemple *Le Monde*. Un dépouillement systématique serait donc nécessaire. Il serait intéressant aussi de repérer les reportages photographiques et l'image qu'ils colportent.

certaines noms de la littérature ou de la politique (Jean-Paul Sartre, ou Jean Amrouche par exemple ⁶³)... Elle demanderait à être complétée par l'accueil critique réservé à la publication du « Discours de Suède » qui se fait très rapidement après la remise du Prix (achevé d'imprimer du 11 février).

GB

Demain « Camus Prix Nobel ? » 17 octobre
Franc Tireur, 18 octobre 1957, Georges Altman, « Albert Camus notre ami »
Le Soir, 18 octobre, « Albert Camus Prix Nobel de littérature »
The Times, 18 octobre « Camus, Nobel price »
La Gazette littéraire, 20 octobre 1957, Georges Anex, « Albert Camus. Prix Nobel »
La Croix, 20 octobre 2007, Luc Estang, « Albert Camus Prix Nobel »
L'action, Tunis, 21 octobre 1957, Jean Daniel, « Albert Camus l'algérien »
Le Soir, 23 octobre 2007, Adrien Jans, « Albert Camus Prix Nobel de Littérature »,
Arts, 23 octobre 1957, Jacques Laurent, « Le Nobel couronne une oeuvre terminée »
Le canard enchainé, Morvan Lebesque, 23 octobre 1957, « Albert Camus l'algérien »,
Carrefour, 23 octobre 2007, « Albert Camus romancier »
Combat, 24 octobre 1957, Alain Bosquet, « Réflexion sur un Prix Nobel »
Demain 24 octobre 1957, Jean Bloch-Michel, « entretien avec Albert Camus »
L'éducation nationale, 24 octobre 1957, n°28, René Lalou, « Albert Camus, Prix Nobel de Littérature »
Force ouvrière, 24 octobre 1957, Adam Saulnier, « Albert Camus, un homme »
France Observateur, 24 octobre, Roger Stéphane, «A défaut de Malraux »
Les Nouvelles littéraires, 24 octobre 1957,
 Pierre Daix
 Jules Roy, « Camus. Prix Nobel douze ans après »
 André Bourin, « Jour de gloire. Camus Prix Nobel »
Le journal d'Alger, Gérard Bauër, « Le prix Nobel d'Albert Camus », 25 octobre 1957
Le Figaro Littéraire, « Albert Camus, Prix Nobel. Une oeuvre en débat devant la nouvelle génération », 26 octobre 1957
 Georges Bourgeaud, « Il me donne un exemple de loyauté »
 Jean-Claude Brisville, « Notes pour un portrait »
 Jean Cayrol, « Je prends le rêve pour la réalité » à vérifier
 René Char, « Je veux parler d'un ami »
 Jean Grenier, « un oui, un non, une ligne droite »
 Roger Ikor, « confiance à l'homme, à l'énergie, à la loyauté »
 Armand Lanoux, « Par le ton, par la voix, cet étranger est un ami »
 Roger Martin du Gard, « Personne n'est moins dupe, personne plus indépendant »
 François Mauriac, « Une jeune voix à laquelle une génération fait écho »
 Pierre Moinot, « Il est mon compagnon de planète »
 Bernard Pingaud, « l'autorité doit s'exercer jusqu'au bout »
 André Rousseaux, « Albert Camus et notre espoir »
 Jean Sénard, « Un certain journaliste »
 Gilbert Sigaux, « Lesvivants qui me sont nécessaires »
Réforme, 26 octobre 1957, Jean Cabries, « Albert Camus, Prix Nobel 1957 »
Il mondo, 29 octobre 1957, Nicola Chiaramonte, « Albert Camus la coscienza gelosa »

⁶³ Une contribution de Jean Amrouche avait été annoncée pour le numéro du *Figaro Littéraire* du 2 novembre 1957 mais elle ne semble pas avoir paru et ne figure pas aux bibliographies de Jean Amrouche..

Le Figaro Littéraire, « L'oeuvre de Camus en débat devant la nouvelle génération » 2 novembre 1957

André Alter, « c'est aussi un homme de théâtre »

Jean Duvignaud, « Plutôt qu'un maître, une sorte de grand frère »

Jean-Claude Renard, « Une expérience à laquelle j'adhère »

Dominique Rolin, « Il m'est toujours présent au coeur et à l'esprit »

Robert Sabatier, « Il livre une bataille contre la peur »

La terre retrouvée, 4 novembre 1957, Gilbert Sigaux « Albert Camus. Prix Nobel »

Le bulletin des lettres, novembre 1957, Albert Loranquin, « Albert Camus ou les raisons du coeur »

Les Cahiers du Sud, novembre 1957, n°343, S.C.D. « Albert Camus. Prix Nobel de littérature »

Le Monde libertaire, novembre 1957, Maurice Joyeux, « Salut à Albert Camus écrivain de la liberté »

La nef, novembre 1957, Bernard Franck, « La vie littéraire. Une bonne oeuvre »

Médecine de France, n°88, novembre 1957, Guy Dumur, « Albert Camus Prix Nobel »

La révolution prolétarienne, novembre 1947, n°422, (Louis Mercier),⁶⁴

Revue générale belge, novembre 1957, n°11, Lucien Christoffe, « Albert Camus »,

La revue des deux mondes, n°22, 15 novembre 1957, Paul Sérant, « Réalisme et civilisation »

Le Thyrses, novembre 1957, n°11, André Gascht, « Albert Camus Prix Nobel 1957 »,

La classe de français, « Albert Camus Prix Nobel de littérature », Marius-François Guyard, n°6, novembre-décembre

La parisienne, n°48, novembre-décembre 1957

Driss Chraïbi,

Maurice Clavel,

Bernard Franck,

Jean-Claude Ibert,

Georges Ketman,

Marcel Moussy,

Jean d'Ormesson,

Bernard Pingaud, « un prédicateur inquiet »

Gabriel Véraldy, « Heureux suédois »

Michel Zéaffa, « Camus, cet inconnu »

Biblio, décembre 1957, n°10, Emile Henriot, « Albert Camus. Prix Nobel de Littérature »,

Ecrits de Paris, « Camus est-il « tabou » ? » n°155, décembre 1957

Livres de France, décembre 1957, Emile Henriot, « Albert Camus. Prix Nobel de littérature »

Marginales, décembre 1957, A.-Henry Rochefort, « Albert Camus. Prix Nobel 1957 »

La pensée française, décembre 1957, n°13, Jean Sénard, « Albert Camus. Prix Nobel »

Preuves, décembre 1957, n°82, Jacques Carat, « Camus en état de siège »,

Le Larousse Mensuel illustré, décembre 1957, n°520, « Le mois littéraire : la vie littéraire. Le Prix Nobel de Littérature »,

Etudes, décembre 1957, Louis Barjon, « Camus, Prix Nobel »,

La Nef, décembre 1957 n°12

M. Cherki, « polémique ou haine »

⁶⁴ Reproduit dans l'article de Sylvain Boulouque, « Albert Camus, un copain », *Gavroche*, n°96, novembre-décembre 1997, p.23-24.

Maurice Druon, « Le Prix Nobel d'Albert Camus. Le respect qu'on doit à l'esprit »

Albert Memmi, « Camus ou le colonisateur de bonne volonté »

Roger Quilliot, « la querelle est politique »

Le Soir, 11 décembre 1957, « Albert Camus à Stockholm »

Le Soir, 13 décembre 1957, Yves du Guerny, « Albert Camus à Stockholm. Une conférence du Prix Nobel »

Le Monde, 14 décembre 1957⁶⁵

Le Figaro Littéraire, 21 décembre 1957,

Jean Duché, « grandeur et servitude du Prix Nobel de littérature »

France observateur, 26 décembre 1957, Gilles Martinet, « Qu'Albert Camus prenne position »

Livres choisis, supplément au numéro des *Annales*, janvier 1958, n°87, « Albert Camus à Stockholm »

La Nef, janvier 1958, n°13 « A propos de Camus »

La revue nouvelle, janvier 1958, Charles Moeller, « Où en est Camus ? »

France Asie, janvier 1958, Jean Rousselot, « Camus, Prix Nobel 1957 »,

La revue française de l'élite européenne, n° 37, janvier 1958, Renée Willy, « La littérature. Albert Camus : l'homme et l'oeuvre »

Les Nouvelles littéraires, 9 janvier 1958, Gaëtan Picon, « Ce que furent en 1957 les lettres »

Le Soir, 22 janvier 1958, « Littérature et vie. Albert Camus »

La Revue socialiste, février 1958, n°114, Serge Brindeau, « Après le Prix Nobel. Une mauvaise action »

Simoun, février n°28-29, 1958, Christiane Burucoa, « Camus. Prix Nobel de littérature »

Bulletin de l'institut français en Espagne, n°101, 1958, G. Laplane, « Albert Camus. Prix Nobel de littérature »

⁶⁵ Camus adressa en réaction à cet article une lettre au directeur du *Monde*, cf. Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965, p.1881-1883.

DISPARITIONS

Charles BERENGUER est mort à la mi-juillet, terrassé par un cancer contre lequel il a longtemps lutté, croyant même l'avoir vaincu au printemps dernier (« Depuis 3 semaines maintenant, je sens que le printemps sévit aussi en moi », m'écrivait-il en avril...). Secrétaire des *Rencontres méditerranéennes*, organisateur infatigable, chaque automne, aux côtés d'Andrée Fosty, des journées de Lourmarin, où il était l'ange gardien discret et attentif, Charles est de ces êtres lumineux qu'on n'oublie pas. En avril 2006, à l'occasion du colloque d'Alger/Tipasa, il avait revu pour la première fois depuis 1962 son pays natal, avec une émotion immense ; sur la plage de Tipasa, il en parlait admirablement, en écho avec les mots de Camus. Son sourire manquera aux camusiens qui ont eu la chance de le rencontrer.

Agnès Spiquel

Jean ONIMUS (1909-2007) est décédé le 3 août 2007 à Valbonne (Alpes Maritimes). Professeur émérite à l'Université de Nice, ancien directeur du Centres d'études de la civilisation contemporaine, il a notamment publié un petit volume sur Camus dans la collection « Les écrivains devant Dieu », chez DDB.

Universitaire bosniaque, **Nikola KOVAC** (1936-2007) avait consacré sa thèse à la notion d'aliénation chez Camus et traduit plusieurs de ses oeuvres. Il avait participé au premier gouvernement de Bosnie, puis avait été ambassadeur de son pays à Paris. À son retour à Sarajevo, il avait été professeur à l'université de cette ville. Il avait également été professeur associé à Paris 8. Il fait la part belle à Camus et à Grossman, Kadaré et Koestler dans son livre, *Le Roman politique. Fictions du totalitarisme* (Michalon, 2002).

Albert PALLE (1916-2007) appartenait à la première équipe de *Combat*. Il avait participé au colloque de Nanterre en 1987. Il était aussi romancier et avait obtenu le prix Renaudot.

Marcel MARCEAU (1923-2007), avant d'être un mime connu mondialement, avait participé à la création de *L'Etat de siège* au Théâtre Mari

TRIBUNE LIBRE

Sur l'amitié d'Albert Camus et de René Char

Daisy Benhamou

L'exposition : « **René Char** » qui a eu lieu du 4 mai au 29 juillet 2007 à La Bibliothèque de France, site François -Mitterrand, composée d' un parcours en 13 haltes sous forme de vitrines, montre précisément dans la 9ème , titrée : « **Positions, alliances, ripostes « 1943-1962** », un ensemble de documents montrant que la relation avec Albert Camus domine cette décennie : admiration constante de celui-ci pour le poète, amitié fraternelle de Char; accord porté à son sommet notamment au moment de *L'Homme révolté* et des polémiques se déchaînant à la sortie du livre. A noter que « Feuilletts d'Hypnos » (1943-1944) du recueil *Fureur et mystère* sont dédiés à Camus. On y voit

1- la photo montrant René Char et Albert Camus l'un à côté de l'autre, à Palerme, près de l'Isle-sur-Sorgue (1949)

2- la lettre autographe de Camus adressée à René Char , le 30 juin (1947) : on peut lire : «**Je suis fatigué de Paris et de la pègre qu'on y rencontre. Mon désir profond serait de regagner mon pays, l'Algérie qui est un pays d'hommes, un vrai pays, rude, inoubliable. Mais pour des raisons très différentes, ce n'est pas possible.....** » (BNF, section des manuscrits)

3- la lettre autographe de Char adressée à Camus (16 juillet 1951) (Fonds Camus. Bibliothèque Méjanès. Aix-en-Provence)

4- Une 1ère version de *L'Homme Révolté*. Dactylographie de 1951 (BNF. Manuscrits)

5- Une carte autographe adressée par Camus à René Char le 18 mai 1956 : « **je viens de relire la Bibliothèque est en feu.....** » (BNF. Manuscrits)

6- Un livre titré : *La Postérité du soleil* . Photographies de Henriette Grindat, Genève, 1965, réédité en 1986. Ed. Aire. L'idée naquit en 1950 mais le projet aboutit en 1964, luxueusement illustré grâce Edwin Engelberts (*BNF. Réserve des livres rares*)

On trouve aussi à côté des nombreuses **photos** suspendues, représentant les amis de Char, celle de Camus réalisée par **Yousuf KARSH** (1954). Quelques documents témoignent des 15 années d'amitié réciproque et dénuée d'artifices des deux hommes :

Dans « *Naissance et Jour levant d'une amitié* », Char écrit : « *Hors de toute anecdote nous donnant de beaux rôles, nous ne forçâmes pas notre nature, à nous faire accepter, à pousser des feux...* »

Camus, dans une autre lettre : « *Admirer, a été de mes grandes joies que, devenu homme, je n'espérais plus jusqu'à votre rencontre.* »

En 1949, Camus déclare encore au *Diario de Sao Paulo*: « *René Char est le plus grand événement dans la poésie française depuis Rimbaud...* »

À l'automne 1946, Char accueille Camus à l'Isle-sur-la-Sorgue et lui fait découvrir le Lubéron et à la mort de ce dernier, il lui rendit un émouvant hommage par un texte intitulé : *L'éternité à Lourmarin*: « *Il n'y a plus de ligne droite ni de route éclairée avec un être qui nous a quittés.[...] Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. Qu'en est-il alors ?* »

A lire impérativement, pour une étude exhaustive des relations de fraternité qui unissaient les deux hommes:

Albert Camus -René Char. Correspondance 1946-1959. Ed. Établie et annotée par Franck Planeille. 2007: Gallimard (NRF), 263 p. (Annexes et documents inédits)

-A voir : le site des éditions Gallimard (www.gallimard.fr) propose un entretien-vidéo avec Franck Planeille sous forme de 3 séquences :

1- Rives et rivages : retour sur la rencontre et les liens qui unissaient Albert Camus et René Char.

2- Albert Camus et la Provence de René Char

3-La postérité du soleil, un livre d'amitié

A noter sur ce même site dans la rubrique « les bonnes feuilles »: Rives et rivages, René Char et Albert Camus

Autre site proposant des extraits de la correspondance unissant Camus à Char (tirés du livre de F. Planeille) : www.maglm.fr /tag/Gallimard

A signaler :

Velter René. « Rimbaud et Camus: compagnons d'âme ». Téléràma, Hors série. (Le géant magnétique. Centenaire). 2007, n°144H, p.30-31.

Prieur Jérôme, *René Char, nom de guerre Alexandre*. DVD, Arte vidéo, 2007.

Publications

JEAN-LOUIS SAINT-YGNAN



Jean-Louis Saint-Ygnan, professeur honoraire du Lycée Pierre-de-Fermat de Toulouse, docteur ès lettres, s'est spécialisé dans l'étude des écrivains français du vingtième siècle tentés par l'action politique et l'engagement idéologique. A publié une étude sur Drieu La Rochelle ou l'obsession de la décadence (Paris, 1984). Conférencier à la Faculté libre des Lettres de Toulouse.

Le premier homme ou le chant profond d'Albert Camus

Éditions FEUGA – Paris 2006 -

Le 4 janvier 1960, Albert Camus, romancier, essayiste, dramaturge, journaliste politique, prix Nobel de littérature, trouvait la mort dans la voiture de Michel Gallimard sur la route qui le ramenait de Lourmarin vers Paris où Malraux devait lui confier la direction d'un théâtre. Dans les débris du véhicule, on retrouva une serviette de cuir qui contenait un manuscrit inachevé, premier jet d'un livre à forte connotation autobiographique dont l'inspiration prend sa source dans l'Algérie natale de l'écrivain.

Dans cet essai, l'auteur met en lumière, à partir de ce témoignage capital, les éléments de la sensibilité complexe d'un écrivain et les soubassements affectifs d'une œuvre de portée universelle et de facture classique, mais qui affleurent dans tous les écrits de Camus. Quel était son état d'esprit au moment où il jetait les bases du vaste roman qu'il portait en lui ? Quelles sont ces « racines obscures » qu'il recherche à travers la quête du père absent et l'amour désespéré pour une mère murée dans le silence de la surdité ? Quel est le sens de ce retour vers une enfance et une adolescence revécues comme une résurrection mais aussi comme l'élaboration d'un mythe ? Comment enfin, dans ces pages, non polies par le souci du livre achevé, Camus porte-t-il témoignage du dernier et pathétique combat pour cette terre mère que fut pour lui l'Algérie, et comment a-t-il pressenti, dans les derniers mois de sa vie, la rupture avec la mère - patrie française et le drame de ses compatriotes ?

► **Paul-Henri Bourrelier**, qui vient de publier chez Fayard un énorme et précieux volume sur *La Revue blanche*, organise, du 24 octobre au 10 novembre, tous les jours de 11h à 18h30, dans les salles Royales de l'Église de la Madeleine, Paris (8e). Une exposition consacrée à la *Revue blanche* et au *Cri de Paris*, avec tout plein de documents inédits. Ceux qui auront la possibilité d'être dans la région parisienne pendant cette période sont cordialement invités à y faire une petite visite. Un catalogue sera en vente à cette occasion.

Pour plus de renseignements, il suffit de cliquer sur www.revueblanche.com

Les Parisiens intéressés par la vie littéraire et artistique de la Belle Epoque pourront également aller faire un tour du côté de l'exposition organisée par P.H. Bourrelier : *La Revue blanche* et *Le Cri de Paris*, qui se tiendra dans les Salles Royales de l'église de la Madeleine du 24 octobre au 10 novembre. Renseignements sur le site www.revueblanche.com

► A l'occasion du très riche et passionnant colloque Octave Mirbeau de Strasbourg, parution d'un **joli petit volume illustré intitulé *Un aller simple pour l'Octavie***. Il s'agit d'un ensemble de textes recueillis par **Kinda Mubaideen**, de l'université de Strasbourg, et inspirés par *La 628-E8* d'Octave Mirbeau. Ils sont rédigés par des participants, de toutes nationalités, aux ateliers d'écriture animés par Kinda Mubaideen, à Strasbourg et à Sarajevo (où ont collaboré amicalement des Bosniaques, des Serbes et des Croates). L'artiste strasbourgeois **Lolo Wagner** en a assuré les nombreuses illustrations (36 en tout).

En même temps qu'un hommage à Mirbeau et à sa *628-E8*, il s'agit d'un travail qui contribue à rapprocher les peuples et les cultures, conformément au vœu le plus cher de l'imprimeur au cœur fidèle. Et quel bel hommage, aussi, à la langue et à la littérature françaises de la part d'étudiants et traducteurs étrangers !

Ce beau petit volume illustré, **édité par la Société Octave Mirbeau**, peut être **commandé à la Société Mirbeau**, 10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS.
. Son prix est de **10 euros franco**.

Je soussigné(e)
habitant à
commande

– ... exemplaire(s) de ***Un aller simple pour l'Octavie*** à 10 euros

Ci-joint un chèque de euros, à l'ordre de la Société Octave Mirbeau
Date et signature

Pierre MICHEL
Société Octave Mirbeau
10 bis rue André Gautier
49000 - ANGERS
02 41 66 84 64
michel.mirbeau@free.fr
<http://membres.lycos.fr/octavemirbeau/>
<http://michelmirbeau.blogspot.com/>
<http://home.tele2.fr/michelmirbeau/>

Par ailleurs, trois nouvelles publications mirbelliennes sont à signaler :

- L'étude tant attendue de **Robert Ziegler**, *The Nothing machine*, 250 pages, vient de paraître : voir <http://www.fabula.org/actualites/article19544.php>
Et <http://www.rodopi.nl/senj.asp?BookId=FAUX+298>.
- Les sympathiques éditions de l'Arbre vengeur viennent de publier *Les Mémoires de mon ami*, avec une excellente préface d'Arnaud Vareille : <http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/Les-memoires-de-mon-ami.html>
- **Lola Bermudez** et ses collègues de l'université de Cadix viennent de publier une très belle édition espagnole de *La 628-E8*, intitulée *628-E8 - Un viaje en automovil*. Leur traduction est complète (elle comprend *La Muerte de Balzac*) et comporte, outre une substantielle préface de Lola, les notes et les annexes de mon édition du Boucher.

Dernière minute ...

Sophie BASTIEN a remporté le prix 2007 de l'APFUCC (Association des professeurs de français des universités canadiennes) pour son livre *Caligula et Camus. Interférences transhistoriques* (Amsterdam/NewYork, Rodopi, 2006), dont la *French Review* donne par ailleurs un compte rendu – très louangeur – dans son numéro de mai 2007. Toutes nos félicitations !

Augustin BARBARA nous informe que le Député maire de Nantes, Jean Marc AYRAULT est d'accord pour attribuer le nom d'Albert Camus à une rue de Nantes.

ACTUALITE CAMUSIENNE

Nous prions Marcelle Mahasela de nous excuser de ne pouvoir publier dans ce numéro le dossier de presse qu'elle nous a adressé. Chers lecteurs, vous le trouverez dans le numéro de janvier.

Heinz Robert SCHLETTE nous informe d'un certain nombre de nouveautés :

Cornelius HELL, Provokation des Glücks. Das Echo von Albert CAMUS im Werk von Imre Kertész, in: Misere und Rettung. Beiträge zu Theologie, Politik und Kultur. Nikolaus Klein SJ zu Ehren, hrsg.v.J.Bruhin, K.Füssel, P.Petzel, H.R.Schlette. Edition Exodus, Luzern 2007, 329-337.

Heinz Robert SCHLETTE, "Ein Mensch, der nein sagt". Oder: Aufklärung als Hoffnung – fragmentarische, zumeist philosophische Überlegungen, in Misere und Rettung, ibid., 188-193 (zu Camus, J.Améry, V.Jankélevitch et al.)

Cornelius HELL, Albert Camus. Das Leben bejahen bis in seine Leiden hinein, in C.Hell, Lesen ist Leben. Gedanken für den Tag. Wieser Verlag, Klagenfurt 2007, 101-112.

H.R SCHLETTE a donné une causerie "Einführung in das Werk von Albert Camus » dans le nouveau « Café Camus », vis-à-vis de l'Université de Bonn, le 11/07/2007

H.R.SCHLETTE a parlé sur « Albert Camus et les Grecs » à la « Hellas-Gesellschaft » à Bonn, le 17/01/2007, et à l'Université de Würzburg- Europäisches Zentrum für wissenschaftliche, ökumenische und kulturelle Zusammenarbeit - , le 17/07/2007.

BLOC-NOTE Internet

Écouter

-France Culture

Émissions de la Spéciale Camus 2002:près de 3 heures d'émissions peuvent encore être écoutées
à la carte:

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/dossiers/2002/camus/emissions.php>

notamment l'émission d'une heure consacrée à Albert Camus, homme de théâtre.

Toutes les émissions de 2006 (quinze émissions réparties sur cinq matinées du 14 au 18 août 2006) sont encore en ligne:

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/dossiers/2006/camus/index.php>

- Bibliothèque Médicis

Vous pouvez voir la vidéo archivée d'une émission consacrée à Camus le 14 avril 2006 :

<http://www.publicsenat.fr/archives/emission.asp?emission=24&selection=200605&date=200604>

Il s'agit d'une table ronde réunissant Jean Daniel, Robert Gallimard, Pierre-Louis Rey et Daniel Rondeau.

-Court passage vidéo (Marque-Page) sur une biographie d'Edmond Charlot

Nous réitérons l'adresse pour la recherche sur CanalObs:

http://tempsreel.nouvelobs.com/videos/index_recherche.php

Il suffit de faire une recherche pour Edmond Charlot.

-Entretien avec Franck Planeille sur la correspondance Camus-Char et *La Postérité du soleil*

<http://ma-tvideo.france2.fr:80/video/iLyROoaftQCB.html>

Sur les souvenirs de Franck Planeille lui-même de René Char, on peut trouver vers la fin de la biographie de Char par Laurent Greilsamer :

« Comme un professeur au Collège de France ! Franck Planeille, enfant de L'Isle-sur-la-Sorgue est libéralement reçu par René Char. Lui aussi a son tour, chaque semaine, et il n'a pas vingt-cinq ans...Depuis plusieurs années maintenant, il mesure et tient sa chance! Il arrive aux

Busclats, salue le poète qui le fait asseoir et discute avec lui pendant des heures .Ils parlent d'Albert Camus, du surréalisme et de poésie. Ou bien il apporte dans un carton ses peintures que le poète regarde avec bienveillance et pénétration. Une fois, René Char lui lit une série de poèmes. Moment magique. Et, brusquement : «Tu ne trouves pas que ça fait trop Char? » Franck Planeille ressort toujours de ses visites optimiste, rechargé d'énergie. Avec le temps, il sait deviner les mauvais jours, ceux où il dérange : Char a le visage fermé, il est assis dans l'ombre, les paumes de ses mains tapotent nerveusement ses cuisses. Mauvais signe. Alors Franck reste seulement quelques minutes et se retire. Il sait que le poète a besoin de calme et de solitude. Il repassera la semaine suivante et sera de nouveau accueilli comme si Char n'avait rien de mieux à faire que de parler à un jeune débutant épris de littérature et de peinture. »

Laurent Greilsamer, *L'Éclair au front, la vie de René Char*, p.447

-INA (Institut National Audiovisuel)- Archives pour tous

Faire une recherche pour le site par un moteur de recherche ex. Google. À l'intérieur du site, faire une recherche pour Albert Camus. Apparaissent les pages de résultats pour Camus:

<http://www.ina.fr/archivespourtous/?full=albert+camus&action=ft&x=5&y=5>

À signaler :

un entretien par l'ORTF en 1959 avec Albert Camus à propos de l'adaptation des Possédés(7 m.- deuxième résultat sur la première page);

un portrait de Camus réalisé pour l'ORTF en 1974(1h31m- 10 minutes peuvent être écoutés gratuitement ; la location du video en entier pour 48 heures coûte 1,50 Euros, l'achat 4 Euros seulement- dernier résultat sur la première page , si d'autres archives ne se sont pas ajoutées depuis).

* * *

COLLOQUE EN LIGNE

Le colloque Albert Camus, littérature, morale, philosophie, organisé en mars 2007 par l'ENS et l'American University of Paris est en ligne sur le site Diffusion des savoirs de l'ENS.

<http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=cycles&idcycle=342>

Il suffit de cliquer sur n'importe laquelle conférence pour voir s'afficher les options suivantes:écouter quelques minutes de la conférence, écouter la conférence en entier ou voir la vidéo de la conférence en entier.

À noter que le résumé de l'exposé magistral de M. Mattei n'est pas tout à fait exact. Il s'agit surtout d'un exposé sur Camus et Holderlin. Sont également conviés Plotin et Heidegger, René Char.

* * *

ARTICLES ET CONFÉRENCES

-**La structure de l'espace dans «L'Étranger»**, Georges Pomet, Études françaises VII, 4,1971

Version pdf:<http://www.erudit.org/revue/etudfr/1971/v7/n4/036498ar.pdf>

Une autre étude formelle de *L'Étranger*.

-**Abraham B. Yehoshua et Albert Camus : L'Exil et le Royaume**, Juliette Hassine, Confluences 20, Hiver 1996-1997

<http://www.confluences-mediterranee.com/v2/spip.php?article1029>

Il s'agit d'un parallèle entre *Raz-de-marée* d' Abraham Yehoshua et *La Mort heureuse* et *L'Étranger* de Camus.

-**L'apport du narratif au théâtre : la fonction mortifère du récit dans *Le Malentendu* d'Albert Camus**, Anne Chaurand-Teulat, Loxias 13

<http://revel.unice.fr/loxias/document.html?id=1066>

-**L'« humanisme athée » de Camus**, Arnaud Corbic, Etudes, 2003/9 (Tome 399)

Disponible sur Internet grâce à CAIRN, un regroupement de revues

<http://www.cairn.info/search.php?fulltext=albert%20camus>

(deuxième résultat)

-**La peste comme interrogation existentielle parallèles et anti-parallèles entre Lagerkvist et Camus**, Hana Voisine-Jechova(Sorbonne), Revue de littérature comparée, 2001/2 (n^o 298)

<http://www.cairn.info/search.php?fulltext=albert%20camus>

(quatrième résultat)

-**Les figures de l'exil chez Camus : l'immobilité et le flottement dans « La Femme adultère»**, Maki Ando

Gallia XLV (2005)

Sur Web Gallia(Japon)

<http://gallia.let-jp.org/index.php?gallia%2F45>

-**Albert Camus contre la rupture**, Joseph Jurt , Confluences 20, Hiver 1996-1997

<http://www.confluences-mediterranee.com/v2/spip.php?article1027>

Sur *Le Premier homme*

Joseph Jurt est aussi l'auteur de cet article déjà mentionné dans le Bulletin:

- **Le mythe d'Adam, *Le Premier homme* d'Albert Camus**
<http://www.freidok.uni-freiburg.de/volltexte/491/pdf/camus.pdf>

-**Maurice Joyeux: Albert Camus et les libertaires**
<http://www.groupejoyeux.org/html/Joyeux8-RC210.htm>

-**Le Legs de la Grèce, Jean-François Mattei**
http://www.iehei.org/Identite_europeenne/2006/Mattei.pdf

* * *

THESE

POÉTIQUE DE LA RELATION SCOLAIRE DANS LE ROMAN FRANCOPHONE

By Oniankpo Akindjo, MA, Ph. D., The Ohio State University, 2007

CHAPITRE 1 : LE TABLEAU DE L'ÉCOLE DANS « L'HÔTE » D'ALBERT CAMUS

<http://www.ohiolink.edu/etd/view.cgi?osu1167765678>

pp.32-62

Note:écrit en français pour un second doctorat, un doctorat de philosophie.

* * *

RESSOURCE PEDAGOGIQUE

Pièce démontée-*Les Justes*

CRDP de Paris en partenariat avec l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet

http://www.canalcast.com/v1/wents/users/30829/docs/piece_dem_justes_total.pdf

ou par

<http://crdp.ac-paris.fr/>

* * *

DIVERS

Camus and the poetics of doubt, Gail Armstrong

(dans un forum)

<http://www.babelguides.com/story/2003/1/30/141057/503>

(À suivre au prochain Bulletin...)

Philippe Beauchemin

Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion pour l'année 2007

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Adresse :

.....

(éventuellement : téléphone, fax et/ou adresse électronique) :

.....

Verse la somme de :

- 10 euros [étudiant]
- 20 euros [adhérent]
- plus de 20 euros [bienfaiteur]

Mode de règlement :

M. Chèque n° de la banque :
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à :
Georges Bénicourt – 6 rue de l'Arsenal – 35000 Rennes

- Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
13507	00113	13445631909	64

NOM : SOC ETUDES CAMUSIENNES
IBAN : FR76 1350 7001 1313 4456 3190 964
SWIFT (BIC) : CCBPFRPPLIL

- Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC
- Autre (préciser) :

Date et signature :

À NOS ADHERENTS DISTRAITS....

PENSEZ À REGLER VOTRE COTISATION 2007...

**NOUS N' ENVERRONS PLUS LE BULLETIN A CEUX
QUI ONT 2 ANS**

(OU PLUS !) DE RETARD.

**ET N'OUBLIEZ PAS NON PLUS LA COTISATION
2008 !**